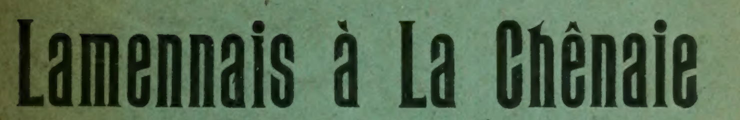
M de la Grandière

Ad. ROUSSEL

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG



Lamennais à La Chênaie

Supérieur général de la Congrégation de Saint-Pierre

1828-1833

LE PÈRE, L'APOTRE, LE MORALISTE

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1909

A Mademoiselle de La Grandière
Hommage de respectueux dévouement
A. Roussel
Paris 30 janvier 1909.

Lamennais à La Chênaie

1828-1833

Ad. ROUSSEL

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Lamennais à La Chênaie

Supérieur général de la Congrégation de Saint-Pierre

1828-1833

LE PÈRE, L'APOTRE, LE MORALISTE

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1909

INTRODUCTION

Au moment où nous prenons la vie de Lamennais, une nouvelle société religieuse venait de se fonder, dans le diocèse de Rennes, sous le titre significatif de *Saint-Pierre*, titre qui, dans la pensée de ceux qui le choisissaient, constituait tout un programme, en face de l'Église gallicane. J'ai raconté son origine dans une précédente publication à laquelle je me permets de renvoyer le lecteur (1).

Félicité de Lamennais fut nommé supérieur général, à l'unanimité des voix. C'était l'auteur de la *Tradition de l'Église sur l'Institution des évêques*, plus encore que celui de l'*Essai* que l'on proclamait ainsi. Du reste, son frère *Jean*

(1) *Lamennais d'après des documents inédits*, I, 251 et suiv.

se chargeait de la direction pratique et matérielle de la Société, mais il se réservait la formation intellectuelle et morale des jeunes gens qui devaient constituer ce qu'on appela plus tard l'école de La Chênaie.

Des statuts furent publiés en septembre 1828. Dans le préambule qu'il rédigea de sa plume éloquente, Lamennais indiquait le but poursuivi par lui et ses collaborateurs. On y lisait :

« Aucun ordre religieux actuellement existant n'est propre à reconstituer catholiquement les gouvernements devenus despotiques et athées, à régénérer l'enseignement de la philosophie, de la théologie et de toutes les sciences; il est donc nécessaire de fonder un nouvel ordre approprié aux besoins de l'Église : la congrégation qui prend le nom de Congrégation de Saint-Pierre sera cet ordre; elle ouvre une mission européenne (1). »

Vaste et fier programme que les circonstances ne permirent malheureusement pas de réaliser, et que, depuis lors, nulle société religieuse n'a osé reprendre.

(1) *Notice historique manuscrite sur la Société des Prêtres de l'Immaculée-Conception*, citée par Guillotin de Corson; *Pouillé*, III, 538.

Cinq ans plus tard (septembre **1833**), Lamennais dut résigner ses fonctions de supérieur général; il quitta même la congrégation qui dès lors ne fit plus guère que languir, son frère qui lui succéda n'ayant pas, en dépit de ses qualités éminentes, ce qu'il fallait pour le remplacer.

Bientôt la Société de Saint-Pierre fit place à celle des Missionnaires diocésains ou Prêtres de l'Immaculée-Conception. Le beau rêve était évanoui.

J'invite le lecteur à ne point perdre de vue cette situation spéciale de Lamennais. Durant les cinq années qu'embrasse cette publication, nous avons affaire, non pas seulement à un prêtre, mais à un religieux, à un chef d'ordre qui est, en même temps, maître de novices. A part quelques exceptions, Montalembert entre autres, tous les jeunes gens réunis à La Chênaie, pendant cette période, se destinent au sacerdoce et sont d'ores et déjà affiliés à la Société de Saint-Pierre.

Cette publication se divise en trois parties. On étudiera successivement le Père, l'Apôtre, le Moraliste.

Pour étudier le Père, j'utiliserai les souve-

nirs de Maurice de Guérin et de Dubreil de Marzan ; j'invoquerai aussi les témoignages de Dom Guéranger, des abbés Blanc et Houet, mais par-dessus tout je reproduirai les passages les plus saillants de la correspondance Lamennais-Boré que l'on pourrait intituler : « Dialogue entre l'amour paternel et l'amour filial. »

Les habitants de La Chênaie formaient une famille d'élite dont tous les membres étaient unis par les liens les plus étroits du cœur, outre les liens religieux,

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,

dirai-je avec le poète.

Le Père nous conduira à l'Apôtre qui du reste ne s'en sépara jamais. Apôtre, Lamennais l'était alors dans toute l'acception du mot, et il voulait que chacun de ses disciples le fût aussi. De là ces enseignements sublimes dont il nourrissait leur âme, en même temps que leur intelligence. Ces jeunes flammes allumées à la sienne devaient, dans son intention, projeter partout la lumière de la foi, et répandre le feu de la charité évangélique jusqu'aux extrémités

du monde, et non pas seulement jusqu'à celles de l'Europe.

Chaque année, avant la reprise des études, quand la petite famille, dispersée lors des vacances, se trouvait de nouveau réunie, Lamennais lui faisait faire une petite retraite et lui adressait de courtes allocutions dont celles qui suivent sont le spécimen. Je les ai publiées, une première fois, avec une foule d'autres documents inédits, provenant de la succession de M. Houet, le dernier survivant de l'école de La Chênaie. Ces *Entretiens sur la vie spirituelle* ayant été très goûtés, je les détache de cette masse de documents où il sont comme noyés, pour les placer dans leur vrai cadre et leur donner le relief qu'ils méritent.

Pour dessiner le moraliste, je me suis borné à glaner, çà et là, dans des lettres, la plupart inédites, adressées à des personnes qui recouraient à Lamennais pour apprendre de lui, qui était si peu homme du monde, à se guider dans le monde, et en général dans la vie. Plus d'une fois, il lui est arrivé de donner les mêmes conseils, dans les mêmes termes, à des gens qui [illegible]

Nul ne songera, ce me semble, à s'en étonner,

Même lorsqu'il laissait sa plume *galoper, la bride sur le cou*, suivant une expression de Mme de Sévigné, et c'est ce qu'il faisait le plus habituellement dans sa vaste correspondance, alors qu'il écrivait en moyenne, d'après son propre témoignage, une quinzaine de lettres par jour, les phrases se présentaient toutes faites et il n'avait aucun scrupule à redire dans une lettre ce qu'il venait d'écrire dans une précédente, ni à employer les mêmes formules. C'est ce dont se convaincra quiconque prendra connaissance de cette correspondance volumineuse. Lamennais ne sut jamais improviser qu'en parlant ou qu'en écrivant à des amis, mais alors il devenait un virtuose incomparable.

Comme la plupart des lettres, sinon toutes, d'où j'extrais les réflexions morales qui forment cette troisième partie, sont datées de La Chênaie, le titre que je prends me paraît pleinement justifié. C'est bien le « Lamennais à La Chênaie » que j'étudie, durant son généralat, si peu connu jusqu'ici, c'est-à-dire durant les cinq années les plus fécondes, et par là même les plus belles de sa vie. Je dis les plus *fécondes*, car les germes déposés, durant ce laps de temps, dans les

jeunes âmes groupées près du Père et de l'Apôtre, ne périrent pas. Ils produisirent plus tard de riches moissons. Pour son plus grand malheur, car, par sa faute, celui qui avait semé s'exclut lui-même du champ arrosé de ses sueurs. Il fut à la peine et ne fut pas à l'honneur, par sa très grande faute, je tiens à le redire, pour éviter toute équivoque.

Fribourg, 1er août 1908,
fête de saint Pierre ès liens.

PREMIÈRE PARTIE

LE PÈRE

Lamennais à La Chênaie

1828-1833

I

LE PÈRE

Parmi les personnages, prêtres ou laïcs, qui habitèrent La Chênaie, qu'il me suffise de citer, à côté de Gerbet, Lacordaire, Montalembert, Maurice de Guérin et Boré, les plus connus, d'autres noms moins illustres, mais fort honorables aussi : Caron d'Amiens, Blanc, Rohrbacher, Combalot, Doney, Gousset, Houet, de Kertanguy, de la Provostaye, Élie Jourdain (Charles Sainte-Foi), Cazalès, Dubreil de Marzan, Hippolyte de la Morvonnais, etc.

Dès 1826, Lamennais avait ainsi groupé autour de lui quelques jeunes gens décidés à combattre le bon combat sous son égide.

Le cardinal Pitra, racontant l'entrée, en 1827, au séminaire de Saint-Sulpice, de liberman, Juif converti et futur fondateur de la congrégation du Saint-Cœur de Marie, fait cette remarque :

« Là se trouvaient quelques disciples, déjà illustres, de M. de Lamennais que l'on pouvait distinguer par leur piété et leur amour pour l'Église (1). »

Dom Guéranger, avant de reconstituer en France l'ordre des Bénédictins, avait longtemps songé rejoindre Lamennais à qui il écrivait de Paris, le 12 avril 1829 :

« Je ne sais ce que Dieu fera de moi; mais bien souvent ma pensée se porte sur le bonheur dont jouissent les heureux habitants de La Chênaie. Je pense souvent à cette tour de David d'où pendent mille boucliers pour la défense d'Israël, et, puisque vous voulez bien ne pas me juger indigne d'y paraître, je suis très porté à croire à la possibilité d'y aller quelque jour pour réclamer cette indulgence que vous daignez déjà me témoigner. »

Parmi les *garnisaires* de cette citadelle, ou *tour* de David, se trouvait l'abbé Blanc, jeune prêtre fort distingué du diocèse de Besançon, qui, dès le

(1) *Vie de Liberman*, 2e éd., p. 74.

30 août de l'année précédente, mandait à Gerbet, le principal *lieutenant* du vaillant capitaine :

« J'espère passer certains jours avec tant de satisfaction et de délices, que ce sera comme un baume miraculeux, capable de ranimer toute mon existence. — Mais où passerez-vous donc ces jours de bonheur? me demanderez-vous. — Eh, mon cher ami, pouvez-vous ne pas le deviner du premier coup?... C'est avec vous, c'est dans la société de M. de Lamennais. Oui, docteur, c'est à La Chênaie, et où serait-ce ailleurs, sur la terre, dès lors qu'il n'est pas question simplement d'affection de famille? Ce qu'il y a de beau encore dans ce voyage, c'est que je ne vais pas seul. »

Il devait être accompagné de l'abbé Gousset, plus tard archevêque de Reims et cardinal, comme aussi du futur évêque de Montauban, l'abbé Doney :

« Voilà donc une partie complète, continuait-il, et nous jouissons d'avance de toutes les satisfactions et avantages que nous vaudra notre *pèlerinage*. Nous irons déposer nos hommages aux pieds de M. de Lamennais et donner à nos âmes une trempe qui nous rende invulnérables dans les combats où nous serons bientôt appelés. »

M. Blanc, un peu plus tard, sera jugé par son chef d'une *trempe* assez solide pour être mis à la tête de la maison de Malestroit, succursale de La Chênaie.

Avant d'introduire le lecteur dans l'intérieur du cénacle mennaisien, j'ai cru bon de reproduire la description qu'en ont faite Maurice de Guérin et Dubreil de Marzan, ceux de ses membres qui en ont le mieux parlé.

Voici comment, le lendemain même de son arrivée, Maurice dépeignait à ses bien-aimés du Cayla cette maison de La Chênaie, déjà célèbre et qui allait le devenir plus encore.

Sa lettre est datée du 14 décembre 1832.

Grâce à l'intelligente restauration du propriétaire actuel, cette peinture n'a pas cessé d'être exacte, du moins dans ses grandes lignes.

« Nous sommes entourés, cernés, pressés et comme étouffés par les bois ; les mouvements du terrain sont si légers que c'est presque une plaine, en sorte qu'il est rare de trouver un horizon un peu large, et, quand on le trouve, c'est l'immense uniformité que présente la surface des forêts ; les arbres gris se perdent dans un ciel gris. A l'occident de la maison est un étang encaissé, comme une rivière, entre deux bois qui le dominent... On me dit que c'est un enchantement pendant la belle saison, tant il y vient d'oiseaux à cause de la fraîcheur et de l'ombre épaisse de ses rives. La maison est coiffée d'un toit aigu à mansardes. Elle est blanche comme Rayssac, on l'aperçoit de même à travers les bois, et les grands arbres qui l'entourent doublent encore la ressemblance. La

chapelle est située vis-à-vis de la maison, au fond du jardin; elle est toute petite et toute simple et sied bien à la solitude. La paroisse étant trop éloignée, nous célébrons là une messe basse, les dimanches et fêtes. Le jardin est vaste, bien cultivé et percé de longues allées; quelques-unes sont plantées d'arbres verts. Une moitié du jardin déborde la maison à gauche et se trouve séparée de l'autre par une large terrasse, plantée de tilleuls à jambe haute et nue et à tête ronde. Au nord, correspond à ce jardin une vaste cour formée par des bâtiments de ferme très réguliers, et où chantent des coqs et nasillent des canards qui de temps en temps comparaissent devant nous. »

Le jeune condisciple et ami de Maurice, François Dubreil, va maintenant nous dire le règlement de la maison et nous faire assister à ce que l'on pourrait appeler : Une journée à La Chênaie.

« Le lever de 5 heures en toute saison était suivi de la prière et de la méditation dont le sujet avait été choisi dès la veille. Lorsque sa santé, presque toujours chancelante, ne l'obligeait pas au repos du matin, c'était l'abbé de Lamennais qui présidait au réveil cette première réunion pieuse de la communauté, et, s'il en était empêché, l'un des jeunes gens, à tour de rôle, posait les différents points du sujet de réflexions que chacun méditait ensuite et s'appliquait à soi-même dans

le silence du recueillement. A la fin de l'exercice, celui qui en était chargé prenait la parole et résumait d'une manière concise les diverses parties de la méditation et les fruits qu'on en devait tirer; puis, la prière récitée, la messe se célébrait, servie ordinairement par ceux des jeunes associés qui s'étaient disposés pour y communier.

« Ainsi les prémices de la journée de La Chênaie appartenaient à Dieu et à l'âme, si la plus ample portion en était réservée à la culture de l'esprit, où Dieu se retrouvait encore sous une autre forme, au milieu des études qui avaient pour objet le progrès de l'intelligence dans la vérité et l'élévation du sentiment dans la perception de ce qui la rend belle.

« Au repas du milieu du jour succédait une heure et demie de récréation où l'on goûtait, en été, le charme des entretiens sous les ombrages; où l'on se livrait, en hiver, tantôt à des courses et autres jeux de collège, tantôt à l'exercice du patinage sur le grand étang. Venait ensuite une station à la chapelle pour la visite du Saint-Sacrement et la récitation du chapelet; puis les travaux reprenaient leur cours jusqu'à l'heure où l'on se réunissait de nouveau pour la lecture spirituelle, que l'un des jeunes habitués faisait à son tour, chaque semaine, en y joignant les réflexions que lui suggéraient son goût et sa dévotion...

« L'exercice se terminait par la séance du soir à

la chapelle, où des cantiques chantés en partie préludaient à la prière de la nuit.

« Trois fois par semaine, il y avait salut du Saint-Sacrement, précédé des chants du *Tantum ergo*, de l'*O salutaris* et ordinairement d'un *Veni, Sancte Spiritus*, récemment apporté de Rome... M. *Féli* ne pouvait se lasser de l'entendre.

« Le dimanche était le jour choisi par l'abbé de Lamennais pour réunir, à l'heure des vêpres, dans sa modeste chapelle, unie à la maison par une allée de fleurs, sa chère et fervente tribu qu'électrisaient ses improvisations. Certains traits d'une ineffable douceur rappelaient de temps en temps le traducteur de l'*Imitation* et l'auteur du *Guide du premier âge*. Mais généralement le prédicateur, qui entretenait les siens sur les obligations de la vie monastique, s'élevait à des considérations philosophiques d'un ordre transcendant, en commentant certains textes de l'Écriture, par exemple : Qu'est-ce qu'*adorer Dieu en esprit et en vérité?* pour en revenir toujours, et d'une manière parfois effrayante, à son point de départ et d'arrivée qui était de faire voir la nécessité où était, selon lui, le vrai religieux de *sacrifier à Dieu et à ses supérieurs l'entière propriété de lui-même* (1). »

Dubreil fait allusion aux *Entretiens* que le

(1) Maurice de Guérin, *Témoignages*, p. 444 et suiv.

lecteur trouvera plus loin. Il exagère un peu ce *sacrifice à ses supérieurs* que Lamennais, en pratique du moins, n'exigeait qu'autant qu'il le faut strictement dans la vie de communauté.

Ce qui dominait, en effet, chez lui, c'était la bonté, une tendresse de père pour les enfants adoptifs que la Providence semblait lui confier.

Un mois avant sa mort, arrivée le 30 mai 1890, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, M. Houet me citait ce trait de son ancien maître. Je l'ai raconté ailleurs (1), et je le reproduis intégralement ici :

La petite et vaillante colonie de La Chênaie n'était pas encore dispersée. Parmi les condisciples de M. Houet se trouvait Elie de Kertanguy, distingué par l'amabilité de son caractère, sa candeur et la noblesse de ses sentiments. Lamennais qui le chérissait, ainsi qu'Eugène Boré, à l'égal d'un fils, devait plus tard le faire entrer dans sa famille, en l'unissant à sa nièce, Mlle Augustine Blaize. Un soir, M. Féli, comme on appelait familièrement le chef de cette colonie studieuse, voulut communiquer je ne sais quelle nouvelle au jeune Elie. Il entre dans sa cellule et le trouve déjà endormi. A la vue de ce sommeil si calme, de ce front si pur, il s'arrêta quelques instants, puis il se retira le plus doucement possible, effaçant le bruit de ses pas,

(1) *Lamennais intime*, p. 53.

retenant son haleine, pour ainsi dire. « Je n'ai pas eu le courage d'éveiller ce cher enfant, disait-il quelques instants plus tard à ses autres élèves, tant il était beau dans son sommeil ! »

En évoquant devant moi ce souvenir de jeunesse, M. Houet, que la mort tenait déjà en son pouvoir, se prit à sourire, comme à une vision lointaine, mais toujours aimée. Il me raconta encore une foule de détails intimes sur La Chênaie, cette chère Thébaïde, évanouie comme un beau rêve qui ne laisse d'autre vestige de son passage que la sensation de félicité éprouvée pendant sa durée éphémère et le regret de son éternelle disparition.

Le même jour, il me parla aussi de la croix de granit, dressée sur le bord du petit étang, au pied de laquelle le maître réunissait fréquemment ses disciples. « Je le vois encore debout, près de cette croix moussue, disait-il, réchauffant au soleil ses membres frileux »

Ecoutons maintenant, de nouveau, Maurice de Guérin.

Dans la longue lettre à ses parents, dont je citais un fragment plus haut, il racontait ses premières impressions à la vue du *grand homme*.

« M. Féli m'a reçu comme un bon père qu'il est, et moi je l'ai embrassé avec l'affection d'un enfant et une émotion dont vous devinez la cause. MM. Gerbet et Lacordaire m'ont également témoi-

gné beaucoup d'amitié. Le lendemain j'ai commencé une petite retraite de trois jours que j'achève aujourd'hui.

« J'ai vu M. Féli au *petit parloir* (1). Le petit parloir est, comme celui de M. Bories (2), une chaise et une commode. M. Féli vous laisse défiler votre chapelet sans mot dire; puis, quand vous avez dit : « C'est tout », il prend la parole, une parole grave profonde, lumineuse, pleine d'onction. Sa morale, comme ses livres de piété, est pleine de l'Ecriture sainte, merveilleusement fondue dans son discours. Elle lui donne une grande douceur. Il nous aime comme un père, nous appelant toujours « mon fils ». Hier quand le dernier venu d'entre nous arriva, il était dans la joie de son âme : « Notre petite famille augmente », me dit-il, et il m'embrassa de tendresse et de joie. On apprend plus dans sa conversation que dans les livres. En quelques mots il vous ouvre des points de vue immenses dans la science ; ses paroles élèvent et échauffent l'âme ; on sent la présence du génie. »

Quelques jours plus tard, le jour de Noël, il revenait sur ce sujet dans une lettre à un ami, M. de Bayne. Après avoir dit « le tremblement mystérieux dont on est toujours saisi à l'approche des choses divines et des grands hommes », tremblement qui, chez lui, en présence de M. Lamennais,

(1) C'est-à-dire au confessionnal.
(2) Le confesseur de la famille de Maurice.

« se changea bientôt en abandon et en confiance », il ajoutait :

« Tout son génie s'épanche en bonté. Me voilà entre ses mains corps et âme, espérant que ce grand artiste fera sortir la statue du bloc informe. Nous suivons, chacun dans nos études, notre goût et notre tendance naturelle. Nous n'avons tous qu'un but : la science de Dieu, la science catholique; mais nous y tendons par des chemins divers, accomplissant ainsi la grande loi de la variété dans l'unité. »

Dans une lettre au même, datée du 16 mai 1833, Maurice, qui avait eu le temps d'apprécier son maître et qui découvrait chaque jour en lui de nouvelles qualités, laissait parler son cœur et s'exprimait ainsi :

« M. Féli est un homme admirable à étudier, dans l'intimité de son caractère : bien différent de tant d'hommes à grand renom, qui ne sont beaux à voir que dans leurs livres, tout comme les araignées et les vers à soie qui filent des toiles merveilleuses et sont de vilains petits animaux. Plus on pratique M. Féli, plus on avance dans son intimité, plus on rencontre de ces beautés intérieures, de ces perfections de l'âme insaisissables de loin et qui ne se révèlent qu'à l'observation de la vie familière. On croit assez généralement que M. Féli est un homme d'orgueil et d'orgueil fougueux. Cette opinion, qui

a détourné de lui bien des catholiques, est incroyablement fausse. Pas d'homme au monde plus avancé dans l'humilité et le renoncement à soi-même. S'il en était autrement, il ne comprendrait pas le christianisme, qui se résume tout entier dans l'humilité; et certes il le comprend au delà de toute expression. Sa vie est une vie de dévouement et de sacrifice à la mission qu'il a reçue de préparer l'avenir. C'est là le motif de tout ce qu'il a fait; il ne faut pas y chercher autre chose. Ce que l'on a pris pour de l'orgueil de l'homme n'est que de l'intrépidité de l'apôtre; certes, les Martyrs et les Pères de l'Eglise étaient des gens bien orgueilleux! Tout ceci est d'autant plus vrai que je suis arrivé ici avec un peu de ce préjugé sur son caractère qui court le monde et que je n'ai été détrompé que par la claire vue du fond de son âme et de toute sa vie. Sa mission est si rude et lui coûte tant, qu'il serait bien fou de l'embrasser aussi fortement, si ce n'était que de la gloire; car c'est vraiment un fagot d'épines qu'il presse contre son sein. »

Le 22 mai, c'est-à-dire six jours après cette lettre, Maurice consignait dans son journal ces deux paroles de Lamennais, souvent citées, qui peuvent nous donner quelque idée de la hauteur où s'envolait son génie, même dans le train ordinaire de la conversation :

« Savez-vous, nous disait M. Féli dans la soirée d'avant-hier, pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, comme dans des temps horribles, mais à deux mondes. »

Il nous disait encore, en entendant sonner la pendule :

« Si on disait à cette pendule qu'elle aura la tête coupée dans un instant, elle n'en sonnerait pas moins son heure jusqu'à ce que l'instant fût arrivé. Mes enfants, soyez comme la pendule : quoiqu'il doive arriver, sonnez toujours votre heure! »

On devine l'impression que devait produire de telles paroles sur des imaginations aussi ardentes que celle de Maurice de Guérin et de ses condisciples, sans parler de Lacordaire et de Gerbet eux-mêmes, bien que plus âgés.

Pour Maurice, comme il l'écrivait un jour à son fidèle François, La Chênaie était un *petit paradis* (1), et certes Dubreil ratifiait ce jugement de toute son âme, mais ces paradis terrestres ne sont et ne sauraient être que des campements, des *haltes*, et déjà, lorsqu'il parlait ainsi du sien, Maurice venait d'en sortir pour jamais.

(1) Lettre du 2 octobre 1833.

Il consignait dans son journal cette date fatale du 7 septembre 1833 :

« Cette année, au mois de septembre, à 4 heures du soir, par un temps gris et brumeux, j'ai embrassé pour le quitter un homme que j'aime de cette affection ardente et qui ne ressemble à nulle autre, allumée au fond de l'âme, je ne sais par quelle étrange puissance réservée aux hommes de génie. M. Féli m'a mené dans la vie neuf mois durant... L'habitude de vivre avec lui faisait que je ne prenais pas garde à ce qui se passait dans mon âme, mais depuis que je ne le vois plus, j'y ai trouvé comme un grand déchirement qui s'est fait au moment de la séparation...

« Après un an de calme parfait, sauf les tempêtes intérieures dont il ne faut pas accuser la solitude, car elle m'a enveloppé de tant de paix et de silence qu'une âme moins inquiète que la mienne se serait délicieusement endormie ; après un an, dis-je, de ce calme accompli, ma fortune, qui m'avait laissé entrer dans la maison sainte pour y prendre un peu de repos, a frappé à la porte pour me rappeler, car elle n'avait pas poursuivi son chemin, mais s'était assise sur le seuil, attendant que j'eusse repris assez de forces pour me remettre au voyage. « Ta halte est assez longue, m'a-t-elle dit, allons, « en route », et elle m'a pris par la main, et la voilà de nouveau en marche, comme ces pauvres femmes

qu'on rencontre sur les chemins, menant un enfant qui les suit d'un air désolé... »

Il écrivait encore sous la dictée d'un cœur saignant :

« Je consacrerai mes larmes et les trésors de souvenirs que j'emporte de ce toit bienheureux de La Chênaie qui a protégé durant un an ma vie, cachée dans le sein d'un prêtre que les hommes comptent parmi leurs gloires sur la terre, et que les Saints réclament comme un des leurs dans le ciel. Quoique ma douleur soit bien amère, je ne suspendrai pas ma harpe aux saules des fleuves, parce que le chrétien, au contraire de l'Israélite, doit chanter le cantique du Seigneur et de l'homme du Seigneur, dans la terre étrangère. »

Avec le temps, l'acuité de la douleur s'affaiblit et fit place à une résignation à la fois douce et triste, comme le témoigne cette lettre à Boré du 2 février 1834 :

« T'ai-je dit que, de Mordreux (1), j'avais fait un pèlerinage à La Chênaie ? Ce fut plein de tristesse, mais de cette tristesse où l'on trouve de la douceur. La bonne gouvernante Marie me fit fête et le fidèle Polydore (2) m'accabla de caresses. C'est un sanctuaire que cette pauvre Chênaie ; mais tout y

(1) Hameau de la commune de Pleudihen, situé au bord de la Rance, où Guérin avait passé quelques jours avec son ami et confrère en poésie, Hippolyte de la Morvonnais, chez le beau-père de celui-ci, M. de la Villéon.

(2) Le chien de La Chênaie.

respire encore les parfums de cette douce fête que nous y avons célébrée, neuf mois durant, car n'est-ce pas une fête continue qu'une vie studieuse et cachée? »

Sa pensée se reportait souvent, de Paris où il était alors, à La Chênaie où son cœur était resté. Lamennais était toujours, pour lui, le père aimé, l'homme providentiel, l'*homme du Seigneur*, et il aurait bien voulu l'accompagner dans cette Thébaïde chérie et quitter avec lui, car Lamennais venait d'y faire un voyage, la capitale et son tourbillon.

Il mandait à sa sœur Eugénie, le 9 avril 1834 :

« Mon esprit s'en retourne à La Chênaie qui est ravissante en cette saison; je suis encore solitaire, ermite, amant de la nature et austère serviteur de Dieu. Ce soir, il sortira de Paris, du côté de l'orient, un homme dont je voudrais suivre tous les pas et qui reprend le chemin du désert que je regrette : M. Féli part aujourd'hui pour La Chênaie. Je l'ai vu hier un moment, car il était tout embarrassé dans les préparatifs du voyage, il paraissait tout joyeux de quitter Paris. Il veut se tenir désormais tout seul à La Chênaie, afin d'achever paisiblement son grand ouvrage... Prions Dieu de lui donner un peu de paix à la fin de ses jours, et qu'il ne le laisse pas mourir dans l'amertume, comme il a vécu. Ses dernières épreuves l'ont terriblement atteint; la fièvre ne l'a pas quitté de trois mois, et

l'a réduit à une maigreur extrême. Mais ce n'est pas ce qui l'attriste, lui ; il est si impatient de mourir ! »

On ne se lasse pas de relire de telles pages, dictées par l'amour le plus pur, le plus ardent. Elles font revivre cette noble école de La Chênaie sur qui se fondèrent tant d'espoirs si tôt et si cruellement déçus.

Les desseins de Dieu sont profonds, et s'il n'a pas voulu que le succès répondît à ces efforts tentés en vue de la défense de son Église, et que les principales entraves vinssent précisément de ceux qui semblaient avoir intérêt à ce qu'ils aboutissent, adorons ses décrets et taisons-nous.

Après le témoignage de Maurice de Guérin, voici celui d'Eugène Boré. Tous deux se complètent. Mais ici, ce n'est plus un monologue. Le fils parle, non plus seul, le père parle, lui aussi. C'est, je l'ai dit, le *dialogue entre l'amour paternel et l'amour filial.*

Le 27 octobre 1837, Eugène Boré écrivait à son frère Léon, qui venait d'être nommé professeur à Juilly :

« Je n'oublierai jamais l'année scolaire 1831 que j'y passai tout entière près du Maître, travaillant à acquérir la science, et, je puis le dire aussi, à avancer dans les voies de Dieu. C'est là que je me suis pénétré plus profondément de l'esprit et de la foi du christianisme, en lisant les saints Pères,

en étudiant la Bible et en rédigeant notre métaphysique, pour nous aider à expliquer par la raison les dogmes du symbole.

« Si, depuis cette époque, je suis resté un peu chrétien, je le dois à cet enseignement, auquel se joignait la pratique d'une vie retirée, et toute consacrée à l'amour de Dieu et à la contemplation de la vérité. »

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la correspondance échangée entre le maître et le disciple pour juger de l'intensité de cette double affection paternelle et filiale. Qu'on me permette d'en citer de courts extraits pris un peu au hasard (1).

Le 14 février 1830, Eugène écrivait à celui qu'il appelait son père, en rappelant un premier séjour à La Chênaie :

« Que de fois par jour je pense à vous ! Que d'aspirations mon cœur fait vers La Chênaie ! Pourvu que je n'oublie point mon Dieu, et que je revienne comme je suis parti ! Je vous dirai, mon Père, que je n'ai rien voulu changer dans mes exercices pieux de La Chênaie ; hier, j'ai été à confesse ; ce matin j'ai eu le bonheur de communier. Priez pour moi, comme vous m'aimez. Que je sois digne d'être toujours votre fils ! »

(1) Je les emprunte à mon *Lamennais intime*, à part un ou deux, tirés de lettres de Boré, demeurées inédites jusqu'ici, et dont les originaux sont en ma possession.

Lamennais lui répondait le 18 :

« Ta lettre, mon Eugène, m'a fait grand plaisir. J'espère que Dieu te fera la grâce de garder fidèlement les bonnes résolutions que tu as prises. Ne t'en écarte sous aucun prétexte, et sois ferme contre toi-même, si tu te sentais incliner au relâchement. »

Ce ton paternel fut toujours celui du célèbre écrivain que l'on s'est tant plu à donner pour un cœur égoïste et sec, incapable d'affection sincère et désintéressée, rapportant tout à lui, et ne voyant au monde que sa propre personne.

Voici ce qu'il écrivait de Rome, le 14 avril 1832, lors de ce fameux voyage qui devait lui être si fatal. Il s'adressait, non plus seulement à Boré, mais encore à deux autres de ses disciples qu'il avait laissés à La Chênaie, en partant, Elie de Kertanguy et Frédéric de la Provostaye :

« Pour Eugène, Élie et Frédéric.

« Je ne veux pas, mes chers enfants, laisser partir l'abbé Lacordaire, sans vous dire au moins quelques mots, après une absence qui me paraît déjà si longue. Combien de temps se prolongera-t-elle? Je l'ignore, mais je prie Dieu, si cela ne contrarie pas ses desseins, de me réunir bientôt à vous que j'aime tant, et avec qui j'avais une si douce habitude de vivre. En attendant, je vous engage à continuer avec constance vos études commencées et à travailler surtout à devenir des

hommes de vertu et de prière, des hommes de Dieu. A quoi sans cela vous serviraient toutes les connaissances du monde? Inutiles pour vous, elles le seraient aussi pour les autres, car c'est l'esprit de zèle et de piété qui féconde les œuvres, et toute science qu'il n'anime pas est à jamais stérile. Je juge ceci très important et j'y joindrai un autre conseil qui est de prendre garde à vouloir apprendre à la fois trop de choses. On perd ses forces en les dispersant. Dites mille choses de ma part à nos frères de Juilly, et priez tous pour moi, comme je prie pour vous. Adieu, mes chers, bien chers enfants, je vous embrasse et vous serre contre mon cœur. »

Quel père trouva jamais dans son cœur des sentiments plus tendres, plus chrétiens! Écoutons-le encore. Cette fois, il s'adresse au seul Eugène. Cette nouvelle lettre est datée du 28 avril; elle est écrite, non plus de Rome, mais de Frascati :

« Mon pauvre cœur a été bien touché de ta lettre si bonne et si tendre, mon Eugène bien-aimé! Que Dieu te protège, qu'il te bénisse, qu'il te donne une vie moins troublée que la mienne, ou, s'il lui plaît d'appesantir sur toi aussi la croix que porta son divin Fils, qu'il t'adoucisse ce dur, mais salutaire travail, par la suavité de sa grâce! Efforce-toi, mon cher enfant, d'avancer chaque jour dans la sainte voie de l'humilité et du renoncement à toi-même. C'est la voie de la paix, même sur la

terre, la voie du contentement et de la joie intérieure, la voie par où sont passés tous les vrais disciples de Jésus-Christ, la voie qui conduit au repos éternel.

« Prends garde de t'attacher à tes études par un sentiment trop humain. Tout pour Dieu, pour Dieu seul Il faut être disposé à quitter tout pour lui, au premier signe de sa volonté, tout sans exception, et même ce en quoi nous n'avons d'autre but que sa gloire. Oh! la belle science que celle de mourir! *Quotidie morior* (1), disait l'Apôtre; et que demandait-il pour les chrétiens? Qu'ils fussent ensevelis avec Jésus-Christ en Dieu : *Consepulti cum Christo in Deo* (2). C'est ainsi, mon enfant, que tu te sanctifieras. Cet exercice renferme tous les autres. Mais que ce soit pour toi un exercice d'amour, sans contrainte, sans trouble; car le royaume de Dieu est paix et joie dans l'Esprit-Saint : *Pax et gaudium in Spiritu Sancto* (3)...

« Réserve-toi un peu de temps pour t'exercer à écrire. Je tiens beaucoup à cela, parce que le fruit de tout le reste en dépend. Étudier, c'est recevoir; écrire, c'est donner, ou plutôt rendre, accomplir le commandement : *docete* (4). Ce qui

(1) I Cor., xv, 31.

(2) Lamennais, qui cite de mémoire, avait à la pensée ce passage de l'épître aux Romains (vi, 4.) : *Consepulti enim sumus cum illo* (Christo).

(3) Rom., xiv, 17.

(4) Matt., xxviii, 19

ne sert qu'à nous nuit le plus souvent, et n a point de promesses de récompense.

« Adieu, mon Eugène bien-aimé. Prie le bon Dieu que sa sainte volonté s'accomplisse en moi sans obstacle de ma part. Prie-le de me donner le courage d'être séparé de mes enfants, aussi longtemps qu'il le jugera bon, afin qu'éternellement je sois avec eux.

« Je te presse sur mon sein, et te bénis de toute mon âme. »

Le 20 octobre, Lamennais écrivait à son *bien-aimé* Eugène :

« A mesure que j'avance dans la vie, elle me devient plus pesante. Il faut pourtant la supporter, telle que Dieu nous l'a donnée. Aie soin de lui rapporter tes études qui sans cela seraient bien stériles et de mêler la prière à ton travail. »

Boré, qui était retourné à Paris, répondait quatre jours plus tard :

« Je reçois, ce matin, mon cher Père, votre lettre du 20. Je ne puis vous dire combien quelques lignes de votre main me causent de joie : il me semble que je vous ai près de moi et que j'entends votre voix. »

Puis, après lui avoir dit la part qu'ils prenaient à ses peines, lui et ses condisciples, il ajoutait :

« Espérez que vos enfants sécheront ces larmes, et qu'ils vous dédommageront amplement de tous ces innombrables sacrifices de toute votre per-

sonne faits pour eux et qui sont peut-être l'unique cause de tous vos chagrins, car je ne doute nullement que si vous n'aviez eu jamais que vos affaires à régler, la vie vous eût été plus douce et plus tranquille. »

A son tour, Lamennais écrivait à son jeune disciple :

« J'ai reçu ta bonne et tendre lettre du 24, mon Eugène. Elle a fait grand bien à mon pauvre cœur. »

Sur la fin de cette même année, le 17 décembre, Boré sentait le besoin de dire, une fois de plus, son amour filial à son Père :

« Dieu m'est témoin comme je vous aime, comme je vous suis attaché à la vie, à la mort, et l'ingratitude des autres ne fait que resserrer, même humainement parlant, les liens nombreux qui me tiennent si étroitement uni à vous. »

En lui adressant ses vœux de nouvel an, Boré s'exprimait ainsi dans une lettre datée du 4 janvier 1833 :

« Vous savez, mon Père, tout ce que je peux désirer pour vous, vous qui m'êtes mille fois plus cher que moi-même. Il est difficile de trouver le repos et la paix ici-bas ; vous ne l'avez que trop bien appris dans le cours de votre vie, si pleine de troubles et d'amertumes. Ce n'est donc pas cela ce que je vous souhaite, et d'ailleurs le chrétien, comme vous nous l'avez dit bien des fois, ne doit

vivre que de sacrifices, et travailler sans cesse, sans jamais se reposer. Ce que je désire pour vous et pour moi, c'est le succès dans l'œuvre que vous avez entreprise, c'est que vos enfants se montrent dignes de votre choix, et dignes surtout d'être les propagateurs et les défenseurs de la foi catholique.

« J'ai été hier, 3 janvier, communier sur le tombeau de sainte Geneviève, et je l'ai priée de tout mon cœur, spécialement pour vous, puis pour nous tous. Dites à M. Gerbet, puis à Élie, Frédéric et Maurice, que je les embrasse tendrement et en frère. »

Le 6 février, nouvelle lettre qu'il terminait ainsi :

« Je vous embrasse, mon Père, vous et tous vos enfants. Comptez toujours sur la tendre affection et l'amour, que j'appellerai saint, de votre grand fils pour lequel vous conservez au fond de votre cœur des sentiments qu'il ne mérite certainement pas. »

Un mois plus tard, 6 mars, Boré, en présence surtout des angoisses toujours croissantes dont il savait l'âme du pauvre grand homme inondée, protestait, une fois encore, de son amour inaltérable :

« Adieu, mon Père, écrivait-il en terminant cette lettre demeurée inédite, n'oubliez pas votre

enfant dont le cœur bat si tendrement pour vous, et qui, après Dieu, place en vous tout son bonheur, toutes ses consolations. »

En répondant à cette lettre, Lamennais commençait par remercier son *enfant :*

« Ton affection si bonne et si tendre est une grande consolation que Dieu m'accorde, au milieu de tant d'amertumes. »

Une autre fois, c'était le 20 avril, il lui mandait :

« Ecris-moi plus souvent ; cela me fait du bien. Je t'embrasse, mon cher enfant, comme je t'aime, c'est-à-dire de toute la tendresse de mon cœur. »

Lamennais, rentré à La Chênaie, après avoir passé plusieurs mois à Paris, reçut, le 2 mai 1834, de son fidèle disciple, une lettre qui débutait ainsi :

« Je n'ai pas encore eu le plaisir de m'entretenir avec vous, depuis que vous nous avez quittés, en nous laissant comme de pauvres orphelins et en creusant, par votre absence, un vide que nul autre ne pourra combler. »

Il parlait ainsi en son nom et au nom du groupe fixé à Paris : Élie de Kertanguy, François Dubreil de Marzan, Frédéric de la Provostaye, son neveu Ange Blaize, Caron, etc. Plus loin, il ajoutait et, certes, chacun de ceux-ci aurait pu tenir le même langage :

« Mon amour est si profond et l'habitude de vivre avec vous est tellement devenue, chez moi, une seconde nature, qu'il me semble, quand je ne

vous vois pas, que la partie essentielle de mon être me manque. »

Aussi se faisait-il une fête d'aller passer ses vacances à La Chênaie :

« J'éprouverai une grande joie, mon Père, à me retrouver près de vous, dans ces lieux dont je conserverai toujours un si tendre souvenir. »

De son côté, Lamennais se félicitait de le revoir :

« Nous passerons donc deux mois ensemble! Ce sera bien court, mais ce sera bien bon ! »

Les *Paroles d'un Croyant* avaient paru ; l'encyclique *Singulari nos* venait d'être publiée, lorsque Boré, qui ne soupçonnait même pas que son maître pût trahir la cause qu'il défendait avec tant d'éloquence et d'intrépidité depuis si longtemps, lui adressait les lignes suivantes, datées du 14 juillet 1834 :

« Dieu fait tout pour le mieux et je ne doute pas qu'il ne tire le bien de ce qui parait d'abord être le plus désespéré. Quoi qu'il en soit, nous resterons toujours catholiques et nous ne ferons pas plus de schisme dans la foi que dans l'amour qui doit éternellement nous unir. Combien nous voudrions, Élie [de Kertanguy] et moi, être à vos côtés, pour répandre un peu de baume dans votre âme, au milieu de toutes vos peines. »

Il disait encore, au sujet de ceux des amis de l'infortuné Lamennais qui, plus clairvoyants que

Boré ou moins dévoués que lui, avaient jugé bon de s'en séparer :

« Si, au milieu de vos tribulations, mon Père, et lorsque tous ceux qui se disaient attachés à vous (vous abandonnent), si, dis-je, l'amour de quelques pauvres enfants est de quelque prix pour votre âme, croyez au nôtre ; il est plus fort, plus inébranlable que jamais. Quant à moi, je sens le mien redoubler chaque jour. »

Boré passa ses vacances à La Chênaie. De retour à Paris, il écrivit à son maître, le 25 novembre :

« Mon cher Père, je ne vous ai point encore écrit depuis notre séparation et je sens, aujourd'hui, un grand besoin de le faire, car vous êtes toujours celui que mon cœur aime par-dessus tous les autres et je me regarde toujours comme votre enfant. J'espère que je conserverai toujours ce doux nom que j'ai entendu répéter, bien des fois, par vos lèvres. Quand vous m'écrirez, assurez-moi de cela et je serai plus heureux. »

Quelques semaines après, il envoyait à son Père « un million de souhaits » pour la nouvelle année, ce qui n'empêchait pas celui-ci de lui écrire, le 23 janvier, en s'excusant de ne lui avoir pas répondu plus tôt, parce qu'il était malade :

« Mais tu ne devrais pas, toi, me laisser si longtemps privé de tes nouvelles ; elles me font toujours tant de plaisir ! »

Trois jours plus tard, — les deux lettres durent

se croiser en chemin, — Boré, comme s'il eût pressenti le reproche de son Père aimé, lui mandait :

« Voici quelque temps déjà que je me suis entretenu avec vous et j'en sens le besoin aujourd'hui. Je suis comme un enfant habitué à la main paternelle qui n'a cessé de le combler de soins et de caresses, et, lorsqu'il ne sent plus son action douce et bienveillante, il a le cœur triste. »

Le 30 décembre 1835, Boré écrivait à son vieux maître une lettre, encore inédite, qui débute par ces lignes affectueuses :

« Mon cher Père, vous ne pouvez concevoir le plaisir que j'éprouve en recevant une de vos lettres : elle abrège la distance qui me sépare de La Chênaie et je crois, pendant quelques instants, m'entretenir avec vous.

« Depuis le premier jour où j'ai eu le bonheur de vous connaître, je puis dire que mon affection, qui va jusqu'à la vénération, n'a jamais changé, et je puis ajouter aussi que ma constance n'a pas beaucoup de mérite, puisque vous avez toujours été pour moi aussi bon et aussi aimant. »

Boré terminait ainsi :

« Je vous souhaite la meilleure des années : vous savez combien mes vœux sont ardents et sincères. »

Le 6, Lamennais répondait :

« Je te remercie, mon Eugène, et de ta lettre et de toutes les bonnes choses qu'elle contient. Quoi

qu'il soit impossible que j'aie jamais le moindre doute sur ton affection, les nouvelles assurances que tu m'en donnes me sont douces et chères. Si peu de gens, parmi ceux qui me montraient de l'attachement et qui *m'en devaient peut-être*, n'ont pas trouvé bon de se retirer avec la fortune, ce très petit nombre d'amis fidèles m'en sont devenus encore plus précieux. »

Le 9 février, le solitaire de La Chênaie écrivait à son Eugène une lettre qu'il finissait ainsi :

« Adieu, mon Eugène bien-aimé ; si tu savais combien tes lettres me font de plaisir, tu m'écrirais plus souvent. »

Et, le 6 avril :

« Adieu, mon Eugène ; je me plains de ton silence et ne laisse pourtant pas de t'embrasser bien tendrement... A toi de tout cœur. »

Sans se perdre jamais entièrement de vue, mais surtout sans cesser de s'aimer, le maître et le disciple, à partir de cette époque, se virent et s'écrivirent de plus en plus rarement. Boré partait pour l'Arménie, en 1837, inaugurant son rôle d'éducateur chrétien, qui lui valut le surnom glorieux d'*Apôtre de l'Orient*.

Ce fut au cours de ce voyage que le *Livre du Peuple* lui tomba entre les mains, comme il le consignait dans son journal intime, à la date du 15 novembre 1838. Il y écrivait ces lignes émues :

« C'est l'ouvrage de celui que j'appellerai toujours

mon Maître. Pendant sept ans, j'ai grandi sous ses ailes, et c'est lui qui, par son enseignement, m'a appris à connaître toute la grandeur et la sainteté de la Religion catholique. Que sa doctrine était belle, alors ! Ses paroles coulaient de ses lèvres, pleines d'onction et d'éloquence, et elles saisissaient vivement l'âme du disciple. »

Il ajoutait avec douleur :

« Depuis, cette vérité, qui lui apparaissait si resplendissante et si pure, s'est voilée à ses regards et, par un profond jugement de Dieu, il s'est séparé du centre unique de la Foi. »

Et M. Boré concluait :

« Jusque-là je ne puis suivre le Maître et je m'en sépare, trop heureux de voir et de comprendre encore la même vérité qu'il m'a fait connaître. »

Le 30 décembre 1840, M. Boré écrivait, de Djoulfa, près Ispahan, à celui qu'il n'osait plus appeler son Père, mais qu'il aimait toujours avec la tendresse d'un fils :

« Bien cher M. Féli, comment vous exprimer ma reconnaissance pour l'attachement que vous me continuez et aussi pour la patience avec laquelle vous répondez aux lettres que je vous écris ! »

Après lui avoir parlé de ses travaux et de ses espérances pour la régénération de l'Église d'Orient, Boré demandait à son Maître :

« Pourquoi vous isoler de l'unique société réunie par la charité ou l'amour de l'Esprit-Saint,

charité avec laquelle cesse toute vie spirituelle et toute possibilité de mérite !...

« Oh ! ajoutait-il, par l'amour que je vous porte, par l'admiration que vous m'inspirez, par la tendresse que vous me témoignez, daignez réfléchir sur ces paroles que vous dit avec humilité un ami que vous avez honoré du nom d'enfant ! »

Il lui faisait part de l'intention qu'il avait de se vouer complètement à l'apostolat et de recevoir les saints ordres :

« Je vous avouerai que je suis fermement décidé à me présenter au sublime état de religieux et de prêtre, pour lequel vous m'avez le premier préparé. »

Il terminait en disant :

« Je vous aime toujours, cher monsieur Féli, avec la même tendresse, et, chaque jour, vous êtes présent dans ma prière comme dans mes souvenirs. »

J'ai dit ailleurs (1) la suprême et infructueuse tentative que M. Boré, devenu prêtre de la Mission, fit, lors d'un voyage à Paris, en septembre 1850, auprès du pauvre dévoyé, pour le ramener à de meilleurs sentiments. Cet insuccès, si douloureux qu'il fût au cœur de M. Boré, ne l'empêcha pas de continuer de voir son ancien Maître, comme le témoigne une dernière lettre que celui-ci lui

(1) *Lamennais intime*, p. 451.

écrivait, le 29 octobre suivant ; mais, bientôt, il quitta Paris, pour n'y plus rentrer que longtemps après la mort de l'infortuné.

Il lui survécut de vingt-quatre ans et mourut le 3 mai 1878, plein de mérites devant les hommes et devant Dieu.

Tels étaient les fils, tel était le Père, lorsque celui-ci leur adressa les instructions qu'on va lire. Apôtre, il les préparait au rôle d'apôtres que, plus heureux que lui, la plupart remplirent jusqu'au bout.

DEUXIÈME PARTIE

L'APOTRE

II

L'APOTRE

A l'époque où nous sommes arrivés, Lamennais est à l'apogée de sa gloire et dans toute la maturité de son génie. Entouré de jeunes hommes de valeur, doués même, pour la plupart, de facultés supérieures, comme ils devaient le montrer avec tant d'éclat, le Maître vit retiré à La Chênaie, au milieu des taillis et des landes de cette vieille Bretagne, sa patrie, qu'il aima toujours si passionnément. Il distribue à ces intelligences d'élite le pain de la science humaine et divine, celui de la science divine surtout, car il rêve d'en faire, avant toutes choses, d'intrépides champions de la vérité évangélique. Il est navré de voir les outrages prodigués à l'Église, sa Mère ; son désir ardent est de la venger. Or, il sait que, pour atteindre ce but, il faut que les défenseurs de l'Evangile soient non seulement

des savants, mais des saints. Voilà pourquoi il réunit chaque jour ses disciples, comme nous l'apprend plus haut le jeune Dubreil, dans la chapelle rustique, bâtie vingt ans plus tôt par ses soins (1). Là il célèbre, tous les matins, le saint Sacrifice en leur présence et les convie au banquet eucharistique où il leur distribue, de ses mains, la manne céleste, le pain des forts. Au cours de la journée, on reviendra souvent prier dans cet oratoire. Le soir, on y fera une dernière visite au Saint-Sacrement et à certains jours on y chantera un Salut solennel.

Voilà comment vivront Maître et disciples, comment ils sanctifieront leurs études jusqu'au moment où la petite communauté devra se disperser, c'est-à-dire jusqu'à cette date néfaste du 7 septembre 1833.

Avant que ne sonne cette heure fatale, pénétrons dans ce petit sanctuaire de La Chênaie, asseyons-nous au pied de l'autel, et là prêtons une oreille attentive à la voix de celui que l'on appelait un autre Bossuet et qui devait être un second Tertullien.

Le silence de cette Thébaïde sylvestre semble

(1) « On trace demain les fondements de la chapelle. J'ai été obligé de lui donner deux pieds de longueur de plus que je ne me proposais. » (*Lettre de Féli à Jean* [*avril 1810*]. *Blaize*, *I*, *71*.)

L'emplacement de cet oratoire, démoli par l'un des neveux même de Lamennais, Hyacinthe Blaize, est indiqué par une corbeille de fleurs.

encore devenir plus profond. Le Maître ouvre la bouche, et de ses lèvres éloquentes tombent les enseignements suivants que s'empressent de recueillir de jeunes âmes, affamées, comme la sienne, de vérité, de justice et de paix; de jeunes cœurs embrasés de l'amour de Dieu et de l'Eglise, et battant dès lors à l'unisson du sien.

Quelque décolorées que soient ces notes, prises à la hâte, sous la dictée de Lamennais, par l'un de ses disciples, on y reconnaîtra le souffle puissant et, plus d'une fois, l'empreinte même de son génie. Nous les transcrivons intégralement, telles que M. Houet les a conservées dans un cahier spécial.

Cette *retraite* fut prêchée au début de l'année scolaire 1832-1833, qui devait être la dernière année du généralat de Lamennais.

Le seizième *entretien*, comme s'en apercevra le lecteur, se ressent de l'évolution politique et sociale de son auteur. Le ton n'a plus la calme sérénité d'auparavant.

Le lecteur remarquera aussi la préoccupation constante de l'auteur du sytème du *sens commun*; l'opposition de l'*individu* et de la *société*, la nécessité pour le premier de toujours se soumettre et se sacrifier à celle-ci pour son plus grand bien à lui-même; au fond, ce qu'il préconise, c'est l'effacement de la raison individuelle, qui ne peut qu'errer, devant la raison générale, infaillible suivant lui.

ENTRETIENS SUR LA VIE SPIRITUELLE

PREMIER ENTRETIEN

BUT DE LA RETRAITE : RENAITRE PAR LA PAROLE DE DIEU

Dieu nous a conduits de bien loin dans cette solitude; oui, de bien loin : car la distance est prodigieuse de la vie du monde à la vie de la retraite. Maintenant que nous avons pris temps, que nos pensées sont remises et nos cœurs moins agités, il faut se tourner du côté de Dieu humblement et avec confiance, pour qu'il nous éclaire dans la voie nouvelle et nous donne l'intelligence de ses desseins sur nous. Dieu nous dit que son Fils, descendu sur la terre, se cacha, trente ans durant, dans l'atelier d'un artisan et se fit l'ap-

prenti de saint Joseph! Était-il venu en ce monde dans ce dessein? Oh, non! mais il fit entrer ses travaux et l'humilité de la condition qu'il avait embrassée dans le plan de sa mission divine, qui était la Rédemption des hommes.

Que chacun fasse ces réflexions : Ici j'étudierai les sciences humaines, je développerai mon intelligence, mais ce n'est pas principalement pour cela que je suis appelé. Dieu m'a ouvert cet asile pour me sauver, pour me mettre à même de pratiquer plus rigoureusement ses préceptes et de suivre de plus près ses divins conseils ; en un mot, pour accomplir le grand œuvre, celui du salut.

L'homme primitif, l'homme avant sa désobéissance voyait Dieu et jouissait du bonheur de Dieu; car l'intelligence d'un être infini donne une jouissance infinie. Il tombe, il s'affaisse par le péché au-dessous de sa nature, il s'affaisse dans la concupiscence, l'orgueil et la mort. Jésus-Christ vient sur la terre pour nous faire sortir de ces abîmes, pour nous faire renaître dans l'eau et dans l'esprit. Nous sommes régénérés par l'eau du baptême : mais, depuis, ne sommes-nous point retombés dans labîme de la concupiscence et de l'orgueil, dans les bras de la mort? Il faut renaître de nouveau, non plus par l'eau qui ne peut nous enfanter à Dieu qu'une fois, mais par la parole de Dieu toujours vivante, cette parole qui retentit dans les montagnes de la Judée, lorsque les ange

annoncèrent la paix aux hommes de bonne volonté, et qui se perpétuera jusqu'au dernier siècle par une vibration continue. Recueillons précieusement cette parole de salut, cette manne de vie, ce baume céleste et versons-le chacun sur nos plaies.

DEUXIÈME ENTRETIEN

L'HOMME PLACÉ DÈS L'ORIGINE SOUS L'EMPIRE DE DEUX LOIS. — NOUS SOMMES SUJETS-NÉS DE LA CONCUPISCENCE. — CHAQUE CHRÉTIEN DOIT SE FAIRE LE RÉDEMPTEUR DE SES FRÈRES.

L'homme, créé dans un état de grâce sublime, et destiné à s'élever de degré en degré jusqu'à la vision béatifique, se trouvait placé, comme la création entière, sous l'empire de deux lois. Sorti des mains de Dieu, il était soumis à la loi de Dieu, qui n'est autre chose que les rapports indispensables qui rattachent celui qui reçoit la vie à celui qui la donne, le rayon à la flamme, le fini à l'infini.

Mais l'homme, être distinct et nommé individu, avait une loi individuelle, loi intérieure, constituant son *moi*, renfermée dans les limites de l'être qu'elle déterminait et subordonnée aux

rapports nécessaires de la créature et du créateur, à la loi de Dieu, centre universel.

L'homme se trouvait ainsi placé, avec une volonté libre, sous l'empire de ces deux lois; la condition de son bonheur était une obéissance harmonique à ces deux centres d'attraction, c'est-à-dire qu'il devait se gouverner de manière à ce que son obéissance au principe individuel ne devînt jamais une violation du principe général, une désobéissance à Dieu, régulateur suprême des volontés créées.

Or, l'homme accomplit, sous l'inspiration de sa loi individuelle, un acte tel qu'il ne pouvait pas remonter jusqu'à la loi générale pour recevoir la sanction nécessaire à sa justice, et l'harmoniser avec elle. Cet acte, repoussé par le principe divin, devait nécessairement retomber dans la sphère du principe personnel humain, et relever uniquement de lui. Or, dès cet instant, une substitution destructive de l'ordre universel avait lieu. L'homme, usurpant la prérogative divine, se faisait centre, la loi inférieure détrônait en quelque sorte la loi supérieure, et le *moi* humain relatif se faisait absolu. Tel est le péché!

L'homme, ayant ainsi brisé avec Dieu, mourut à la vision béatifique vers laquelle il s'avançait, et tomba, du haut état de grâce où Dieu l'avait élevé, dans sa propre nature : mais cette nature elle-même, désorganisée par le péché, ne pouvait pas le porter, il mourut aussi à sa nature, et, s'af-

faisant bien loin au-dessous, il alla s'ensevelir dans la mort organique, dernier degré de sa chute profonde.

Enfants d'Adam, nous naissons dans la mort, sujets nés de la concupiscence, c'est-à-dire de cet ensemble de penchants corrompus et égoïstes qui tendent sans cesse à se satisfaire; mais rachetés par le prix infini du sang de Jésus-Christ, toutes les fois que nous mourons à la grâce nouvelle de la Rédemption, nous y mourons comme Adam mourut à la grâce première de la création, en substituant la loi inférieure à la loi supérieure, en nous faisant centre, en attirant à nous ce qui appartient à Dieu, qui a de nouveau tout attiré à lui par la rédemption : *Omnia traham ad meipsum* (1).

Pénétrons dans les mystères de nos iniquités et nous verrons que telle est la nature de nos péchés qui sacrifient toujours, au dehors le prochain et au dedans les dons de la grâce, à l'égoïsme de notre loi personnelle, mettant ainsi en souffrance l'ordre entier, ordre de la création, qui veut que tout aille à Dieu, et en particulier l'œuvre de la rédemption basée sur le sacrifice, sacrifice universel qui sauvera le monde et doit se reproduire et se perpétuer dans la société chrétienne, de sorte que chaque chrétien se fasse, de l'ordre où il se trouve placé, le rédempteur de ses frères.

(1) Joan., XII 32.

La sagesse antique appelle Satan « Ahriman », c'est le Chef de ceux qui n'ont pas de chef. Elle dit encore : Celui qui dit : *moi* est un démon (doctrine indienne). La sagesse de Dieu dit : « *Væ soli* (1) », mot plein d'un sens profond, qui contient tout le mystère du péché.

(1) Eccle., IV, 10.

TROISIÈME ENTRETIEN

DEUX SOCIÉTÉS D'INTELLIGENCES

Depuis que le péché est entré dans le monde, il existe deux sociétés d'intelligences. La première est la société des âmes qui vivent dans la grâce de Dieu, c'est la communion des Saints; c'est cette céleste famille, tellement éprise de charité et si bien fondue dans l'unité de l'amour divin, que la prière d'un seul prie pour tous, que les souffrances d'un seul méritent (expient) (1) pour tous : de façon qu'il n'est pas si petite goutte de grâce accordée à une âme dont toutes ses sœurs n'aient leur part.

(1) Nous retrouverons assez fréquemment de ces mots mis entre parenthèses. Ce sont probablement ceux que la mémoire de M. Houet ne lui rappelait pas exactement. Nous voyons que ces notes ne furent pas transcrites, séance tenante; mais, de retour dans sa cellule, chacun, sans doute, les prenait aussitôt, lorsque la parole du Maître vibrait encore à ses oreilles. Malgré tout, la mémoire la plus fidèle devait perdre toujours quelque chose en chemin.

Le péché nous arrache à cette société bienheureuse, pour nous jeter dans la société du mal. Ici plus d'unité, plus de participation, plus de communion. Le péché étant un principe d'égoïsme et d'isolement, chacun se concentre dans son individualité.

Le *moi* insatiable aspire tout autour de lui; il se gonfle, il se développe, il s'élargit de toutes ses forces, il engloutit tout ce qui est plus faible que lui, comme font les serpents aux petits oiseaux, et il n'est arrêté dans ses conquêtes que par la rencontre d'un autre tyran égal ou supérieur en forces.

La lutte s'établit, lutte acharnée, impitoyable, et toute cette hideuse société n'est qu'une mêlée immense de combattants affamés, qui ne se rapprochent que pour s'entre-dévorer.

Quel nom donner à cette foule d'individualités qui se heurtent, à cette effroyable cohue? l'Enfer.

Vous l'avez nommé. L'enfer n'est pas autre chose. Telle est la constitution de la société infernale : il n'y a de plus que le tourment du feu (et le désespoir d'avoir perdu Dieu). Voilà la cité dont le péché nous fait citoyens. Insensés! qui, pour sortir de la douce dépendance de Dieu, nous plions sous le joug le plus dur et le plus abject.

Nous devenons par le fait serfs du démon, nature supérieure à la nôtre qui devait être un jour

notre esclave), haut et puissant seigneur qui nargue cruellement nos prétentions à l'indépendance en nous chargeant de chaînes, et plie bon gré mal gré les transfuges de Dieu à la pesante discipline de son armée. De plus, en associant notre volonté avec celle des méchants, nous perdons notre indépendance même avec nos pairs.

L'engagement est formel ; il faut marcher, le bandit avec ses camarades, le voluptueux avec les complices de ses désordres, etc.

Enfin, l'acte de félonie envers Dieu emporte la déchéance de notre nature. Nous tombons sous l'empire de la création inorganique qui nous opprime par les maladies, et s'empare de notre corps qu'elle torture.

On dirait parfois la science du bourreau qui raisonne son terrible ministère.

La plupart des pécheurs ne sentent pas leur chute profonde : après le péché, c'est tout comme auparavant. La vapeur du mal obscurcit leur intelligence et ils comprennent d'autant moins les lois de notre nature qu'ils s'en éloignent davantage.

Le malade plongé dans la léthargie ne sait pas qu'il meurt, et pourtant il meurt. Le pécheur, paisible dans son péché et toujours fier de sa dignité d'homme, n'en est pas moins descendu si bas, que la bête brute qu'il méprise aurait pitié de lui si elle pouvait comprendre son abaissement.

Faut-il maintenant s'étonner que les Saints détachés de la terre et hautement éclairés de Dieu aient témoigné tant d'horreur pour l'ombre même la plus imperceptible du péché? Ah! c'est qu'ils en comprenaient tout le mal.

QUATRIÈME ENTRETIEN

TROIS SOURCES DE PÉCHÉ. — SATAN, LE ROI DES FILS DE L'ORGUEIL. — FOLIE DE L'ORGUEIL.

L'apôtre saint Jean distingue comme trois sources par lesquelles le péché entre dans le monde : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie (1). Mais cette dernière est de beaucoup la plus abondante.

Plongés en naissant dans cette source fatale, nous sommes comme imbibés de ses eaux et nous suons l'orgueil par tous les pores.

Lucifer, le plus beau des anges, la plus resplendissante des créatures, tomba par l'orgueil ; l'orgueil a été le premier attentat à l'ordre de la Création, la première manifestation du mal, l'apparition

(1) *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ, quæ non est ex Patre, sed ex mundo est.* (I Joan., II, 16.

première du péché qui a en quelque sorte choisi cette forme, de préférence à toute autre.

Pourquoi? C'est que l'orgueil contient en germe toute l'innombrable famille des péchés, qu'il la couve et la fait éclore.

L'Écriture nous représente l'Esprit-Saint, les ailes étendues sur la Création encore à l'état de chaos, et fécondant de sa chaleur divine le germe du monde. L'Esprit du mal, Satan, l'orgueil lui-même (ou, comme l'appelle l'Écriture, le *roi des fils de l'orgueil*) (1) a aussi étendu sur le monde ses vastes ailes, qui, douées d'une chaleur fécondante et d'une sorte d'énergie créatrice, y font pulluler l'iniquité.

C'est pour cela que Satan est appelé *le père du mal ou du mensonge* (2). Satan a inoculé l'orgueil dans nos âmes par le péché originel qui fut un péché d'orgueil : *Vous serez comme des dieux* (3).

Aussi l'orgueil se retrouve-t-il dans tous les détails de la vie humaine et nos péchés ne sont pour la plupart que des transformations de ce (funeste) principe.

Qu'est-ce que la haine, si ce n'est le sacrifice des autres à soi, le despotisme de l'orgueil? Qu'est-ce que l'envie? La tristesse de l'orgueil qui se sent faible. La jalousie est le même sentiment appliqué

(1) *Ipse est rex super universos filios superbiæ.* (Job., XLI, 25.)
(2) *Mendax est et pater ejus mendacii*). (Joan., VIII, 44.)
(3) *Eritis sicut dii.* (Gen., III, 5.)

à de petites choses. L'amour-propre est la fierté que nous inspire le sentiment de notre mérite, une adoration secrète de nous-mêmes. La vanité, c'est l'orgueil niais et ridicule, se pavanant non d'un mérite réel, mais des apparences. La vanité, qui se nourrit des regards du monde, touche à l'hypocrisie.

Il se rencontre quantité de gens qui, se parant (ainsi) de vertus imaginaires, recherchent la gloire par la bassesse. Peut-être même, si nous interrogeons notre conscience, reconnaîtrons-nous que notre vanité a profané des choses plus saintes encore. Pourquoi, dans le temple, en présence de Dieu et des hommes, nos regards sont-ils plus recueillis, notre prière a-t-elle la voix plus fervente que dans la solitude du cabinet, devant Dieu seul?

Enfin, nous portons la folie de l'orgueil jusqu'à faire servir les grâces que nous recevons de Dieu à l'accroissement de ce désordre, outrageant ainsi doublement notre Père céleste, d'abord dans sa loi éternelle, primitive, et, en second lieu, dans l'œuvre de la Rédemption dont nous profanons le mérite infini.

Ainsi nous sommes toujours à la recherche de nous-mêmes, immolant tout à nous, faisant de toute chose pâture pour notre amour-propre.

Nous ne l'avouons pas : mais, au fond, nous voulons être adorés; nous aspirons sans cesse aux honneurs du culte, mais en dissimulant notre

ambition; nous cherchons à monter sur l'autel, mais en rampant, n'ayant pas la franchise de ces rois antiques, dont la superbe montait intrépidement sur le piédestal, y proclamant la divinité de l'idole-roi.

Enfants de l'orgueil, souvenons-nous que le Très-Haut s'est humilié pour confondre la vanité du monde. Que disait-il à ses disciples? *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis* (1)... *Exemplum dedi vobis* (2).

Obligé de se manifester au monde par d'éclatants prodiges, il ne livre à notre imitation que sa profonde humilité. C'est la réflexion de saint Augustin. Il ne nous dit pas : Apprenez de moi à rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. — Non; mais : Apprenez de moi à être doux et humbles de cœur, (et vous trouverez le repos pour vos âmes) (3).

(1) Matt., XVIII, 3.
(2) Joan., XIII, 15.
(3) *Discite a me, quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris.* (Math., XI, 29.)

CINQUIÈME ENTRETIEN

CONCUPISCENCE DES YEUX. — MALADIE DE L'IMAGINATION. — L'AVARICE « VEILLE INQUIÈTE SUR SES COFFRES-FORTS ».

Nous avons vu que l'apôtre saint Jean distingue, outre l'orgueil, deux autres sortes de concupiscences : la concupiscence des yeux et la concupiscence de la chair.

Toutes deux procèdent de l'orgueil, mais avec cette différence que par la première l'orgueil cherche à se satisfaire dans un ordre de choses intellectuel, et que par la seconde il pèche dans la matière. Parlons d'abord de la concupiscence des yeux.

Nous arrivons dans ce monde nus et dénués de tout, au moral comme au physique. Heureusement la société nous prend dans ses bras, et en même temps qu'elle protège notre faiblesse et pourvoit à nos nécessités corporelles, elle éclaire notre

intelligence par la parole et nous fait faire, pour ainsi dire, connaissance avec le monde, nous apprenant le nom et autant que possible le sens des choses dans le cercle où la Providence nous a placés.

Tel est en nous le premier degré de science, qui ne se compose que de lumières d'emprunt, de connaissances reçues.

Mais du moment où notre intelligence peut marcher seule, un autre ordre commence, celui des connaissances qui nous sont propres, parce qu'elles sont le fruit de notre travail, le résultat d'un progrès qui s'est accompli sans impulsion extérieure.

Or c'est de ce progrès que naît et se développe l'orgueil de l'intelligence, la concupiscence des yeux. (Ayant conscience de son activité), l'esprit se complaît dans ses pensées, il s'y contemple avec une joie intime, comme dans sa création, et comme Dieu, après avoir formé le monde, il trouve que c'est bien (1).

Ainsi notre intelligence se met au service de l'orgueil, et dès lors, si elle interroge les livres, si elle étudie la nature, si elle s'élève à la poésie, ce n'est pas pour l'amour de la vérité et du beau, qu'elle travaille, mais pour la plus grande satisfaction de l'orgueil.

(1) *Et vidit Deus quod esset bonum.* Gen., I, 10, etc. — *Viditque Deus cuncta quæ fecerat; et erant valde bona.* (I, 31.)

Et de là naît une disposition particulière à l'imagination, une sorte de maladie dont cette faculté est atteinte. Echauffée par le travail de la pensée, dévorée d'une insatiable curiosité, elle s'élance au-devant de la science, elle s'égare dans les mondes, elle rêve l'inconnu, ambitionne l'infini.

Elle voudrait tout deviner d'un regard, *concupiscentia oculorum.* Mais se sentant repoussée, elle redescend dans sa pensée, elle redescend abattue, désespérée.

Souvent aussi elle se prend à mesurer les progrès de son intelligence, à les comparer à ceux d'intelligences rivales, et si elle trouve du mécompte, elle se livre à un dépit amer qui n'est autre chose que la colère de l'orgueil trompé dans ses calculs.

D'autres fois, le découragement suit ces sortes de comparaisons désavantageuses, et ce découragement n'est encore autre chose que l'abattement et l'affliction de l'orgueil mortifié.

La vaine gloire de la science ne se renferme pas dans ces recherches intérieures; elle se répand au dehors dans le commerce du monde, elle cherche à placer son mot dans la conversation, et triomphe en secret d'une expression heureuse ou d'une phrase qui laisse soupçonner quelque érudition.

Elle se manifeste aussi dans l'attachement à son propre sens, cet égoïsme opiniâtre de la science

orgueilleuse, principe de toutes les querelles qui ont agité les savants.

On donne communément le nom d'avarice à cette passion insatiable qui entasse incessamment (les biens matériels) et veille inquiète sur ses coffres-forts; mais, dans une acception plus vaste, le nom d'avarice doit être donné à tout désir d'acquérir et à tout attachement aux choses de la terre, désirs et attachements qui naissent de l'orgueil, parce que nous voyons dans les biens de la terre un moyen de puissance et un appareil flatteur pour la vanité.

Nous ambitionnons la possession de toutes les magnificences qui frappent nos regards, et, bien souvent, à défaut de mieux, notre amour-propre se glorifie du moindre hochet.

L'avarice proprement dite est un orgueil plus concentré et, pour ainsi dire, plus métaphysique. Elle se repaît de la possession de l'or, parce que l'or représente la puissance et la domination, et qu'elle peut se dire en le contemplant : Toute la puissance qui repose dans ce trésor est à moi.

SIXIÈME ENTRETIEN

CONCUPISCENCE DE LA CHAIR. — AVILISSEMENT DE L'HOMME SOUS L'EMPIRE DES SENS.

L'orgueil de la vie et la concupiscence des yeux tiennent à l'être spirituel, ce sont des affections purement intellectuelles qui ne peuvent appartenir qu'à l'âme corrompant ses voies divines.

Mais l'homme est un être double, il est à la fois esprit et matière.

Il y a en lui deux créations simultanées, merveilleusement fondues l'une dans l'autre et pourtant bien distinctes : l'âme et le corps. Et c'est le corps qui est le foyer de la troisième concupiscence, nommée par l'Apôtre : concupiscence de la chair.

Cette concupiscence dont les sens sont les organes est en quelque sorte l'orgueil de la matière, qui aspire aussi à la centralisation.

Toutes les fois donc que nous cédons aux exi-

gences des sens, nous renversons la grande loi qui a soumis la matière à l'esprit, nous détruisons le règne de l'intelligence et par cela même nous portons les plus graves atteintes aux lois de la matière elle-même, que nous déplaçons en lui donnant l'empire appartenant à l'esprit, et qui souffre nécessairement de cette violation de l'ordre.

Une prodigieuse dégradation s'opère en nous par cette usurpation des sens sur l'intelligence, et c'est alors que nous descendons en toute vérité au-dessous des animaux.

Les animaux, n'ayant reçu d'autres facultés que celles des sensations, obéissant à ces sensations, sont d'accord avec leurs lois organiques. Mais l'homme, possesseur d'une intelligence, dépouillant cette intelligence de sa souveraineté pour revêtir les sens, se constituant esclave de ses appétits matériels, tombe bien au-dessous des animaux fidèles à leur constitution, parce qu'aux yeux de Dieu la dégradation est dans la désobéissance.

L'avilissement de l'homme sous l'empire des sens est si profond qu'il arrive au point de détruire en lui la volonté et de le réduire aux seules lueurs de l'instinct.

L'état d'ivresse proprement dit, dont la vue nous affecte si péniblement, n'est que le phénomène le plus apparent et le plus sensible de l'empiètement des sens et du degré d'abrutissement auquel ils peuvent nous conduire.

La lutte contre la chair est un devoir rigoureux pour le chrétien, et s'élève à l'ordre des mérites.

Tant que nous nous renfermons dans le cercle de la loi et que nous nous en tenons strictement aux défenses formulées par la parole de Dieu, nous sommes dans le devoir. Mais celui qui laisse aller les sens jusqu'où ils peuvent aller sans péché garde une secrète complaisance pour eux, et il est bien à craindre que les sens, accoutumés à toucher la limite, ne finissent par la franchir.

Aussi les Saints, qui redoutaient les emportements de la chair, en resserraient-ils sans cesse le cercle, donnant ainsi à la perfection (de l'âme) tout ce qu'ils ôtaient à la convoitise des sens.

Les jouissances matérielles alanguissant l'intelligence, l'activité morale s'éteint dans les sensations voluptueuses.

L'âme, courbée vers la terre, devient incapable de se redresser (pour regarder le ciel) : elle ne peut plus s'élever vers Dieu, elle ne conçoit plus les choses spirituelles : *Animalis homo non percipi ea quæ sunt Spiritus Dei* (1).

L'esprit s'engourdit (et cet engourdissement s'étend jusqu'à l'activité extérieure), le corps ne recevant plus l'énergique impulsion de l'intelligence.

De là la paresse, la paresse morale ou léthargie

(1) I Cor., II, 14.

de l'âme, et la paresse matérielle ou lâcheté du corps. L'âme et le corps, engourdis par la volupté, se complaisent dans le sommeil et refusent à Dieu un pas et une pensée, s'ensevelissant dans un tombeau plus difficile à ouvrir que celui de Lazare.

SEPTIÈME ENTRETIEN

HUMILITÉ. — LA POLITESSE « MASQUE DE L'HUMILITÉ ». — TROIS SORTES D'HUMILITÉ. — L'HUMILITÉ, « C'EST TOUTE LA VIE CHRÉTIENNE ».

Nous avons vu que le péché, sous toutes ses formes, prenait toujours sa racine dans l'orgueil. Si donc nous voulons éviter le mal, nous devons baser notre vie sur le principe opposé et faire de l'humilité la règle invariable et universelle de toutes nos actions.

Si l'orgueil était sans frein, s'il pouvait se développer librement au dehors, toute société deviendrait impossible ; les hommes, emportés par cette passion envahissante, seraient sans cesse en état de lutte et s'entre-détruiraient.

Aussi la société s'est-elle efforcée de paralyser l'action funeste de l'orgueil, non par l'humilité elle-même (le monde n'est point dans la vérité),

mais par la ressemblance de l'humilité : la politesse. Elle en a fait comme une loi qui réprime les saillies de l'amour-propre, le contraint à se déguiser, à s'effacer, à se sacrifier quelquefois pour la plus grande facilité des relations sociales, et a donné pour sanction à cette loi le ridicule, qui poursuit impitoyablement l'orgueil grossier et maladroit.

Mais la politesse n'est pas une vertu, c'est un voile tiré sur l'orgueil qui joue son jeu derrière et intrigue sous le masque, n'osant agir à visage découvert.

Le chrétien, qui sait que l'humilité ne consiste pas en de vains dehors, mais dans la répression intime et sévère de l'orgueil, ne s'en tiendra pas à la pratique menteuse des conventions du monde. Il fera un premier pas dans l'humilité en acceptant intérieurement, et sincèrement cette loi générale qui réprime l'amour-propre et s'exercera ensuite dans des rencontres particulières à combattre son ennemi.

Ce monde est plein d'amertumes et de contradictions.

Il ne se passe pas de jour où l'homme dont la vie est la plus paisible et la mieux abritée n'éprouve quelque froissement, quelque mortification, et pour peu qu'on s'engage dans le monde, ces épreuves abondent et se multiplient, à mesure que le cercle de nos rapports s'agrandit.

Cette source inépuisable de souffrances pour

l'amour-propre devient un trésor de mérites pour le chrétien qui sanctifie ses épreuves par l'humilité, et réprime son orgueil en lui défendant tout murmure, toute révolte contre ses souffrances. Cette sainte résignation aux épreuves de la vie est le second degré dans la pratique de l'humilité.

Mais les Saints ne se sont pas contentés de cette vertu passive.

Ils savaient que la perfection chrétienne consiste dans le plus grand développement de l'humilité, et, pour arriver à cette perfection, ils allaient au-devant des humiliations, des mépris, des souffrances de tout genre.

Nous sommes trop loin de la vertu éminente des Saints pour sortir comme eux des pratiques ordinaires et nous dévouer aux cruelles épreuves qu'ils ont embrassées. Mais nous ne devons pas renoncer pour cela à les imiter.

La pratique constante de l'humilité dans les petites choses fortifie l'âme et affaiblit d'autant la puissance de l'orgueil. L'âme croissant ainsi insensiblement en force et en courage peut se mesurer chaque jour (avec) des difficultés nouvelles, et s'élever graduellement à la plus haute humilité.

L'humilité, c'est toute la vie chrétienne; c'est la lutte générale contre le principe mauvais dans toutes ses transformations.

L'orgueil étant le père du mal, le principe de tout

péché [1]), il ne peut y avoir de salut que dans la victoire remportée sur l'orgueil, et cette victoire ne peut être remportée que par le principe opposé, l'humilité.

C'est pourquoi nous disons que l'humilité embrasse toute l'étendue de la vie chrétienne.

Il n'y a (donc) pas à balancer entre ces deux chefs, l'Orgueil et l'Humilité, la Chair et l'Esprit, Satan et Michel. (*Quis ut Deus?*) Il faut prendre généreusement son parti, et ne point flotter entre ces deux rivaux : il n'y a pas de vertu dans l'irrésolution.

Et qui sait si, au dernier jour, Dieu trouvera l'homme flottant plus près de lui que de Satan?

Embrassons donc l'humilité résolument et efforçons-nous de nous anéantir nous-mêmes, (en vue) de celui qui (étant le Très-Haut) a bien voulu s'anéantir pour nous : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (2).

(1) *Initium omnis peccati est superbia.* Eccli., x, 15.)
(2) Philip., II, 7.

HUITIÈME ENTRETIEN

MORTIFICATION. — DEUX SORTES DE MORTIFICATION OPPOSÉES A DEUX SORTES DE CONCUPISCENCE, CELLE DES YEUX ET CELLE DE LA CHAIR.

De même que l'orgueil est combattu par l'humilité, la concupiscence a son contraire dans la mortification. La mortification se partage en deux branches, parallèlement à la concupiscence qui se divise, comme nous l'avons vu, en concupiscence de l'esprit et concupiscence de la chair.

L'exercice de la mortification, relativement à la concupiscence de l'esprit, doit se porter d'abord sur tous les actes de l'intelligence, déclarés coupables par la loi divine. Il doit s'appliquer sans relâche à étouffer toutes ces pensées qui s'élèvent de l'âme comme une vapeur maligne et à épurer l'intelligence de toute souillure (formelle).

Telle est la loi. Mais est-ce assez que de se

renfermer strictement dans le précepte de la loi, de ne s'abstenir que de ce qui est défendu rigoureusement, nous tenant ainsi sur la limite du bien et du mal?

Celui qui s'assoit à deux doigts de l'abîme risque fort d'y tomber, et celui qui s'en tient à la ligne tracée par la loi et marche ainsi à côté du mal est bien exposé à mettre le pied sur la terre défendue.

Cette disposition à laisser aller la pensée jusqu'où elle peut aller sans pécher prouve d'ailleurs que la concupiscence nous possède encore et que ce n'est qu'à regret que nous lui mettons un frein : disposition manifeste au péché, tendance mauvaise que l'on n'ose pas s'avouer, mais qui ne tarde pas à nous faire tomber.

Il faut donc aspirer à un second degré de mortification afin de s'éloigner d'autant plus du danger.

Ainsi, l'esprit de mortification, après avoir enchaîné la pensée coupable, ne permettra pas à l'âme de se livrer à celles, fort innocentes sans doute, qui nous bercent agréablement, mais qui ne portent aucun caractère d'utilité.

Le chrétien, sevrant peu à peu son intelligence des jouissances toujours égoïstes au fond, et bornant de plus en plus une curiosité qui part d'un principe désordonné, s'élèvera à la plus haute mortification spirituelle qui sacrifie même les

recherches utiles et bonnes qui n'ont pas Dieu immédiatement pour but, et détachera de plus en plus la pensée de toute distraction humaine pour l'avoir plus constante à Dieu.

La mortification corporelle doit agir conjointement et de concert avec la mortification spirituelle. Elles ont besoin l'une de l'autre, se partageant l'homme, en quelque sorte, et dominant, l'une sur l'âme, l'autre sur le corps, et toutes deux harmonisant en Dieu ces deux parties de l'homme, la mortification corporelle suivra la marche de la mortification spirituelle et s'élèvera par les mêmes degrés.

L'Écriture nous représente sans cesse la puissance funeste et les effets mortels de la concupiscence de la chair, appelant notre corps un corps de péché et de corruption (1).

L'Église, venant au secours de notre faiblesse, a multiplié les jeûnes et les abstinences, et nous aide ainsi puissamment à vaincre cet antique et irréconciliable ennemi de l'esprit.

Mais ces mortifications spéciales, si sagement distribuées par l'Église dans le cours de l'année, doivent être liées entre elles, dans les intervalles qui les séparent, par une série de mortifications moins éclatantes, il est vrai, mais assidues, mais infatigables, rétrécissant de jour en jour le

(1) *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (Rom., VII, 24.)

foyer de la concupiscence, éteignant chaque jour une étincelle de ce feu maudit, et serrant un nœud autour du corps, à l'exemple des Saints qui le macéraient si durement, et nous souvenant toujours des paroles de saint Paul : *Je châtie mon corps et le réduis en servitude* (1).

Nous devons mourir ; notre premier pas dans la vie est un acheminement vers le tombeau.

Qu'avons-nous donc à faire que détacher notre âme des affections terrestres, que la déprendre insensiblement de ce corps de péché, afin qu'au dernier jour, la séparation, ainsi préparée à la longue, s'opère sans peine et comme naturellement.

Voyez comme les Saints mouraient : que de force de renoncement et de mortification ! Ils en étaient venus à ce point que pas un fil ne les retenait plus à la terre. Ils partaient comme l'oiseau qui a usé le lien qui le retenait captif.

(1) *Castigo corpus meum, et in servitutem redigo.* I Cor., IX, 27.)

NEUVIÈME ENTRETIEN

L'AMOUR GÉNÉRAL OPPOSÉ A L'AMOUR INDIVIDUEL. — ORDRES RELIGIEUX FONDÉS POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'AMOUR GÉNÉRAL. — LES TROIS VŒUX D'OBÉISSANCE, DE PAUVRETÉ, DE CHASTETÉ OPPOSÉS A LA TRIPLE CONCUPISCENCE

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici se (rapporte) aux deux principes qui constituent l'humanité, savoir : l'amour supérieur qui est la loi de l'ordre universel, et l'amour inférieur ou la loi des membres (Saint Paul) (1), destructive de l'ordre universel.

Tous les peuples ont connu ces deux principes et y attachent les mêmes idées d'ordre et de désordre.

(1) *Video aliam legem in membris meis, repugnantem legi mentis meæ et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis.* (Rom., VII, 23.)

Les Indous avaient fait un dieu de l'amour individuel (Çiva) (1) et l'appelaient le destructeur des formes.

L'état de grâce est la prédominance dans l'homme de l'amour supérieur sur l'amour inférieur : ainsi, la loi chrétienne est l'expression de ce qu'il y a de plus profond, de plus intime (et en même temps) de plus élevé dans l'humanité. L'état de grâce se maintient par la lutte constante de l'âme contre les trois sources de mal, que l'Apôtre a nommées *orgueil de la vie*, *concupiscence des yeux et concupiscence de la chair*, à l'aide de l'humilité, de la mortification spirituelle et de la mortification de la chair.

Notre vie terrestre n'est ainsi qu'un long combat qui tend au triomphe de l'amour général sur l'amour individuel. Telle est la condition des fidèles dans l'ordre commun de la vie chrétienne.

Mais Dieu sépare de la foule et range comme par bataillons sacrés des combattants d'élite qui portent au plus haut degré de puissance cette lutte et ce triomphe.

Les *ordres religieux* ont été institués pour développer l'amour général ou la charité au delà des limites communes (et obligatoires), et en répandre, pour ainsi dire, le surcroît dans le monde.

Ainsi les uns se consacraient au service des malades, les autres à la rédemption des captifs,

(1) Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette assertion.

quelques-uns se dévouaient à l'étude, au développement de la science, et prenaient pour eux les recherches les plus pénibles de l'esprit humain, charité sublime qui éclairait les hommes.

D'autres enfin, et ceux-là suivaient la vocation la plus élevée, se livraient uniquement à la prière, la prière, aimant mystérieux qui aspire les faveurs divines et répand sur le monde les rosées du ciel.

Les vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté sont les bases de la vie religieuse. Ces trois vœux sont opposés (aux trois formes de péché) : l'orgueil, (l'avarice et la sensualité). Nous avons vu que tout chrétien est rigoureusement obligé à combattre ces trois principes du mal.

Quelle est donc la différence de la vie du simple chrétien à la vie religieuse? Toute la différence consiste dans la pratique plus rigoureuse et plus élevée, imposée par les vœux, et la plus grande perfection qui en est le fruit.

La vie religieuse amasse de grands trésors de mérites, parce que les moindres actions, indifférentes et stériles dans la vie commune, sont (ici) sanctifiées et rendues méritoires par l'esprit d'obéissance. La vie religieuse rend facile et aisée l'œuvre du salut, parce que l'âme, accoutumée à se vaincre dans les plus petites choses et comme familiarisée avec l'esprit de sacrifice, se trouve pleine de force et de grâce contre les grands obstacles.

L'obéissance est le premier vœu de la vie religieuse, car l'obéissance est la première condition de l'ordre, et la condition indispensable de la vie en commun. Ce principe est si général et reçoit tant d'applications journalières qu'on ne saurait douter de sa nécessité.

Mais le vœu d'obéissance repose encore sur d'autres considérations plus hautes et qui sont plus dans l'esprit de la vie religieuse.

Si l'humilité, comme nous l'avons vu, n'est qu'une continuelle obéissance à la loi supérieure par la lutte habituelle de l'âme contre la loi inférieure, l'obéissance n'est autre chose qu'un vœu d'humilité. De même que l'orgueil est au fond de tous nos vices, l'humilité doit être au fond de toutes nos vertus. En d'autres termes, l'humilité est l'essence de la vie chrétienne. Or l'humilité et l'obéissance étant une même chose, le vœu d'obéissance est un lien plein de force qui nous attache à la pratique la plus pure du christianisme.

DIXIÈME ENTRETIEN

VŒU D'OBÉISSANCE. — LA VRAIE LIBERTÉ APPUYÉE SUR L'OBÉISSANCE. — L'OBÉISSANCE AUX LOIS HUMAINES A SES LIMITES, CELLE A LA LOI DE DIEU N'EN A PAS.

L'obéissance est le principe de l'ordre universel et de la conservation du monde. Nous avons vu que la désobéissance à la loi de Dieu avait soumis l'homme à la mort.

C'est qu'en effet la dissolution et la mort sont, dans tout ordre de choses, la conséquence nécessaire de la violation de ce principe de vie. Prenons un exemple dans l'ordre le plus simple et le plus étroit, dans la famille. Supposons une famille où viennent à cesser toute subordination entre les époux et des enfants aux parents, la mort de la famille ne serait-elle pas la suite immédiate d'un tel désordre ?

Si l'absence de tout principe de subordination tue la famille, elle tue, à plus forte raison, la société, qui n'est qu'une grande agrégation de familles, où la désobéissance, ayant un champ plus vaste, ne peut manquer d'entraîner d'effroyables perturbations en soulevant de grandes masses. Une société, livrée à ces déchirements, donne sur la terre une représentation de l'enfer.

Aussi tous les peuples ont-ils une horreur profonde de l'anarchie, et un instinct d'obéissance qui, les liant en faisceau, garantit l'ordre matériel. Mais le nœud social serait bien vite usé par les passions violentes, si la société matérielle n'avait une autre garantie plus haute et plus puissante dans la société religieuse qui lie les hommes par une obéissance plus sûre et mieux (sanctionnée). Le chrétien est l'homme social au plus haut degré : car le sacrifice des passions (individuelles) au bien général, l'obéissance, est l'essence même du christianisme.

Au-dessus de ce grand nivellement des âmes chrétiennes, sous le précepte commun d'obéissance, s'élève d'abord le prêtre qui sort de ligne par le double vœu d'obéissance et de chasteté.

Mais le vœu d'obéissance du prêtre n'est pas absolu, en ce sens qu'il n'embrasse pas l'ordre entier de ses actions et qu'il lui laisse libre sa vie privée, le liant seulement relativement à l'exercice de ses fonctions dans l'ordre hiérarchique. Au-dessus du prêtre, l'obéissance se complète dans le religieux,

Ainsi, à partir de la famille où nous avons vu poindre l'obéissance, ce grand principe va toujours s'agrandissant et s'élargissant pour le bonheur des hommes, jusqu'à ce qu'il atteigne sa plénitude dans la vie religieuse, qui se trouve ainsi placée au sommet de la perfection humaine.

Le premier caractère de l'obéissance est le renoncement à l'examen et au contrôle.

Il n'est pas besoin de dire que si la volonté d'un supérieur est contre la loi de Dieu, l'obéissance n'est plus un devoir, puisqu'elle serait un crime. Mais, sauf cette exception résultant d'un désordre qui entraînerait promptement le changement d'un supérieur délirant ou criminel, l'obéissance aux ordres mêmes qui nous paraissent dénués de raisons suffisantes ou utiles ne souffre pas de commentaire et de retard. Que savons-nous si cette inutilité apparente ne cache pas quelque vertu pour notre avancement spirituel?

Et d'ailleurs, un acte d'humilité, fût-il complètement vide de soi, se trouve revêtu de mérite et d'efficace par l'obéissance même.

Le second caractère de l'obéissance, c'est d'être intérieure. C'est dans ce caractère qu'elle prend toute sa vertu, toute sa force spirituelle, de même que la prière. S'il n'y a pas union intime, concordance absolue du mouvement de l'âme avec l'acte extérieur, l'obéissance n'est qu'un vain simulacre, un mensonge.

Le soldat obéit à son chef, mais souvent sa volonté est ailleurs. Son corps est au service, mais son âme va où elle veut. Il n'est pas tenu à plus.

Un religieux s'est donné corps et âme à Jésus-Christ ; il n'y a pas de reprise à exercer sur cet acte de donation. Un engagement si grand, si absolu, commande les plus sérieuses réflexions avant de le contracter.

Demandons à Dieu d'éclairer tous les recoins de nos âmes, tous les replis de notre volonté si complexe, (où vivent peut-être) tant de sentiments cachés, tant de caprices, tant de pensées inconnues, qui un jour nous tourmenteraient cruellement dans le silence de la retraite, si avant que de renoncer à notre liberté, nous ne prenions pas garde à leur (existence) et ne mesurions pas (sur ces obstacles connus) les forces de notre âme.

Le religieux qui a bien rencontré sa vocation a le bonheur d'un ange. Pour le religieux qui l'a manquée, le couvent est un enfer : ce qui faisait dire à l'académicien Duclos, que l'homme au monde le plus infortuné était un mauvais religieux.

Le monde a peine à concevoir cette abnégation complète de la volonté. Cette pensée l'effarouche ; le religieux est pour lui quelque chose d'étrange, (un être) fanatique ; il ne veut point croire à son bonheur.

Cependant la religion ne fait que compléter

l'application d'un principe qui fait le bonheur de la société et de l'individu, l'obéissance, l'abnégation de soi-même.

Eh! bon Dieu! quel homme ne se sent souvent accablé du poids de sa volonté et ne cherche à se décharger de ce fardeau, comme il peut? Et d'où vient que l'on dit si souvent : « Cet homme est esclave de ses passions, il n'est pas maître de lui, etc.? »

C'est que la liberté (de l'âme) n'est pas là où les passions sont libres. C'est donc que la (vraie) liberté n'est pas où la volonté est sans frein, et que plus l'homme se renonce, se restreint, s'annule dans ses passions et dans sa volonté, plus son âme se dilate et s'élève dans le champ de la vraie liberté, qui est la volonté de Dieu.

A mesure que l'homme se dérobe à lui-même pour obéir à Dieu, son bonheur s'épure, son indépendance s'achève. C'est la conformité absolue, éternelle à la volonté de Dieu manifestée dans une clarté ineffable, qui fait la félicité des Saints dans le ciel.

ONZIÈME ENTRETIEN

VŒU DE PAUVRETÉ. — PAUVRES EN ESPRIT : DÉTACHEMENT DES RICHESSES. — HIÉRARCHIE DE PERFECTIONS. — L'HUMANITÉ, « PYRAMIDE, DONT LE SOMMET SE CACHE DANS LE CIEL ».

Le vœu d'obéissance est opposé à l'orgueil. Le vœu de pauvreté est opposé à la concupiscence des yeux.

Notre-Seigneur, qui a voulu être tenté de toutes nos tentations afin de nous laisser des exemples et des encouragements divins, fut éprouvé quant à la concupiscence des yeux, lorsque Satan lui découvrit du haut de la montagne tous les royaumes de ce monde avec leur gloire. Nous savons comment le Sauveur repoussa cette tentative (1).

(1) Matt., IV, 8 et seq.

Hélas! malgré cette leçon solennelle, qui de nous ne se laisserait séduire, si Satan nous venait offrir l'empire du monde? Ne sommes-nous pas chaque jour séduits à moins?...

Outre ce grand exemple (et celui de sa vie entière), Jésus-Christ a prêché dans ses paraboles et ses discours (   ) [1] le danger des richesses et l'amour de la pauvreté.

Dans la parabole du mauvais riche, il nous montre (après leur mort) celui-ci enseveli dans les flammes, et Lazare dans le sein d'Abraham (2).

Ailleurs il dit qu'il est plus difficile à un riche d'entrer dans le Ciel qu'à un chameau (ou à un câble) de passer par le trou d'une aiguille (3).

Enfin, dans le Sermon sur la montagne, il s'écria : *Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient* (4).

Cet ensemble merveilleux des exemples et des prédications de Jésus-Christ, ce faisceau indissoluble des paroles (et des actions) divines nous enseignent assez que c'est un devoir pour tous les

(1) M. Houet a oublié de remplir la parenthèse.

(2) *Factum est autem ut moreretur mendicus et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* (Luc., xvi, 22.)

(3) *Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum cœlorum.* (Matt., xix, 23 : Cf. Marc., x, 25 ; Luc., xviii, 25.)

(4) *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (Matt., v, 3 : Cf. Luc., vi, 20.)

chrétiens de se détacher des biens de la terre et de dématérialiser toutes leurs affections.

Bien entendu, cependant, que ce précepte (universel) du détachement (des biens terrestres) n'emporte pas l'abandon des propriétés, ce qui rendrait la société impossible, mais simplement la pauvreté spirituelle (*pauperes spiritu*), l'usage des biens de ce monde pour leur utilité matérielle et sociale, et non comme centre d'affection.

Tout le sens, toute l'étendue du précepte se trouve donc dans ces deux mots : Heureux les *pauvres en esprit.*

Mais Notre-Seigneur, après avoir proclamé ce précepte rigoureux, indispensable, qui s'adresse à tous, donne le conseil qui domine de bien haut le précepte, mais qui ne s'adresse qu'à quelques-uns.

Il n'a point prononcé de paroles inutiles : ainsi ses conseils, dont la pratique n'est pas indispensable à l'œuvre du salut, ont dû recevoir leur exécution rigoureuse, mais renfermée dans un petit nombre d'âmes chéries. De sorte qu'en laissant dans la largeur du précepte toute la liberté nécessaire à la généralité des hommes pour l'existence et le jeu de la société temporelle, il a rendu possible la pratique du conseil par le petit nombre, et complété ainsi son œuvre divine.

C'est bien admirable que cette hiérarchie de perfections qui s'élève dans la société chrétienne, depuis la large base du commun des fidèles jusqu'au

point suprême des ordres religieux les plus avancés dans la pratique des conseils évangéliques. L'humanité se présente, sous ce point de vue, comme une (immense) pyramide dont le sommet (glorieux se cache dans le ciel) [1].

Nous avons vu l'identité radicale de la vertu d'humilité et du vœu d'obéissance. Le vœu de pauvreté tient à son tour par des rapports intimes au vœu d'obéissance et peut être considéré comme un développement de ce premier vœu.

En effet, l'obéissance est le principe opposé à l'orgueil, le sacrifice complet de tout égoïsme; le vœu de pauvreté en est la conséquence nécessaire. Car l'orgueil, l'amour-propre, l'égoïsme et leur suite se logent toujours plus ou moins dans le sentiment de la propriété, et infirmeraient la pratique de l'obéissance (ou l'humilité).

Par le vœu de pauvreté, le religieux coupe par la racine toutes ces misères, et, à mesure qu'il rompt (ainsi) tout ce qui le lie à la terre, il s'élève plus librement dans la perfection.

Mais les biens de ce monde ne consistent pas seulement en arpents de terre et en écus; (la gloire), la renommée est une possession encore plus attrayante et plus recherchée de l'ambition humaine.

(1) « Il y a un grand caractère dans les ouvrages de la divinité : non seulement ils sont parfaits, mais ils vont toujours croissant en perfection. » Bernardin de Saint-Pierre, *Études*. (Note de M. Houet.)

Le religieux, par le fait même de son dépouillement matériel, se trouve bien (généralement) à l'abri de la tentation des richesses, mais la tentation de la vaine gloire nous suit partout : partout où il y a des hommes rassemblés, cette tentation se trouve au milieu d'eux. (Exemple des Apôtres : *Quis eorum videretur major* (1)... *Dic ut sedeant unus et alter...* (2).)

Comment le religieux échappera-t-il à ce danger? Sa ressource la plus sûre sera ce principe de renoncement et d'abnégation complète, contenu dans le vœu d'obéissance. S'il est véritablement humble, s'il pratique dans toute son étendue le vœu d'obéissance, il sera fidèle à son vœu de pauvreté : merveilleuse et indissoluble union de ces vœux qui se prêtent un mutuel secours, et vivent, pour ainsi parler, l'un dans l'autre.

(1) Marc., IX, 33; Cf. Luc., IX, 46; XXII, 24.
(2) Matt., XX, 21.

DOUZIÈME ENTRETIEN

JÉSUS-CHRIST DIT : « HEUREUX LES PAUVRES »; ET LE MONDE : « HEUREUX LES RICHES. » BONHEUR QUE LE MONDE PROMET, BONHEUR QUE DIEU DONNE.

Jésus-Christ a dit : *Heureux les pauvres!* Le monde dit : *Heureux les riches!* Ces deux maximes étant diamétralement opposées, et la richesse étant exclusive de la pauvreté, et réciproquement, il n'y a pas de tiers parti à suivre : il faut donc être riche avec le monde, ou pauvre avec Jésus-Christ.

Mais remarquez que le monde en disant : « Heureux les riches », n'octroie pas pour cela son bonheur à tous les hommes. Combien aspirent aux richesses et ne les atteignent jamais!

C'est un bonheur assez étrange, proposé aux hommes, qu'un bonheur nécessairement exclusif, qui laisse la plus grande partie d'entre eux à l'état

de souffrance et sans aucun espoir de compensation future.

Au contraire le bonheur enseigné (et promis) par Jésus-Christ est accessible à tous : car libre à tous les hommes riches ou indigents de se détacher de toute affection aux choses terrestres, de pratiquer la pauvreté spirituelle.

Ainsi, considéré temporellement, le bonheur de Jésus-Christ, s'offrant à tous, l'emporte de beaucoup sur celui du monde qui ne s'offre qu'à quelques-uns.

Que s'il fallait (en outre) (et, certes, rien de plus juste) comparer la paix et la sérénité, qui accompagnent le détachement des richesses, aux soucis, aux amertumes qu'engendre leur amour, l'avantage grossirait bien davantage.

Mais il y a un poids plus fort à jeter dans la balance. Le monde s'inquiète peu de l'autre vie ; il nous dit : « Jouissez toujours, tant que la vie dure », et n'ose s'engager au delà. « Heureux les pauvres d'esprit, dit Jésus-Christ, *parce que le royaume des cieux leur appartient.* » « Heureux les pauvres ! » heureux dans ce monde : voilà le bonheur positif des pauvres, selon Jésus-Christ, opposé au bonheur des riches, selon le monde. « Parce que le royaume des cieux leur appartient » ; bonheur d'espérance.

La contre-partie manque dans les promesses du monde, et ce vide démontre assez l'inégalité de

ses promesses (comparées) aux promesses du Fils de Dieu.

Mais il y a plus encore. Jésus-Christ maudit le monde et ses richesses; il le déclare placé tout entier dans le mal, *in maligno positus* (1), appartenant à Satan (qu'il proclame « prince de ce monde (2) », d'où il résulte que tous ceux qui se lient au monde par leurs affections et placent leur bonheur dans son bonheur, n'ont aucun droit au royaume des cieux et appartiennent à Satan.

Ceci nous prouve surabondamment qu'il nous faut, et bien vite, opter entre l'un et l'autre, puisqu'il n'y a pas de conciliation possible; bien vite opter, et ne pas attendre à la fin, quand le monde nous échappera, ce qui serait une dérision de Dieu, à ce moment où l'homme se trouve, à une minute près, balancé entre le temps et l'éternité.

(Le renoncement au monde par le détachement de ses biens) est le devoir rigoureux de tous les fidèles. Mais la religion (l'état religieux) se détache en quelque sorte du précepte, comme nous l'avons vu, pour s'élever au conseil.

Autrefois les lois, reconnaissant les vœux de religion, favorisaient la pratique absolue du vœu de pauvreté; elles considéraient l'homme engagé dans la religion comme mort civilement. Les successions auxquelles il avait droit passaient

(1) I Joan., v, 19.
(2) Joan., XII, 31.

directement à ses héritiers, en vertu de la loi qui le dispensait ainsi de tout acte de propriété. Aujourd'hui l'état civil ne reconnaissant pas les vœux religieux, la loi ne se prête plus à cette pratique complète de la pauvreté, et le religieux, si une succession lui vient, est contraint de faire acte de propriété. Mais il n'est propriétaire qu'aux yeux de la société extérieure et nullement devant celle dont il fait partie.

C'est une des misères de l'homme de se rabattre sur les petites choses, quand il est dépossédé des grandes. Cette infirmité se manifeste bien souvent et sous bien des formes dans l'humanité, et ce n'est pas une des moindres preuves de sa grande chute.

Un adage dit que « *Satan serait très heureux s'il possédait une paille* ». C'est qu'en effet, ayant tout perdu en perdant Dieu, il serait très réjoui de la possession d'un fétu.

Le religieux, après s'être dépouillé de la possession de ses propriétés, doit donc bien prendre garde à ne pas reporter son affection sur les petits objets qui lui sont laissés à cause de leur indispensable usage.

S'il ne s'attache à tuer en lui l'amour de la possession, il sera aussi attaché à son chapelet de cinq sous qu'à une terre de six millions, et aussi amoureux d'une petite gravure de peu de valeur, qu'il l'eût été d'une toile de Raphaël.

TREIZIÈME ENTRETIEN

VŒU DE CHASTETÉ, DES TROIS VŒUX DE RELIGION « LE PLUS RUDE ». — LA CHARITÉ, COMPLÉMENT DE L'ÉDIFICE SPIRITUEL.

Le vœu de chasteté est opposé à la concupiscence de la chair, comme celui de la pauvreté l'est à la concupiscence des yeux.

La chasteté, en prenant ce mot dans son acception ordinaire, est une vertu de précepte pour tous les chrétiens.

Mais, comme telle, elle n'implique pas la continence absolue; car Dieu qui veut la vie du genre humain ne saurait lui imposer une loi contraire à cette vie. Le mariage est saint et tout à fait dans l'ordre de la volonté divine.

Mais cette grande loi de la reproduction des êtres n'est nullement en contradiction avec le conseil qui appelle quelques hommes à la pratique du céli-

bat religieux, en les liant par le vœu de chasteté.

En effet, quand même ce conseil n'existerait pas, il y a dans la société une nécessité de misère et de pauvreté, qui exclut du mariage environ trente-quatre individus sur cent et les condamne au célibat.

Or, tant que ces individus se trouvent sous l'empire de cette nécessité, ils sont tenus à une continence aussi sévère que le religieux, à la seule différence des vœux, qui lient pour la vie, tandis que le célibat imposé par la nécessité n'oblige plus, passé la nécessité.

Mais quel état dangereux que cette continence forcée où la vertu de celui qui la souffre n'étant pas sanctifiée par le vœu de religion, lutte avec les forces ordinaires contre un penchant qui, dans l'état de continence absolue, demande les plus hautes grâces de la perfection religieuse pour être combattu avec avantage.

Le célibat religieux nécessairement restreint au petit nombre est donc plutôt en harmonie qu'en opposition avec la loi de la société, puisqu'il s'accorde avec le fait de la surabondance génératrice de la société, et qu'il la neutralise autant que possible.

Des trois vœux de religion, celui de chasteté est le plus rude et le plus difficile à observer, parce qu'il attaque directement la chair qui est le foyer de la concupiscence.

Mais cette force, cette puissance de notre ennemi nous montre avec quelle énergie nous devons le combattre, et (combien il importe d'user) de toutes armes dans ce combat.

La pratique des conseils évangéliques développe, pour ainsi parler, la tactique de cette sainte stratégie; elle poursuit la chair dans toutes ses voies, apprend à connaître et à déjouer toutes ses ruses. (Du reste quelque rude qu'elle soit), cette lutte contre la chair (au moins dans les limites du précepte) est tellement dans l'ordre, non seulement de nos intérêts éternels, mais même temporels, qu'elle fait l'*homme* aux yeux du monde, comme elle constitue le *chrétien* devant Dieu.

On dit d'un homme qui s'abandonne à ses appétits sensuels, qui est esclave de son dîner et de son souper : « *C'est une brute* »; tant il est vrai que les principes des vertus chrétiennes, loin d'être excessifs et en dehors de l'humanité, se trouvent dans les idées communes des hommes.

Saint Paul nous dit que *la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair* (1). Ces paroles formulent parfaitement cet état de guerre implacable qui tient sans cesse aux prises ces deux puissances de l'homme.

C'est donc à dire qu'il n'y a plus de conciliation, ni de trêve possible entre ces deux ennemis, qu'il

(1) *Caro concupiscit adversus spiritum, spiritus autem adversus carnem.* (Gal., v, 17.)

faut nécessairement que l'un écrase l'autre, et que la vertu n'est possible que par l'asservissement de la chair. C'est ce qu'il faut bien comprendre pour concevoir une idée juste de la vie chrétienne (et par suite de la vie religieuse).

La virginité a été pratiquée et chérie d'un amour de prédilection par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est dit d'un apôtre qu'il était le « disciple bien-aimé de Jésus (1) » : cet apôtre était vierge. (La Mère de Jésus, son Précurseur.)

Chez tous les peuples la chasteté fut un objet d'estime, de vénération sainte. C'est que, plus qu'aucune autre vertu, elle détache l'homme des choses de la terre et le fait digne de communiquer avec le monde supérieur, le monde spirituel : *Nostra conversatio in cœlis est* (2).

Aussi fut-elle généralement (jointe au sacerdoce et imposée aux ordres les plus parfaits et les plus vénérés dans tous les temps. Là où l'on ne put y atteindre, on tâcha du moins d'en approcher).

Ce faible aperçu nous laisse entrevoir toute la portée du vœu de virginité et comment il perfectionne l'état religieux.

Les trois vœux qui renferment les trois vertus d'humilité, de pauvreté et de chasteté étant accomplis, reste une vertu dont la pratique complète l'édifice spirituel, ou plutôt qui est l'âme même

(1) Joan., XIII, 23.
(2) Phil., III, 20.

de ces vœux, (le principe d'où ils émanent en même temps que) le but où ils poussent l'âme, en un mot le champ où l'âme doit s'exercer sous l'action puissante des trois vœux : c'est la charité.

L'homme n'est pas isolé sur la terre; s'il se doit à lui-même, il se doit aussi à son prochain.

La loi de Jésus-Christ a posé les hommes vis-à-vis les uns des autres, comme il s'est posé lui-même devant tous, dans une attitude de sacrifice, d'abnégation de soi-même en faveur du bien général. Or les trois vœux de religion, détruisant l'égoïsme sous toutes ses formes, et délivrant par le fait de tout soin personnel en détachant, pour ainsi dire, du sol les pieds du religieux, laissent un champ illimité à l'exercice de la charité, qui se trouve nécessairement restreint dans l'ordre commun de la vie.

Aussi voyons-nous qu'aucun des ordres de religion ne s'est renfermé dans la pratique abstraite des vœux, mais que tous se sont épanchés et comme épanouis dans quelque ministère de charité. Les uns ont parcouru le monde, prêchant aux chrétiens infidèles et aux infidèles non chrétiens. D'autres se sont attachés au lit des malades et aux diverses œuvres de ce genre. Quelques-uns, n'opérant pas d'œuvres de charité extérieure, se sont exclusivement livrés à cette charité interne, voilée, silencieuse, qui s'exerce par la prière

Ils ont passé leur vie à appeler les grâces du ciel

sur la terre, et le monde serait plein d'étonnement, s'il savait tout ce qu'il doit à ces hommes d'oraison.

Ce sont les prières de quelques pauvres reclus, de quelques pauvres carmélites à genoux devant leur croix de bois, qui vivifient la parole des prédicateurs et donnent (à la science du docteur) son efficace.

Le ministère du prêtre est sublime, il touche à ce qu'il y a de plus saint ; mais comme son sacrifice est bien loin d'atteindre celui du religieux en étendue, le prètre (qui n'est que prêtre) a une bien moindre puissance dans l'exercice de la charité. La plupart des grandes œuvres chrétiennes ont été exécutées par des ordres religieux, (sur tout par le clergé régulier qui réunit à la puissance et à la dignité du prêtre l'abnégation complète du religieux).

QUATORZIÈME ENTRETIEN

LA GRACE, LA VIGILANCE ET LA PRIÈRE : TRIPLE VOIE DU SALUT.

Il résulte des entretiens précédents que la vertu chrétienne consiste à transformer l'homme de péché en l'homme de Jésus-Christ, à replacer dans la vie l'homme qui par le poids de la concupiscence est entraîné vers la mort, en un mot à opérer l'union de notre être à Dieu.

Mais l'homme ne peut pas, avec ses seules forces, accomplir cette réunion nécessaire : il faut que Dieu vienne à son aide, et c'est cette main invisible de Dieu, sans cesse tendue à l'infirmité humaine, qu'on appelle la grâce.

Nous sommes si débiles et si impuissants par nous-mêmes, que, selon l'apôtre saint Paul, nous ne pourrions pas même dire : *Père* (1), si le Saint-

(1) *Accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba Pater*). (Rom., VIII. 15. Cf. Gal., IV. 6.)

Esprit ne priait en nous par des gémissements ineffables (1).

C'est avec le secours de cette grâce, d'abord gratuite et prévenante, que nous pouvons aller à Dieu et concourir avec lui à l'œuvre de notre salut, car Dieu exige le concours de l'homme pour son salut, il veut qu'il y applique son activité, qu'il y mette du sien. S'il en était autrement, si l'homme pouvait être sauvé passivement, sa liberté serait détruite ; la foi n'aurait plus de sens.

Mais quelle sera la nature de ce concours? Consistera-t-il dans la pensée? Non, la pensée est passive, indépendante de la volonté. Aura-t-il lieu par l'amour? Il y a dans l'amour un commencement de vie, d'activité propre. Mais l'amour est une affection de l'âme trop accidentelle : il n'est pas donné à tous de s'éprendre d'un amour sensible pour la pratique des préceptes divins.

Bien des âmes éprouvent des sécheresses, des dégoûts profonds, et quelle serait leur misère, si elles ne pouvaient concourir à la grâce que par une affection que nul ne peut se procurer! Il y a d'ailleurs toujours un peu d'égoïsme dans les mouvements de l'amour, à cause des consolations que nous en attendons (ou recevons).

C'est dans la volonté seule que réside le pouvoir de concourir à la grâce. Cette faculté est commune

(1) *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (Rom., VIII, 26.)

à tous les hommes, elle constitue toute la force morale et toute l'activité de l'âme.

La vie chrétienne consiste tout entière dans la direction de la volonté vers Dieu, cette direction de la volonté qui donne la vertu et l'efficace à nos actes et qui détermine leur accomplissement en vue de Dieu ou de nous-mêmes.

Si nous voyons un pauvre demi-nu et grelottant de froid, et que nous lui jetions des vêtements, cette charité sera pleine de mérites aux yeux de tous, excepté peut-être aux yeux de Dieu. Si nous avons jeté ce vêtement au pauvre pour nous épargner le spectacle douloureux de son angoisse, cette action se rapportant uniquement à nous, il n'y aura pas eu direction de notre volonté vers Dieu et conséquemment point de mérite à ses yeux.

Que si, au contraire, en même temps que notre main donnait, notre volonté s'est portée vers Dieu, notre action a été, en quelque sorte, divinisée par l'association de notre volonté avec la volonté de Dieu.

Il y a deux moyens de tenir sa volonté vers Dieu : la *prière et la vigilance* : « *Vigilate et orate* (1). »

Ces deux exercices de l'âme ne sont au fond qu'un seul et même travail, car la prière, dans son essence, n'est qu'un mouvement direct de la volonté vers Dieu, en se dégageant, autant que

(1) Matt., XXVI, 41 ; Marc., XIII, 33 ; XIV, 38.

possible, de tout ce qui pourrait altérer ou détourner ce mouvement : et la vigilance est un travail de la volonté qui, hors de la prière directe, s'efforce de se tenir en rapport avec Dieu, de donner à tous les mouvements de la vie cette sainte direction, se tenant toujours en garde contre ce qui pourrait la détourner ou l'emporter loin de la pensée de Dieu.

Ces principes sont faciles à comprendre, mais combien sommes-nous malhabiles et défaillants dans la pratique?

Notre volonté est si infirme que, même dans les bonnes actions qui n'ont, ce semble, d'autre mobile que l'intérêt de Dieu, elle demande aide et secours aux choses extérieures ; elle a besoin de s'appuyer sur des motifs pris dans l'intérêt de nous-mêmes. Nous voulons bien aller à Dieu, mais nous nous laissons distraire à tout ce qui se rencontre sur la route, et nous quittons le droit chemin pour aller prendre ces choses qui nous séduisent. Nous faisons ainsi, en voyageant vers Dieu, tant de détours et de coudes, qu'il nous devient quasi impossible d'arriver jamais.

Mon Dieu, devrions-nous avoir quelque chose de plus pressé que de nous rendre auprès de vous!

N'oublions donc jamais que notre volonté doit toujours être en mouvement de gravitation vers le ciel ; qu'à l'heure où notre âme s'échappera du corps, elle suivra la direction que nous lui aurons

donnée ici-bas, et que si nous l'avons lancée vers Dieu.. (*sic*).

(Heureux l'homme dont la volonté serait complètement unie avec celle de Dieu !) Il serait comme les Saints, sauf la vision béatifique, dont son âme ne serait séparée que de l'épaisseur du tissu de son corps.

QUINZIÈME ENTRETIEN

LES DEUX CITÉS. JÉSUS SE RETIRAIT DANS LA SOLITUDE; IL Y JEUNAIT, IL Y PRIAIT, IL Y TRIOMPHAIT DU DÉMON.

Le monde se partage en deux royaumes, deux cités, comme parle saint Augustin : celle de Dieu et celle des hommes.

Il est évident que nous devons nous donner à l'une ou à l'autre, nous faire serviteurs de Dieu ou vassaux de Satan.

Nous reconnaissons qu'il serait insensé de choisir l'empire du mal, et cependant, nous le choisissons tous plus ou moins. Nous avons bien un commencement de bonne volonté et le désir de nous sauver, mais nous gardons toujours un fonds d'affection pour le monde, pour le royaume de Satan, ce qui est tout un; et nous nous efforçons de concilier l'œuvre sévère du salut avec la parti-

cipation aux jouissances que nous présente l'ennemi de Dieu.

Il y a des hommes qui prennent décidément leur parti et qui se jettent à corps perdu dans le monde. Ces hommes sont bien plus raisonnables que nous. Ils se livrent tout entiers au monde et prennent tout ce qu'il y a de bon à prendre dans le monde; ils jouissent autant qu'ils peuvent; ils tendent de toutes leurs forces au but qu'ils ont choisi : c'est un état qui se conçoit.

Mais faire les choses à demi, mais avoir un pied chez Dieu et l'autre chez le diable, mais vouloir être heureux, à la fois, à la façon du monde et à la façon des Saints, c'est un vouloir absurde et une inconcevable folie. Dans cet état, quelque peu que l'on fasse pour plaire à Dieu, on en fait toujours excessivement trop; c'est une peine inutile, car Dieu n'en tient pas compte. Il nous dit que nous ne pouvons pas servir deux maîtres à la fois (1) et que là où est notre trésor, là est aussi notre cœur (2).

Or, si nous attachons quelque prix aux jouissances du monde, notre affection est au monde, et nous avons beau dire que nous aimons Dieu, cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai.

(1) *Nemo potest duobus dominis servire.* (Matt., VI, 24. Cf. Luc., XVI, 13.)

(2) *Ubi est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum.* (Matt., VI, 21. Cf. Luc., XII, 34.)

L'amour est une chose indivisible. Il faut donc choisir une bonne fois et se donner à Dieu sans réserve. Mais ne nous dissimulons pas qu'une fois ce choix accompli, il est difficile de persévérer et que notre salut est essentiellement laborieux que nous sommes entourés de tentations, que le mal nous obsède de toutes parts.

Nous marchons toujours au milieu du danger, mais aussi Dieu nous aide en proportion des difficultés que nous rencontrons, moyennant le concours de notre volonté qui doit être sans cesse tendue vers lui. Unie à Dieu et tirant de lui sa force, notre volonté doit sans cesse travailler à garder l'âme, à la couvrir de son mieux.

Il y a pour la garde de l'âme deux sortes de précautions à prendre : précautions extérieures et précautions intérieures. Les précautions extérieures tendent à diminuer le plus possible les chances de perdition et à multiplier celles de salut.

Dès l'enfance, il nous a été recommandé de fuir les sociétés dangereuses, les spectacles corrupteurs, toutes les occasions de mal faire. A mesure que nous avançons dans la vie et que nos points de contact avec le monde se multiplient, nous devons développer notre système de précautions et de défense, et devenir de plus en plus alertes et vigilants au danger. C'est cette pratique qui a poussé au désert tant d'anachorètes, qui a créé tant de pratiques pieuses à l'usage des Saints.

qui a inspiré toutes les institutions chrétiennes.

Mais quelque bien gardé que l'on soit des attaques extérieures, tout n'est pas fait encore : il reste une bonne moitié de l'ouvrage.

Nous avons des ennemis au dedans de nous, nous sommes exposés à des tentations dont on ne se débarrasse pas par la fuite et que le solitaire emporte au désert. Ce sont les tentations intérieures qui demandent un ordre de précautions spéciales, la prière et la vigilance.

Songeons à Jésus-Christ dans le désert : il y fut tenté et repoussa la tentation par la prière. Cette épreuve à laquelle il voulut bien se soumettre nous donne un grand enseignement que nous n'avons peut-être jamais bien compris. C'est un exemple complet de ces deux ordres de précautions que nous avons exposées.

Que veut dire ce désert où il se retira? Il nous apprend que nous devons faire comme un vaste désert autour de nous, en éloignant de notre âme le tumulte et la foule des tentations du monde. Notre-Seigneur fut tenté dans ce désert et il jeûnait (1) et priait (2).

Qu'est-ce à dire? Si ce n'est que c'est par la prière et la vigilance que nous devons combattre les ten-

(1) *Jesus ductus est in desertum a Spiritu ut tentaretur a diabolo. Et cum jejunasset, etc.* (Matt., IV, 1, 2.)

(2) *Abiit (Jesus) in desertum locum, ibique orabat.* (Marc., I, 35. Cf. Luc., V, 16.)

tations intérieures qui assaillent l'âme jusque dans la retraite.

Au reste (si cette continuelle vigilance, si cette lutte sans repos nous paraît pénible), songeons que ce que nous faisons ici-bas, nous le faisons pour l'éternité, que si l'on aime le mal ici-bas, on y sera plongé éternellement, et que si l'on s'attache au bien, c'est-à-dire à Dieu, on le possédera aussi à tout jamais.

SEIZIÈME ENTRETIEN

ASPIRATION UNIVERSELLE DES ÊTRES AU BONHEUR. — TOUT EST VANITÉ EN DEHORS DE DIEU.

Toutes les créatures cherchent le bonheur parce que le bonheur au fond n'est que l'être, et qu'il est dans la nature que chaque individu tende à conserver, à développer, à agrandir son être.

Dieu lui-même est, en quelque sorte, soumis à cette loi; il veut être infini, éternel, il veut être Dieu.

Du temps de Cicéron, on comptait (près de) trois cents systèmes sur le bonheur ou le souverain bien, comme disaient les Anciens, et aucun d'eux ne réussit à tirer le genre humain de sa profonde misère.

Certes, c'est une chose bien désolante à penser que ce travail prodigieux des hommes vers la félicité et l'éternelle stérilité de leurs efforts.

Car y en a-t-il un seul, sur un si grand nombre, qui soit arrivé à la plénitude de ses désirs? Or si, dans cette position désespérante, Dieu lui-même venait sur la terre et nous disait : « Je vais vous enseigner à trouver ce bonheur », si un Ange seulement nous disait ces paroles, quelle joie notre cœur aurait à les entendre!

Eh bien!cette supposition s'est réalisée. Jésus-Christ lui-même est descendu sur la terre, uniquement pour nous enseigner le bonheur, et il a prononcé les paroles qui l'annonçaient avec une solennité qui sortait, on peut le dire, de ses habitudes.

Il est sur la montagne, un grand peuple l'entoure; il ouvre la bouche (dit l'Ecriture) et le premier mot qu'il prononce est celui de bonheur : « *Beati* (1). »

Parmi ceux qui l'écoutaient il y en eut qui crurent à sa parole et trouvèrent le bonheur qu'il publiait; car jamais le Fils de l'homme ne prononça une parole qui ne portât son fruit; mais nous devons penser que ce fut le petit nombre, à en juger par nous-mêmes qui recevons, chaque jour, les mêmes enseignements, sans qu'il y paraisse à peine, parce qu'il en est peu parmi nous en qui la divine parole jette assez de racines pour fructifier.

Est-ce faute de comprendre cette parole que nous

(1) Matt., x, 3 et seq.; Luc., vi, 20 et seq.

la mettons si peu en pratique? Non, ce ne sont pas les lumières qui nous manquent; ce sont les passions qui nous égarent.

Quand nous écoutons les conseils des passions, nous savons fort bien que nous n'arriverons pas au bonheur, nous en avons trop l'expérience pour nous tromper; mais nous manquons toujours d'un fonds de volonté et nous nous laissons aller.

Jésus-Christ s'écria : « Bienheureux les pauvres d'esprit! » Voyez comme la parole divine est profondément vraie. Le monde dit au contraire : « Bienheureux les riches »; et d'abord : « Heureux les riches matériellement. »

Mais est-il bien vrai qu'il y ait quelque bonheur dans cette richesse? La pauvreté matériellement est dure, et, de ce côté, les richesses mettent à l'abri de certaines douleurs; mais quel prodigieux contrepoids dans les soucis et les tortures morales de toutes sortes qui accompagnent la possession des richesses!

Toute compensation faite, il y a plus de paix même dans la pauvreté matérielle. Je l'ai toujours observé, et c'est une des choses qui m'ont frappé le plus profondément (1).

Voilà pour la richesse matérielle. Quant à la richesse spirituelle, les promesses du monde sont encore plus menteuses.

(1) C'est aussi le sentiment de Schopenhauer qui, cela va sans dire, ne se place qu'au point de vue purement naturel.

Le monde dit : « Bienheureux les riches d'esprit. Bienheureux ceux qui sont possédés de la soif des biens qu'ils n'ont pas! » C'est comme s'il disait : « Bienheureux ceux qui, du matin au soir, se tourmentent, s'usent l'âme et le corps à chercher des choses qu'un seul homme sur cent mille ne trouve pas habituellement ».

Le monde dit encore : « Heureux les riches d'esprit, heureux les savants, les hommes à talents! »

Mais qu'est-ce que la science? C'est un peu de lumière qui nous découvre une infinité de choses que nous ne pouvons savoir.

Le savant entre dans son cabinet, s'assoit devant sa table, travaille quatorze heures par jour; et quand il s'est fait autour de lui comme un vaste royaume d'ignorance, il meurt, on l'enterre et tout est fini.

Qui n'a pas entendu parler des tracasseries infinies et des amertumes de la renommée? Le savant travaille toute sa vie pour gagner ce pain d'orgueil, à la sueur de son front, et s'il en a eu un morceau dans sa poche et qu'il veuille en manger, il broie le marbre entre ses dents.

Il n'y a donc que fausseté dans les promesses du monde.

Jésus-Christ dit : « *Beati pauperes* »; mais il n'entend pas dire par là que ce soit un bonheur de mourir de faim. Dieu a donné la terre en héritage aux hommes. Tout le monde est convié à cette

table, et tout le monde y prendrait place, si la société, c'est-à-dire une fausse société n'avait jeté hors du droit commun la majeure partie des hommes.

Jésus-Christ veut nous dire qu'il ne faut point avoir d'attache aux biens de ce monde, soit que nous ayons quelque chose, soit que nous n'ayons rien, afin que nous puissions être toujours heureux dans quelque position que Dieu nous place, nous contentant de peu, nous contentant de rien, si Dieu le veut. Nous devons être semblables à un pauvre qui, n'ayant qu'un morceau de pain, mais comptant sur la Providence qui le lui donna, serait, si l'on venait à le lui ôter, tout aussi calme qu'auparavant.

Nous savons fort bien que le monde nous trompe; la raison divine a toujours accès dans notre raison, et nous n'ignorons pas où est le bonheur.

Que si néanmoins, par une sorte d'entraînement fatal, nous revenons toujours à ces biens du monde dont l'inutilité (ou, pour mieux dire, la funeste influence) nous est si bien et depuis si longtemps démontrée, c'est, à mon avis, une des plus fortes preuves de notre dégradation.

Ainsi chacun cherche à s'agrandir le plus qu'il peut, depuis le plus petit maire de village jusqu'à Louis-Philippe, Nicolas ou Guillaume de Hollande : chacun s'efforce d'empiéter sur le champ

ou le royaume de son voisin, souvent en l'arrosant du sang de son frère, les rois surtout.

Ces gens-là, en sont-ils plus heureux? Eh! mon Dieu! Silvio Pellico, dans les cachots de Milan, de Venise ou du Spielberg, où il avait à subir des tourments atroces, avait plus de calme dans l'âme que l'im(pitoyable) François sur son trône.

L'homme qui court après les richesses (ou les grandeurs de ce monde) est semblable à l'enfant qui court après une bulle de savon, cette bulle l'enchante par ses vives couleurs, mais qu'il la touche, elle crève et ne lui laisse dans la main qu'un peu d'eau assez infecte.

Il est donc incontestable que dès ce monde le pauvre est plus heureux que le riche...

Mais voyons ce qu'ajoute Jésus-Christ : « Heureux les pauvres, *parce que le royaume des cieux leur appartient.* » Est-ce donc qu'il y ait une classe d'êtres privilégiés que Dieu choisisse aux dépens des autres? Nullement : c'est l'homme lui-même qui choisit...

La pauvreté d'esprit, toutes les vertus de détachement et d'abnégation, qui sont l'essence de la perfection chrétienne se résument dans l'humilité.

Et qu'est-ce que l'humilité? C'est le sacrifice de soi-même à l'ordre universel, c'est-à-dire à Dieu même dont la volonté est l'ordre pour tous les êtres.

Quand on se renonce à soi-même, on se perd, mais (pour se retrouver) dans cet ordre divin, identifié avec lui et possédant (tout en lui).

L'orgueilleux, au contraire, qui se fait centre, qui se fait un ordre à lui, renonce au royaume (de Dieu) et il retrouvera, dans l'autre monde, cet ordre qu'il se sera créé ici-bas : car les hommes obtiennent ce qu'ils veulent.

Après avoir été tyran parmi les hommes, s'être fait dieu ici-bas, il se retrouvera dieu encore, mais faux dieu, dans le ciel des ténèbres qui est l'enfer.

Si nous voulions émigrer en Amérique, nous vendrions nos champs d'Europe pour en acheter là-bas.

Il faut faire de même pour le ciel. Tout ce que nous vendrons à Dieu des choses de la terre, en y renonçant, nous servira à acheter des champs dans le beau royaume d'en-Haut.

TROISIÈME PARTIE

LE MORALISTE

III

LE MORALISTE

Morale

La morale est une plante dont la racine est dans le ciel, et dont les fleurs et les fruits parfument et embellissent la terre.

Dieu

Dieu permet que vous soyez touché quand on vous parle de lui, de son amour, du bonheur d'appartenir à un si grand et si bon Maître, et quand les saintes vérités remuent votre cœur, celui-ci étend sa reconnaissance jusqu'au faible instrument choisi pour vous le manifester. Vous ne m'en devez néanmoins aucune. Heureux de travailler à mon salut en m'occupant du vôtre, je re-

çois plus que je ne donne, et cette obligation réelle que je vous ai est un nouveau lien qui m'attache encore plus étroitement à vous.

L'homme ne peut rien pour l'homme ; mais Dieu, qui se sert de tout pour accomplir ses desseins et qui se plaît à employer de préférence les plus faibles instruments, a mis dans ma bouche je ne sais moi-même quelles paroles qu'il voulait vous faire entendre, et dans votre âme des sentiments que je considère avec une grande joie comme les prémices de la miséricorde à votre égard.

Je désire que vous vous arrêtiez sur cette pensée ; elle doit exciter en vous une vive reconnaissance pour celui que vous avez oublié si longtemps et qui vous prévient aujourd'hui avec une bonté si ravissante. Quand vous songerez que c'est Dieu lui-même qui sollicite votre amour, sans doute vous ne le lui refuserez pas ; et si une fois vous commencez à l'aimer comme il veut l'être, si vous voyez en lui votre lumière, votre bien, votre tout, il n'en faut pas davantage, et votre salut est assuré.

Religion

Pleins de cet ardent amour qu'on leur connait pour les hommes, les philosophes n'ont cessé de s'élever, avec une constance infatigable, contre

les religions *positives*, cause immédiate, comme chacun sait, de presque tous les maux qui ont accablé le genre humain. Il n'est dans nos collèges, où les lumières ont fait tant de progrès, si petit écolier qui, sur ce point, ne fortifie de tout le poids de *son opinion* l'autorité des profonds penseurs à qui le monde doit cette précieuse découverte. Enfin, c'est un concert général de plaintes sur les calamités qu'entraînent à leur suite les religions *positives*. Et remarquez qu'en même temps on ne reconnaît pour vraies que les choses *positives*, comme on les appelle; de sorte que la vérité dans la religion serait précisément ce qui la rend funeste, et qu'on n'aurait rien à lui reprocher, si, par bonheur, elle n'était pas vraie. On ne la craint on ne la rejette qu'autant qu'elle n'a pas l'avantage d'être fausse, car, en ce cas, elle ne présenterait ni danger, ni inconvénient, au contraire peut-être.

Tout cela est singulièrement lumineux et philosophique. Mais, dans un autre sens plus conforme au langage ordinaire des hommes, n'est-ce pas quelque chose d'étrangement bizarre, pour employer une expression douce, que ces déclamations de nos *sages* contre les religions *positives*? Qu'y a-t-il en toute religion? Des dogmes, des préceptes, un culte. Or, conçoit-on des dogmes, des préceptes, un culte qui ne soient pas nécessairement *positifs*? Conçoit-on une religion où l'on ne saurait, *positivement*, ni ce qu'on doit croire, ni ce qu'on doit

pratiquer, une religion qui n'aurait ni symboles, ni commandements, une religion qui, pour toute règle de conduite et de foi, dirait aux hommes : « Je ne sais pas *positivement* s'il existe un Dieu, si on lui doit un culte, ni quel culte on lui doit. Je ne sais pas *positivement* si l'âme est immortelle, si la justice divine lui réserve dans une autre vie des peines et des récompenses, ni quelle sera la durée de ces récompenses et de ces peines dont la nature m'est totalement inconnue. Je ne sais pas *positivement* si le créateur de l'homme, quel qu'il soit, lui a imposé des devoirs ou l'a laissé entièrement maître de ses croyances et de ses actions. Je ne sais pas *positivement* s'il y a quelque chose de réel dans ce qu'on nomme *crime*, et quelque chose de réel dans ce qu'on nomme *vertu*. »

Toute religion qui ne tient pas ce langage, toute religion qui décide quelqu'une de ces importantes questions, est, au plus haut degré, une religion *positive*. Proscrire les religions *positives*, c'est donc proscrire toute religion. Il en faut bien venir là dès que l'on s'entend, et c'est bien là aussi qu'on en veut venir. Mais pourquoi ne pas le dire franchement? On se déguise, on s'enveloppe, on prend des détours, pour ne pas heurter de front la conscience universelle. Il y a des doctrines si hideuses qu'elles effraient quiconque les regarde en face. On est contraint de les voiler pour en affaiblir l'horreur et tromper les remords.

*
* *

Il y a d'étranges opinions dans le monde, et ce ne sont pas les moins fortement établies. Quelle est la sottise criminelle dont on n'ait pas fait une maxime, une sorte de loi, en ce siècle de lumières? Ecoutez nos sages : *Un enfant doit toujours,* disent-ils, *suivre la religion de son père.* Ils n'en exceptent que les filles; celles-là s'en rapportent à leur mère, par ordre de primogéniture. *Un honnête homme*, disent-ils encore, *ne change pas de religion*, c'est-à-dire un honnête homme qui s'est abusé sur son devoir le plus essentiel doit persister invariablement dans son erreur jusqu'a la fin; un honnête homme ne renonce jamais à des opinions fausses reçues dès l'enfance, quand son sort éternel dépend de l'abandon qu'il lui est ordonné de faire; un honnête homme ne tient aucun compte de la verité; lorsqu'elle intéresse son salut; un honnête homme qui a eu quelque temps le malheur d'ignorer un commandement que Dieu lui fait, et à tous les hommes, sous peine de mort, n'obéit point à ce commandement, lorsqu'il le connaît, et, plutôt que d'avouer son ignorance première, il se résigne à subir toutes les suites de cette coupable désobéissance; un honnête homme, qui par une fatale méprise, a mal vécu pendant des années, n'hésite point de continuer à mal vivre; un honnête homme éloigné de Dieu, ferme obstinément l'oreille à la

voix de ce Dieu qui le rappelle à lui; un honnête homme qui a fait un pas sur le chemin de l'enfer ne s'en détourne jamais.

Il est vrai néanmoins, en un certain sens, qu'*un honnête homme ne change pas de religion*, par la raison toute simple qu'il n'y en a pas deux, qu'il n'en existe et qu'il ne peut en exister qu'une seule. On l'embrasse quand on en n'a point; quand on la quitte, on n'en adopte pas une autre; car une *opinion*, quelque vive qu'elle soit, n'est pas plus une religion qu'une secte une société! C'est le pouvoir, et un pouvoir souverain, qui fait la société; c'est la loi, et une loi, certaine, absolue, qui fait la religion. Ainsi jamais il ne peut y avoir de changement, de passage d'une religion à une autre, pas plus qu'on ne peut passer de la croyance d'un Dieu à la croyance d'un autre Dieu. On est théiste, ou l'on est athée; on est membre de l'Eglise ou l'on n'est d'aucune Eglise; on est de la seule religion divine ou l'on n'est d'aucune religion. Tout se réduit là et c'est là-dessus que chacun doit prendre son parti.

*
* *

Il n'y a point de crime qui n'ait été une pensée, ou une erreur, avant d'être une action. Il n'y a donc point de morale possible, si l'on ne donne une règle à la pensée. La religion seule le fait. Et comme le fondement de l'ordre est dans l'intel-

ligence parce que l'ordre est la réalisation extérieure de la vérité, la religion se montre pleine d'indulgences pour les fautes qui ne sont qu'une violation pour ainsi dire accidentelle de l'ordre, mais qui n'en attaquent pas le fondement. Les plus grands crimes, à ses yeux, sont les crimes de l'intelligence, ou les crimes contre la vérité. Cela est admirable, et prouverait seul la divinité de la religion.

Église

L'homme croit nécessairement; il faut donc que la religion l'empêche de croire ce qui serait funeste à lui-même et à ses semblables.

L'homme corrompu hait naturellement la vérité ; il faut donc que la religion le force à croire cette vérité, qu'il hait parce qu'elle le contraint à la perfection.

Or, on ne trouve ces deux choses que dans l'Église catholique.

* * *

Il y a une société spirituelle dont tous les hommes peuvent et doivent être les membres. Cette société, c'est l'Église, lien universel des peuples qui, lors même que leurs intérêts temporels les divisent le plus, viennent encore se confondre et s'embrasser dans son sein.

Au lieu de faire parler l'Église en souveraine qui réclame ses droits, on la défend en coupable; on provoque sur elle la pitié, satisfait, ce semble, d'obtenir une commutation de peine.

Déchéance des peuples chrétiens

Comme un fleuve qui descend d'une haute montagne, les peuples élevés par le christianisme, si on peut le dire, au sommet de la civilisation, se précipitent plus rapidement et plus avant dans le désordre; ils y tombent et s'y enfoncent de tout le poids de leur perfection; et plus ils étaient parfaits, plus il leur est difficile de remonter à la source de l'ordre, et à ce noble état d'où ils sont déchus. Je tiens même ce retour pour impossible; il semble répugner à la raison, et l'on n'en voit aucun exemple. Le mouvement des sociétés les porte sans cesse en avant, soit vers le bien, soit vers le mal, vers la vie ou vers la mort, et les peuples ne recommencent pas plus que l'homme. Mais la mort de l'homme est dans sa nature, et, sa condition présente étant donnée, n'est pas un châtiment personnel, parce qu'une autre vie l'attend, plus heureuse, s'il l'a méritée, que celle qu'il quitte. Il n'en n'est pas ainsi de la société; la mort n'étant pas une suite nécessaire de sa nature, est toujours pour elle une punition; et soit qu'elle ait volontai-

rement altéré sa constitution, soit qu'elle ait blessé de toute autre manière les lois fondamentales de son existence, elle ne périt que par sa faute, et le plus souvent que par ses propres mains.

*
* *

Depuis qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir sur rien, on ne parle que du progrès des lumières. Encore un peu de temps, et l'on saura tout. Parmi tant de découvertes, les plus utiles, celles qui marqueraient le mieux un véritable progrès du genre humain vers la perfection ou le bonheur, seraient des découvertes morales. Or quelle vertu a-t-on inventé depuis Jésus-Christ?

Raison divine et raison humaine

La plupart des erreurs sont des vérités égarées. On attribue aux individus ce qui n'appartient qu'à la société, et à l'homme ce qui n'appartient qu'à Dieu. Par exemple on dit : Il faut que la raison règne. — Cela n'est pas vrai de la raison humaine; il faut, au contraire, qu'elle obéisse; il le faut pour qu'elle vive. Mais cela est vrai de la raison de Dieu, et le règne de Jésus-Christ n'est que le règne de la raison divine. Il y a une vérité première qui changerait le monde si les hommes

voulaient la comprendre : et la société périra par l'erreur opposée.

Foi

Dans la société, la foi supplée à la faiblesse de chaque raison particulière, en sorte que chacun participe à la raison de tous. Dans la religion, la foi supplée à la faiblesse de la raison de tous, ou de la raison humaine en général, en sorte que l'homme participe à la raison divine ou infinie.

*
* *

La vie est une sorte de mystère triste dont la foi seule a le secret.

*
* *

Nous ne sommes pas maîtres de croire, disent-ils ; dès lors ils peuvent et doivent dire de même : Nous ne sommes pas maîtres d'aimer. Mais l'on n'agit jamais qu'en vertu d'une croyance qui détermine l'amour. Ils ne sont donc pas non plus maîtres d'agir, et la morale disparait avec la religion. Tous les êtres ont leurs lois, ou sont soumis à une autorité, sans quoi l'on ne pourrait pas même concevoir l'ordre. L'univers matériel obéit aveuglément aux lois physiques ; l'homme doit obéir librement aux lois de l'intelligence, qui embrassent

toutes ses facultés. La foi est l'obéissance de la raison; l'amour, l'obéissance du cœur; la vertu, l'obéissance des sens; et le mal est entré dans le monde par l'orgueil, qui n'est qu'une haute désobéissance, ou la révolte impie du sujet contre le pouvoir.

*
* *

Nous recevons la vérité, comme les champs reçoivent la rosée, du Ciel : *Desursum sapientia* (1).

*
* *

Semblables à un vaisseau que le pilote voudrait diriger sans le secours des astres, les peuples ont perdu leur route; ils ne la retrouveront qu'en regardant le ciel.

Au moment où la foi sort du cœur, la crédulité entre dans l'esprit.

Quand la foi meurt, la raison s'imagine qu'elle hérite; mais son fils aîné, le doute, lui dispute la succession; il fait plus, il s'en empare, et l'on ne sache pas que la mère l'ait jamais dépossédé.

*
* *

Les incrédules sont plaisants; croient-ils que nous ignorions les objections qu'on propose

(1) Jac., III, 17.

contre la foi, nous qui sommes occupés uniquement de l'étude de la religion? Croient-ils que si ces objections nous paraissaient fondées, nous fussions bien disposés à le nier, pour le plaisir de renoncer à tous les plaisirs, avec la certitude de passer pour des sots? La preuve de notre sincérité, ce sont les mauvais prêtres.

*
* *

La faiblesse de caractère, qui est aujourd'hui la maladie des honnêtes gens, tient à l'affaiblissement de la foi. On tremble devant la force de l'homme et l'on n'ose croire ni à la force de la vérité, ni à la force de Dieu même soutenant son Eglise. De là tant de déplorables concessions, dont le seul effet est d'accroître l'audace des ennemis qu'on veut adoucir. Qui capitule est bien près de se rendre. Le christianisme ne capitule jamais.

Vous parlez des ménagements qu'il convient d'avoir pour les hommes, et vous oubliez ceux qu'on doit à la vérité. Eh! laissez-nous la défendre, la défendre tout entière; nous n'en voulons rien céder. Hommes pusillanimes qui n'osez *combattre les combats du Seigneur* (1), sortez de nos rangs. Allez, s'il vous plaît ainsi, négocier dans l'ombre avec les passions, portez-leur en secret les

(1) I Reg., XVIII, 17.

dépouilles de l'Eglise, enlevées furtivement à cette épouse du Roi des rois; traitez avec le siècle, faites votre paix. La nôtre est cette paix *que le monde ne donne pas* (1), mais que donne Celui qui a dit : *Vous serez opprimés dans le monde; mais prenez courage, j'ai vaincu le monde* (2).

Chrétiens

Les chrétiens peuvent attendre. C'est au monde, qui n'a qu'un moment, de se presser.

*
* *

Jamais les chrétiens ne sont séparés, partout il se retrouvent en Dieu. Ce n'est qu'en sortant de Lui qu'ils se quittent.

*
* *

Vous êtes chrétien, vous appartenez à Jésus-Christ et à son Église. Les Anges se sont réjouis dans le ciel, lorsque vous êtes rentré dans cette société sainte; ils se réjouiront bien plus, quand vous ratifierez librement la promesse d'y vivre et d'y mourir.

(1) Joan., XIV, 27.
(2) *Id.*, XVI, 33.

Justice divine

Ici on commence à abattre les croix ; on ne s'arrêtera pas là. Les factieux ont soif de sang, et ils ne le dissimulent pas. Au reste, il faut contempler ce spectacle de plus haut. Regardé de la terre, il est horrible ; en s'élevant vers le ciel, tout change, et, si l'on gémit encore à l'aspect des châtiments que Dieu nous prépare, de cette grande justice qui va s'exercer, cette idée même de justice tranquillise et console l'âme ; son agitation se calme à l'abri de ce puissant bras qui s'étend pour venger l'ordre éternel.

Cœur partagé

Ce qui fait votre tourment, ce qui déchire votre cœur, c'est qu'il est partagé, c'est qu'une passion toute terrestre le domine encore. Vous êtes tiré violemment en deux sens opposés. Terminez ce combat et vous serez heureux.

Oh ! combien vous serez étonné de vous-même, lorsque, les illusions qui vous séduisent étant dissipées, vous verrez les choses telles qu'elles sont ! Aujourd'hui vous ne le pouvez pas ; il y a comme un voile entre le ciel et vous. Il vous faut un

bonheur actuel, quelque chose que vous sentiez! autrement la vie vous devient insupportable.

Mais est-ce là ce que Jésus-Christ vous a promis? Est-ce là ce que vous avez lu dans son Evangile? Y est-il dit qu'on n'ait jamais à lutter contre ses penchants, jamais à se vaincre, à se sacrifier soi-même?

Je meurs tous les jours (1), disait saint Paul, et c'est que tous les jours il portait cette croix dont se doivent charger tous les vrais disciples de Jésus.

Ce que vous éprouvez, tous les Saints l'ont, d'une manière ou d'autre, éprouvé comme vous, avant vous, et plus douloureusement que vous. Ils ont été fidèles dans la souffrance, et voilà ce qui les a faits saints. Vous comptez pour trop le temps qui vous est donné ici-bas; voyez au delà, portez vos regards sur l'éternité, et tous vos troubles s'apaiseront.

Je ne connais de remède à cet état que celui dont vous avez éprouvé l'efficacité : recourir à Dieu, prier, faire effort sur soi-même, pour se soumettre pleinement à sa volonté, quelle qu'elle soit. Cette parfaite résignation ne s'acquiert pas en un jour, il est vrai; mais celui qui la commande est aussi celui qui la donne; il voit nos désirs, et les récompense par un commencement de calme qui nous

(1) I Cor., xv, 31.

rend plus aisés de nouveaux efforts. Il bénira les vôtres, en vous faisant goûter sa paix dans le sein même du trouble et de l'amertume.

Quelques versets de l'*Évangile* ou de l'*Imitation* qui toucheront votre cœur vous vaudront mieux en ces moments qu'une étude un peu sèche dont vous ne sentiriez que l'ennui. En un mot, votre âme souffre, il faut éviter tout ce qui pourrait la faire souffrir encore davantage.

Ne vous effrayez même pas trop des mouvements d'impatience que vous pourrez éprouver; tâchez seulement que le fond de votre volonté soit la soumission aux ordres de la Providence, en esprit d'amour.

Amitié

Mon cœur ne change pas aisément, et mes affections, c'est moi-même. Si des devoirs différents nous séparent sur la terre, il y a un lieu et un temps où, grâce à la miséricorde de Celui qui est le bien de nos âmes, nous nous retrouverons, je l'espère. Ce lieu, c'est le ciel, et ce temps, c'est l'éternité. Tout le reste n'est rien, ce n'est que la faiblesse de notre foi et la faiblesse de notre amour qui en font quelque chose.

*
* *

On dit qu'il n'y a point de distance pour le cœur, cela est vrai en un sens ; je ne crois pas cependant que ce soit le cœur qui ait fait le premier cette observation.

*
* *

Un attachement dont Dieu est le lien ne saurait s'éteindre, ni s'affaiblir jamais. Le temps n'a de prise que sur ce qui est de la terre, sur ces fugitives amitiés qui s'évanouissent dans le tombeau, mais la religion qui mêle je ne sais quoi de grave à nos affections, sans les rendre moins douces, leur communique aussi son immortalité.

*
* *

Je vous aime en Dieu et pour Dieu. Je voudrais vous voir parfaitement heureux par un abandon sans réserve à ses volontés sur vous. C'est à lui que vous devez recourir dans vos peines, dans vos joies, dans vos désirs de félicité ; car il est l'unique source de tous les biens, l'unique consolation, et quand vous demandez aux créatures quelqu'une de ces choses, c'est Dieu que vous leur demandez. Allez donc à lui, vous le trouverez plus vite et vous le posséderez plus sûrement.

Prière

La prière est le langage de l'espérance, et la plus tendre expression de l'amour : elle est si naturelle à l'homme qu'il n'en vient pas aisément à ne plus prier ; c'est comme le dernier effort d'un être que l'orgueil concentre en lui-même, et qui rompt avec tout ce qui est. Le désespoir ne prie point : aussi l'orgueil, porté à son comble, est-il une sorte de désespoir affreux de l'intelligence, qui aime mieux régner sur le néant, sa possession propre, que de recevoir de Dieu l'être ou la vérité.

La prière est le dernier lien qui nous attache au ciel : quand il se rompt, l'enfer s'ouvre et reçoit son nouveau sujet.

*
* *

Oh! que la prière est douce et qu'elle guérirait de blessures, si nous voulions, si nous ne cherchions pas toujours le remède où il n'est point, où nous ne le trouverons jamais, *si nous connaissions le don de Dieu* (1) !

*
* *

Mon Dieu, que la vie est pleine de douleurs ! Qu'il y a de vanité dans nos prévoyances et dans

(1) Joan., IV, 10.

tous nos projets d'avenir! Que faire donc? Fermer les yeux et marcher chaque jour dans la voie que la Providence nous ouvre. Mais cette voie est dure, fatigante, pénible; qu'importe si elle conduit au ciel?

Demeurez en paix dans la main de Dieu, priez, priez sans cesse, et surtout cherchez à la Table sainte la force et la consolation dont vous avez besoin.

*
* *

La prière est le plus fort et le plus doux lien d'union entre les chrétiens.

*
* *

Ce qui nourrit véritablement, ce n'est pas ce qui passe à travers l'esprit, mais ce qui séjourne dans le cœur. Il ne s'agit pas que la prière soit longue, mais fervente. Que chacune de nos journées commence et finisse par elle. Epanchons notre âme devant Dieu, sans crainte et sans efforts. Parlons-lui comme à un père, comme au plus tendre des amis. Exposons-lui nos misères avec confiance et simplicité! Prions-le qu'il nous éclaire, nous anime et nous fortifie. Rien ne nous sera refusé de ce que nous demanderons avec une foi vive et un amour humble et persévérant.

Devoir

On ne choisit point sa destinée; heureux quand la Providence la choisit pour nous! Je n'imagine rien de plus opposé à mon goût, mon caractère, que mon genre de vie présent. Jeté par occasion dans les querelles publiques, obligé par là même de communiquer avec un monde nouveau pour moi, et où je trouve bien peu d'hommes et bien peu de choses selon mon cœur, l'idée seule du devoir me soutient au milieu de cette triste agitation. Un petit nombre d'amis, quelques livres, de la solitude et de l'oubli : voilà le sort que j'aurais envié. Dieu m'en fait un autre, il faut l'accepter. Ce n'est pas ici le lieu du repos, je le sens bien. Le matin, quand je me réveille, au lieu de cette douce paix que vous connaissez, sans doute, cher ami, j'éprouve une sorte d'inquiétude amère; mon âme est comme oppressée du poids de la journée qu va suivre.

Bienheureux

Les Bienheureux s'entr'aiment dans le ciel, mais s'inquiètent-ils des préférences? Unis par un amour universel dont la source est en Dieu, ils se désaltèrent paisiblement à cette source intarissable. Le plus, le moins ne trouble point leur félicité.

Monde

Chose admirable ! Le vrai bonheur est de renoncer à ce que presque tous les hommes appellent des biens, de s'oublier, de se résister à soi-même, de poursuivre et de combattre dans ses derniers retranchements cet indestructible *moi*, source de toutes nos peines et de toutes nos fautes, pour ne tenir à rien qu'au devoir, et ne plus vivre que de Dieu, aliment infini de notre pensée et de notre cœur. Le monde est si à plaindre, il est si aveugle qu'il ne conçoit même pas cette grande, cette ineffable félicité de la joie. *Malheur, malheur au monde* (1). Calme, allégresse, consolations toujours renaissantes à ceux qui le quittent en esprit de foi !

*
* *

La religion est plus dans votre esprit que dans votre cœur, vous n'en goûtez pas assez les pratiques ; vous n'avez pas un désir assez vif du salut. Et pourtant n'est-ce pas là votre grande, votre unique affaire ? Vous avez vu le monde tel qu'il est ; il n'a plus d'illusions pour vous, vous en connaissez le vide et vous cherchez encore quelque chose dans ce vide, je ne sais quoi que vous

(1) Matt., XVIII, 7.

ne sauriez nommer vous-même. Quittez ces vaines pensées ; sortez du temps, entrez d'avance dans cette éternité que vous devez habiter, un jour, demain peut-être, et quand elle ne s'ouvrirait pour vous que dans cinquante, soixante ans, ne serait-ce pas encore demain? Oh ! si vous le vouliez, que votre vie serait douce ! Que vous manque-t-il pour être heureux autant qu'on peut l'être ici-bas? Plus de piété, plus d'amour de Dieu, un plus grand détachement de la terre ; et tout cela, vous ne le trouverez que dans la pratique des sacrements, dans la prière et les exercices que vous négligez.

*
* *

Les hommes sont bien fous. Oh ! qu'il sera bon d'habiter l'éternel royaume de la paix ! Ce monde n'y ressemble guère, et, en vérité, je plains amèrement ceux qui s'y attachent.

*
* *

Hors l'espérance de posséder Dieu et la douleur de l'offenser, qu'y a-t-il donc sur la terre qui doive nous causer des émotions si vives?

*
* *

N'appelez point votre sort, votre destinée, ce qui peut vous arriver de triste ou d'heureux ici-

bas. Ce ne sont que de légères circonstances, des événements de voyage qui ne laissent aucune trace dans la vie. Ce que nous nommons des maux, ce que nous appelons des biens, tout cela s'en va, tout cela tombe. Ne laissez pas votre cœur s'enraciner dans ces ruines.

*
* *

Heureux ceux dont les désirs et les pensées ne sont pas de ce monde, et dont les regards, s'élevant au-dessus de cette triste région du crime, ne rencontrent de toutes parts qu'une grande et éternelle espérance!

*
* *

Dieu a ses desseins; il vous éprouve comme les forts et vous soutiendra comme les faibles. *Vous serez opprimés dans le monde*, disait Jésus-Chrtst à ses disciples, quelques heures avant la Passion, mais *prenez courage, j'ai vaincu le monde* (1). Il ne peut après tout nous ôter que ce qui est à lui, et qu'a-t-il qui ne soit aussi vain que lui-même?

(1) Joan., XVI, 33.

Vie

Il faut donc que tous ceux qui m'aiment et que j'aime souffrent de moi et pour moi ! Cela ne me rattache pas à la terre. Peut-être que, quand je ne serai plus, ils seront moins malheureux. Qui sait, cependant, si mon souvenir ne les tourmentera pas encore? Il y aura dans ce souvenir quelque chose de moi, et je porte l'affliction partout !

*
* *

Par elle-même la vie présente me paraît de bien peu de prix. Ce qui finit n'est rien ; le temps et tout ce qui le remplit reste à la porte de mon cœur; je sens que ce n'est pas là le bien que je veux, ni le mal que je dois craindre, et cependant les plus petites choses me troublent et m'agitent comme un enfant. Je ressemble à une frêle nacelle abandonnée sur l'Océan; les flots n'y entrent pas, mais ils l'emportent. Bénie soit la Providence qui me donne ainsi le sentiment continuel de ma misère. Un jour viendra, j'en ai l'espérance, où, guidé par elle, j'aborderai sur de paisibles rivages. Là nous trouverons le repos que nous cherchons vainement ici-bas, un repos parfait, un repos immortel comme Dieu même.

*
* *

La vie chrétienne consiste dans un fidèle accomplissement des devoirs journaliers.

*
* *

Ma vie est triste au milieu d'un monde pour lequel je ne me sens pas fait et où cependant mes devoirs m'appellent. Priez pour que j'aie toujours en vue cet autre monde où nous nous reposerons éternellement des pratiques et des troubles de celui-ci.

*
* *

La vie se passe à faire autre chose que ce qu'on voudrait, mais aussi nous savons si peu ce qu'il faudrait vouloir !

*
* *

Qu'est-ce que ces mois, ces années, ce temps enfin qui nous paraît quelquefois si long ? Un petit ruisseau dont la source est tout près de nous, et qui va tarir un peu plus loin. Nous nous retrouverons au delà, dans l'immense éternité !

*
* *

Aimons-nous en Dieu et pour lui seul, et les tristesses de la terre s'évanouiront d'elles-mêmes.

Pour moi, cette terre me devient tous les jours plus à charge. Mon âme aspire à un autre séjour. Mais Dieu m'ordonne de rester, et je reste, et je resterai tant qu'il voudra. Hors de sa volonté, qu'y a-t-il de bon? Ce que je lui demande, c'est de réserver les souffrances pour moi seul et de voir, avant de partir, ceux que j'aime parfaitement heureux.

*
* *

Désirer une chose et en faire une autre, toujours attendre et, en attendant, souffrir à peu près de tout, et peu jouir du reste, voilà notre destinée, si nous ne considérons que la terre. Eh bien, puisqu'elle est si triste, cette terre, détachons-en nos yeux et regardons plus haut. Là tout change, là tout ce qui paraît une séparation n'en est réellement pas une, puisque nous ne cessons pas d'être unis dans le cœur même de Dieu, qui voit nos peines et y compatit, qui écoute nos prières et qui, tôt ou tard, abaissera ce malheureux voile de chair qui forme la triste illusion de l'absence. Jusque-là, portons en paix le fardeau de chaque jour. C'est notre croix, il faut l'aimer.

*
* *

On ne se voit qu'à la hâte en ce monde, et pour seulement se dire qu'on se reverra, douce espé-

rance qui tempère toutes les amertumes de la vie. Notre course, à nous autres, chrétiens, a un terme qui nous en fait supporter les fatigues en paix. Nous allons chez notre Père; heureux qui arrive le premier!

Une jeune fille, à qui je demandais hier des nouvelles de son frère, me dit : « Dieu l'a appelé à lui à l'âge de trois ans! Oh! il est bien partagé celui-là! » Ce mot me toucha profondément. La vie et ses douleurs, les maux de ce monde, le vide de ses biens, le ciel et ses espérances, et son repos et ses joies, tout est dans cette parole si simple, inspirée par la religion à une pauvre fille. Travaillons à devenir aussi sages qu'elle.

* * *

Qu'est-ce que la vie? Qu'une souffrance plus ou moins continuelle! Dieu ne veut pas que nous nous y attachions. Il se plaît de temps en temps à la faire reconnaître pour ce qu'elle est. Levons les yeux plus haut, et ses peines mêmes nous deviendront profitables et douces. Je vous dis ceci, non pas que vous ayez besoin qu'on vous le dise, mais en ce genre on ne se lasse jamais d'entendre répéter ce que l'on sait le mieux.

*
* *

Ma destinée errante me rapproche, m'éloigne de ce que j'aime, et me porte çà et là comme le vent qui se joue d'une feuille séchée. Viendra enfin la dernière tempête qui me rejoindra pour toujours à ceux que j'ai perdus, ou plutôt qui m'ont précédé. Je relisais, hier au soir, quelques lettres de mon aimable Henry (1) : je pleurai beaucoup, cela m'a fait du mal. Ces souvenirs trop vifs me sont mauvais ; ils affaiblissent l'âme, qui n'a pas trop de toutes ses forces pour remplir les devoirs que Dieu lui impose. Il est quelquefois dangereux de trop arrêter ses regards sur l'autre vie, à cause du dégoût que celle-ci inspire. Quand le cœur se sent attiré avec une certaine force au delà du tombeau, tout l'homme défaillit, et il devient inutile sur la terre. Après tout, ce ne sera pas long, et nous pouvons bien attendre le moment marqué par la Providence.

L'essentiel est qu'il nous trouve préparés.

*
* *

En peu d'années, peut-être en peu de mois, que reste-t-il de tout ce qui nous occupe aujourd'hui

(1) *Henry Moorman*, jeune Anglais que Lamennais avait connu à Londres et avec qui il était lié de la plus tendre amitié. Il avait travaillé longtemps à sa conversion. Moorman était décidé à faire son abjuration, quand un mal soudain l'enleva le 19 novembre 1818.

si vivement ? Oh ! que nous aurons des idées bien différentes lorsqu'on viendra nous dire : « Songez à votre âme ; dans un moment vous comparaîtrez devant le souverain Juge ; dans un moment votre sentence sera prononcée. »

Ce ne sera pas les plaisirs que nous aurons goûtés, les penchants que nous aurons satisfaits qui nous consoleront, mais les sacrifices faits à Dieu et à ses lois éternelles. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'on peut chercher, ce qu'on peut désirer en ce monde que nous quitterons demain ; mais les sens entraînent, et l'on s'habitue à compter pour quelque chose ce qui nous affecte dans cet instant si court qui ne reviendra plus.

*
* *

Avez-vous vu sur un cercueil ce long drap noir semé de larmes ? C'est l'emblème de la vie.

*
* *

Le temps est un fleuve rapide, mais qui tarira. Chargé de tous les êtres vivants, il les emporte pêle-mêle à travers des régions inconnues, et les jette çà et là sur ses bords.

*
* *

Toutes nos joies sont soudaines; jamais elles ne naissent de la réflexion : on dirait qu'elles ne peuvent entrer dans l'âme que par surprise.

*
* *

Dieu a placé les douleurs de distance en distance dans la vie, pour nous indiquer la route du ciel.

*
* *

La vie se passe à préparer sa vie. C'est qu'en effet nous ne vivons point ici-bas. Tranquillisons-nous donc sur les événements qui dérangent nos projets de la terre. Ce sont des obstacles imprévus qui nous forcent de quitter la route que nous avions choisie, pour en prendre une autre ordinairement et plus sûre et plus droite. Voilà tout.

*
* *

Si j'avais à peindre sous une forme sensible la vie humaine, je la peindrais telle qu'Homère représente Andromaque : le sourire sur les lèvres et des larmes coulant de ses yeux.

*
* *

Je suis comme enlacé dans une multitude d'affaires et d'occupations. On dit : Pourquoi ne pas rompre et laisser tout là pour quelque temps? Parce qu'il y a des choses qui, bien que possibles en elles-mêmes, ne peuvent pas se faire néanmoins, à cause de mille et mille petits obstacles, de mille et mille petits inconvénients qui en résulteraient. La vie est pleine de ces choses-là, cette vie si triste, si pénible, si fatigante, quand on la sépare de celle que nous attendons.

*
* *

Cette vie est un long combat; il faut du courage pour vaincre, et le courage, Dieu nous le donne quand nous le lui demandons et ne l'attendons que de lui.

*
* *

Dieu récompense, n'en doutez pas, le sacrifice qu'il vous a donné la force de lui faire. Remerciez-le de ce qu'il vous envoie et l'épreuve et la grâce pour supporter l'épreuve. Sondez votre faiblesse et vous serez fort. Ayez confiance en Celui sans lequel nous ne pouvons rien, et vous pourrez tout. Il vous traite encore en petit enfant, puisqu'il per-

met que vous goûtiez la douceur d'être à lui et de lui obéir. Le temps viendra peut-être où vous serez privé de cette consolation. La foi alors vous soutiendra, si vous êtes fidèle, et vous serez porté comme par un bras invisible.

*
* *

Dieu permet ce qui vous arrive pour vous éprouver, pour vous purifier, pour vous forcer, en quelque sorte, de vous approcher davantage de lui ; car il est vrai que le bonheur vous en a d'abord éloigné un peu, et que votre piété est devenue plus tiède et plus négligente. Allez donc, je vous en conjure, à Celui qui ne change pas, et que vous trouverez toujours le même. Ouvrez-lui votre cœur, parlez-lui de vos peines, dites-lui que vous les acceptez avec résignation de sa main, que vous voulez porter cette croix, et de plus pesantes encore, aussi longtemps qu'il lui plaira, toujours, s'il le veut. Je vous assure en son nom que vous trouverez une grande paix dans cette soumission sans réserve.

*
* *

Hélas! mon Dieu, de combien de côtés notre pauvre vie est vulnérable! Une feuille que le vent emporte, en voilà assez pour blesser notre âme et pour la tourmenter longtemps. Il y a toujours au

fond de notre cœur comme un pressentiment du mal qui se réveille à la première occasion. Nous tenons cela de notre père. Il avait *là* quelque chose qu'il nous a laissé! Voulons-nous retrouver la paix? Jetons-nous dans le sein de Dieu qui est notre Père. Il est tout-puissant pour nous calmer, et, comme le disait saint Augustin, d'après sa propre expérience, nous ne cesserons jamais d'être agités jusqu'à ce que nous nous reposions en lui.

*
* *

Je vois vos souffrances, j'y compatis et voudrais les soulager. Mais ne les aiguisez-vous point par vos réflexions, vos craintes, par une sorte d'obstination triste à vous nourrir de douleur?... Vous vous cramponnez à la terre à mesure que la Providence s'efforce de vous en détacher; les choses de l'autre vie vous touchent peu, vous n'êtes sensible qu'aux espérances dont vous auriez dû depuis longtemps connaître la vanité!

A quoi sert de chercher le bonheur où il n'est pas? Vous vous roidissez contre l'ordre éternel. De là ces angoisses qui vous tuent et brisent votre âme en pure perte. Oh! si vous connaissiez la religion, elle guérirait bien vite toutes vos plaies, mais c'est c'est cette guérison même que vous craignez.

La conduite de Dieu sur vous est admirable. Il

vous a sauvé du plus grand danger où peut-être vous fussiez-vous trouvé encore; il vous a sauvé malgré vous. Vous le reconnaîtrez plus tard.

En attendant, croyez; ayez confiance, aimez le Dieu qui vous donne de si touchantes preuves d'amour. Rien ne vous paraîtra pénible quand vous aurez pour lui ce même amour qu'il a pour vous.

Fortifiez votre âme par la prière, les sacrements, les pieuses lectures; peu à peu vous sentirez renaître la paix qui vous fuit, ou plutôt que vous fuyez. Abandonnez l'avenir à la Providence, c'est elle qui en dispose, et non pas vous, heureusement pour votre bonheur. Nous ignorons ce qu'elle nous réserve, mais nous savons avec certitude que rien n'arrivera que pour notre bien, notre véritable bien, qui est le salut. Ne voulez-vous pas vous remettre tout entier en de si douces et si puissantes mains?

La loi de la souffrance

Il est une grande loi à laquelle, en général, on fait bien peu d'attention et que j'admire d'autant plus que j'y réfléchis davantage; c'est la loi de souffrance, sans laquelle il n'y a rien de beau, de grand, ni même de véritablement doux. Le bonheur n'attache pas les hommes les uns aux autres.

Il faut qu'ils aient souffert ensemble pour s'aimer autant qu'ils sont capables d'aimer. Dans les arts, dans les lettres, dans le monde, toujours et partout, la joie est stérile; c'est la douleur qui enfante presque tout ce que les hommes admirent, et la vertu, qui est la beauté par excellence, *se perfectionne dans la souffrance*, dit saint Paul (1). *Heureux ceux qui pleurent* (2)! Il y a plus de vérité dans cette parole, et plus de consolation réelle, que dans les innombrables traités des philosophes sur le souverain bien.

*
* *

Votre salut est au fond de toutes ces douleurs. Il fallait une sorte de violence pour vous détacher entièrement de ce que vous avez trop aimé! Vous le reconnaîtrez, un jour, en bénissant la main qui vous éprouve. Si vous ne pouvez encore apercevoir la tendresse de la Providence et sa bonté dans ces épreuves, combattez au moins cette profonde tristesse qui peut-être vous en ferait perdre le fruit. S'affliger sans mesure, c'est accuser Dieu. Jetez-vous plutôt dans son sein avec une confiance pleine d'amour. Il sait autant que nous ce qui nous est bon et n'a-t-il pas dit : *Heureux ceux qui pleurent!* Mais il ne faut pas que nos larmes tombent sur la

(1) II Cor., XII, 9.
(2) Matt., v, 5.

terre. Je vous souhaite la paix, cette paix ineffable que Jésus-Christ est venu nous apporter, et qui surpasse, dit saint Paul, tout sentiment (1). Croyez que personne ne vous est plus tendrement dévoué que moi.

Solitude

Les vanités n'ont qu'un temps, mais il faut en attendre patiemment la fin, et l'illusion ne se détruit que par elle-même. Cependant faites-vous à vous-même des occupations réglées et sérieuses. Gardez-vous de l'ennui ; il aigrit tout. Ne cherchez pas le monde, mais ne le fuyez pas, j'entends le monde qui vous convient ; l'autre ne mérite que le mépris et la pitié. Ni trop ni trop peu de solitude. Personne ne se suffit à soi-même. Nous sommes notre plus dangereux ennemi ; notre imagination, notre cœur, nos pensées, tout conspire contre nous quand nous sommes seuls ; il faut être avec les hommes ou avec Dieu, et être encore avec Dieu quand on est avec les hommes, sans quoi ce n'est que changer de misère.

*
* *

Ne croyez pas que vous soyez seul. Vous avez votre bon ange qui ne se sépare jamais de vous ;

(1) Philip., IV, 7.

vous avez la sainte Vierge qui vous regarde avec complaisance; vous avez surtout le tendre et divin consolateur, l'objet de votre amour, l'Époux de votre âme avec qui vous pouvez converser sans cesse. Est-ce donc là être seul?

*
* *

Ce n'est pas une existence bien douce que la solitude absolue à laquelle il a été nécessaire de me condamner. Après une journée de fatigue ne trouver que soi à qui parler, ce n'est pas un délassement bien agréable. Mais puisque Dieu l'ordonne ainsi, c'est certainement ce qu'il y a de meilleur pour moi dans ce moment.

*
* *

Ce grand silence qui m'environne sera véritablement la paix. Elle est déjà bien douce, celle que je goûte ici. Il n'y a point, au fond de nos bois, d'écho qui répète la voix du monde. N'est-ce pas là un immense bien? Cependant le souvenir de ce qu'elle a perdu attriste l'âme quelquefois; elle sent le regret, mais aussitôt la pensée du devoir la console.

*
* *

J'ai retrouvé avec plaisir le silence de nos bois et cette tranquillité qu'on ne connaît plus dès qu'on

vit au milieu des hommes. Je vous plains d'être obligé de rentrer bientôt dans ce tourbillon. Avez-vous jamais passé un hiver à la campagne! Il y est, à mon avis, moins hiver que partout ailleurs. Il y a peu de jours où on ne puisse sortir, et ces longues soirées qu'on redoute tant ont un charme particulier, pour peu qu'on sache les remplir par le travail, la lecture ou une douce causerie. Le soir, quand je tire mon rideau, et que la flamme du foyer éclaire seule ma chambre, j'éprouve un sentiment de bien-être que je ne puis vous exprimer. On va chercher le bonheur bien loin, et il est toujours près de ceux qui savent le goûter.

Abandon à la volonté divine

L'homme se retrouve partout, et partout il porte sa faiblesse et ses misères, dans ses affections les plus légitimes, même dans l'exercice de ses devoirs. Aussi la vertu consiste-t-elle beaucoup moins dans certains actes que dans la disposition de l'esprit et du cœur qui les accompagnent.

La règle la plus générale et la plus sûre qu'on puisse donner à cet égard est d'agir le moins possible par des mouvements naturels, ou par des motifs qui se rapportent directement, soit à nous soit à quelque autre créature; mais de voir Dieu en tout, et en toutes choses de se déterminer en vue

de son amour et de sa volonté! De cette manière nos actes acquièrent un véritable mérite pour le ciel, et une profonde paix de l'âme est, dès ici-bas, notre récompense.

Qui pourrait nous troubler, quand nous ne voulons que ce que Dieu veut? Toute affliction qui ôte ce calme si nécessaire et si doux est une révolte intérieure contre la Providence.

Je ne dis pas que nous devions ne point sentir les peines dont cette triste vie abonde, mais elles ne doivent jamais nous agiter, nous décourager; selon les desseins de Dieu pleins de sagesse et de miséricorde, ce sont des flots qui doivent porter le malheureux au rivage; son impatience d'abord et ensuite son abattement en font des vagues qui l'engloutissent.

*
* *

Aimez donc de plus en plus Celui à qui vous devez tout, reposez-vous en paix entre les bras de sa Providence, et que votre âme ne soit tro-ublée par aucune pensée inquiète de l'avenir. Ce Père céleste, ce même Père qui a veillé sur vous, y veille encore et ne cessera jamais d'y veiller avec une égale tendresse. Votre bonheur est son ouvrage; goûtez-le pleinement, mais sans vous y attacher par un sentiment trop humain. Ce serait mal répondre à l'amour que Dieu vous montre, et vous préparer de grandes douleurs. Car, tôt ou

tard, la croix reviendra pour perfectionner et couronner l'œuvre sainte de votre parfaite régénération. Je voudrais que vous prissiez peu à peu une certaine habitude de recueillement intérieur, exempte d'affectation, et qui maintiendrait votre âme dans ce calme heureux qui est comme l'image et l'avant-goût du repos que nous attendons.

A quoi servent de vaines pensées d'un avenir qui n'est pas à nous? Le mieux est de s'abandonner entièrement à la Providence et d'être à son égard comme ce serviteur de l'Evangile. On lui dit : *Allez*, et il va; *Venez*, et il vient (1). Nous attachons trop d'importance, beaucoup trop, à la vie et aux choses de la vie. Nos espérances et nos craintes, nos joies et nos douleurs ne sont presque jamais que des faiblesses d'une âme qui oublie sa fin. Un jour viendra où nous le verrons clairement. Oh! qu'il me tarde que ce jour arrive!

Résignation

Nous devons être préparés à tout, résignés à tout; il n'y a de paix que dans un complet abandon aux volontés de la Providence. Que pouvons-nous, après tout, espérer ici-bas? De passer ensemble quelques instants, ou quelques années, c'est la

(1) Matt., VIII, 9.

même chose; après quoi vient un moment où l'un part et l'autre reste. Il n'y a de vraie réunion que dans le ciel. Je demande à Dieu de nous y joindre. Je le lui demande de toute la force de mes désirs.

*
* *

Ayez confiance : Dieu vous protège, il veille sur vous; quand toutes les créatures vous abandonneraient, il ne vous abandonnera pas. Mais, de grâce, cessez de l'offenser par une défiance injurieuse à son amour. Domptez cette tristesse qui vous tue, ce profond découragement, voisin du désespoir, et que la religion vous ordonne de vaincre. Voilà ce que Dieu demande de vous en ce moment : j'ignore ce qu'il demandera plus tard. En attendant, vivez de résignation et d'amour. Laissez l'orage se calmer et au dedans et au dehors. Arrêtez-vous sur vos idées le moins possible, elles s'aigrissent par la réflexion.

Quand Dieu nous éprouve, il semble que nos chagrins doivent être éternels; mais ici-bas tout passe et nous arrivons à un autre état avec le regret d'avoir perdu le mérite que nous pouvions retirer de ce premier état qui n'est plus. Fermez les yeux et reposez-vous comme un petit enfant sur le sein de la Providence. Vous y trouverez des consolations que les hommes ne vous ôteront pas.

Ne voyez donc pas l'avenir sous des couleurs si noires. Portez, au contraire, votre imagination sur des objets consolants et doux. Je n'aperçois rien dans votre destinée qui justifie l'abattement extrême où vous vous laissez aller. Des nuages sont venus se mettre entre le bonheur et vous, mais ce ne sont que des nuages, le plus léger souffle les dissipera. Et enfin, quand vous auriez encore à souffrir sur cette terre, n'y a-t-il donc pas un ciel au delà? Ce beau ciel est à vous si vous le voulez : on ne vous le ravira pas. Les méchants ne vous en fermeront pas l'entrée; ils vous en aplanissent les voies par leur haine.

Que Dieu soit notre lien! Aidons-nous à le servir et à l'aimer, et reposons-nous sur lui du reste. Il ne défend pas de former des désirs, des projets, pourvu qu'on les soumette à sa volonté que nous devons adorer en tout. L'avenir nous est inconnu; nous ignorons s'il nous séparera, s'il nous réunira; mais nous savons qu'il dépend de nous d'être à jamais unis dans le ciel. Que cette pensée est douce, et qu'elle console des tristes incertitudes de la terre!

Humilité

O mon Dieu, qu'on a de peine à s'humilier, à se faire petit! Et, néanmoins, *si vous ne devenez*, dit

Jésus-Christ, *comme un de ces petits enfants, vous n'aurez point de part à mon royaume* (1).

*
* *

On ne sort pas sans un peu de tristesse des lieux que nous avons visités. J'admire comment les hommes savent se faire des spectacles de tout, et un luxe de la mort même. Il y a quelque chose d'étrange dans ce contraste de l'orgueil et d'une grande misère. Qu'apportent-ils avec tant de pompe? Des ossements; ils y mettent quelques fleurs, souvent plus durables que leur souvenir, *et en voilà pour jamais* (2). La philosophie ne connaît d'autre consolation que l'oubli. En rendant à la terre les restes de ceux qu'il a chéris, le chrétien regarde le ciel et dit : Ils se réveilleront.

*
* *

Le mot de catéchisme n'est bas que pour l'orgueil. Ce n'est au fond qu'un recueil des vérités les plus hautes et les plus saintes. On l'enseigne, il est vrai, aux petits enfants, mais il faut redevenir un petit enfant à l'école de Jésus-Christ pour avoir part à son royaume, comme il nous en avertit dans l'*Évangile*.

(1) Matt., XVIII, 3.
(2) Pascal.

*
* *

Tout, dit saint Paul, *coopère au bien de ceux qui aiment Dieu* (1), et c'est en ce sens que saint François de Sales parlait de ses *chères* imperfections. Il ne faut pas trop nous plaindre de nos misères; elles nous avertissent du peu que nous sommes, ce que nous oublions si facilement, et nous sont comme un perpétuel exercice d'humilité! Quand on se sent si faible, on est plus porté à chercher hors de soi la force qui manque. L'âme se tourne vers Dieu, comme le petit enfant, qui ne peut encore marcher, regarde sa mère, lorsqu'il a le désir d'aller à elle. Oh! quand irons-nous à Dieu véritablement! Considérons ce qui nous éloigne de lui, ce qui retarde une union si douce, si ravissante. Nous verrons que ce sont toutes choses dont nous nous souvenons très peu, que nous méprisons même, tant notre pauvre cœur est étrange et plein de contradictions!

*
* *

Dieu vous apprend à vous humilier, à vous abaisser devant lui, à reconnaître que vous ne pouvez rien par vos propres forces, et à tout attendre de sa bonté. Il vous fait comprendre la nécessité

(1) Rom., VIII, 28 : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

de combattre votre orgueil secret, la vaine complaisance en vous-même, en votre esprit, en vos talents pour devenir un humble serviteur d'un Dieu humble.

Voilà la voie qui conduit au Ciel; elle parait rude à la nature, mais qu'elle est aimable pour la foi! Jésus-Christ y a marché avant nous, et en y marchant, il l'a semée de ses consolations et de ses grâces. Déjà ne commencez-vous pas à les goûter? Les larmes que vous avez répandues en priant n'avaient-elles rien de doux pour votre cœur? Ne vous arrêtez pas trop néanmoins à ces impressions sensibles. La vraie piété en est entièrement indépendante. Quand nous ne trouverions qu'amertume dans le service de Dieu, les raisons de le servir seraient toujours les mêmes, et la volonté, qui seule est en notre pouvoir, ne devrait pas un instant être ébranlée par cette épreuve. Je vous dis ceci à l'avance, parce que un peu plus tôt, un peu plus tard, il arrivera des temps de sécheresse et de peine ou vous serez tenté de découragement. Mais Dieu, qui ne nous abandonne jamais le premier, sera, n'en doutez pas, près de vous pour vous soutenir. Il ne se plait quelquefois à nous faire sentir notre faiblesse, que pour nous mieux convaincre de sa puissance et de son amour.

*
* *

Toute notre force consiste à nous sentir faibles, et toute notre grandeur à nous humilier profondément.

Croire sincèrement être ce qu'on est, voilà toute l'humilité, cette vertu si rare et si pénible à l'homme.

L'homme *humble* ne juge pas les autres. L'homme *modeste* n'exige pas qu'ils se jugent inférieurs à lui. L'orgueil sauvage et dominateur veut s'élever au-dessus de tout. La modestie se contente d'elle-même, ne cherche ni esclaves, ni sujets. Elle aime la paix et l'offre à tous les amours-propres; c'est la civilisation de la vanité.

Péché originel

Doutez-vous de la dégradation originelle de l'homme, voyez avec combien de peine cet être, fait pour l'éternité, supporte une vie d'un moment.

Un sophiste (1) a dit : *L'homme naît bon.* Et qu'est-ce donc qui le déprave? La société, répond le sophiste. De qui se compose la société? D'hommes apparemment. Voilà donc toujours le mal qui sort de la volonté de cet être bon. Pauvres

(1) Rousseau.

gens! ils veulent à toute force que la religion mente; et, pour prouver qu'elle ment, ils répètent, en d'autres termes, ce qu'enseigne la religion.

Mort

Où se précipite cette foule? Jeunes et vieux, riches et pauvres, se pressent, se mêlent, se confondent. Une invisible main les pousse, à travers un étroit passage, vers une porte qu'ils se hâtent de franchir. Au delà que se trouve-t-il? Ils le sauront tout à l'heure; à présent ils n'ont pas le temps d'y songer.

Qu'est-ce que la mort? Le lendemain des grandeurs, des richesses, des plaisirs. On se couche dans les pompes et dans les voluptés, on se réveille dans le sépulcre, sous un froid linceul, entre l'oubli de la terre et l'éternité de l'enfer ou du ciel.

Ceux qui rougissent de Jésus-Christ

Cet homme croit à la religion, il la pratique peut-être en secret. Savez-vous ce qui l'empêche de se montrer ouvertement chrétien? Une pudeur bien naturelle : Dieu est mal vu de certaines gens.

Malheureux! cesse de te cacher derrière la croix;

viens et regarde en face Celui qui y est cloué, qui meurt pour toi ; et puis, par égard pour ses bourreaux, rougis de Lui !

Remords

Le remords est une douleur qui nous avertit qu'il y a en nous quelque désordre ; il sert comme la douleur physique à la conservation de la vie.

Passions

Les passions du cœur sont plus vives, mais moins constantes que celles de l'esprit.

Libertinage

Il y a un libertinage d'esprit qui use l'âme, comme la débauche use les sens.

Désir de l'immortalité

Le désir de l'immortalité est si avant dans l'homme, que lors même qu'il refuse celle que la

foi lui promet, il s'en forge une imaginaire, et il met l'illusion à la place de l'espérance. C'est peut-être en partie à l'incrédulité que l'on doit ce déluge d'écrivains dont la France a été comme inondée dans ces derniers temps. Ceux qui ne croient pas à une autre vie, aspirent à vivre éternellement dans celle-ci. Ils veulent s'endormir dans des songes de gloire, pour que la mort ne soit pas tout à fait le néant.

La Paix du cœur

Il faut aller à Dieu avec une grande simplicité, c'est le moyen de trouver la paix.

*
* *

Cherchez la paix dans le sein de Dieu, dans une soumission parfaite à ses ordres. Il vous donnera plus, peut-être, que vous n'auriez osé lui demander. Je le prie d'être avec vous pour vous consoler, vous animer, pour vous faire sentir combien il est doux de lui appartenir sans réserve.

*
* *

Dieu vous donnera la paix dont vous avez le désir. Ne la cherchez pas sur la terre, elle n'y est

pas. Oh ! combien vous serez heureux, lorsque, ayant appris à mourir à toutes les créatures et à vous-même, vous ne verrez plus, vous ne goûterez plus que Dieu seul !

*
* *

Ce qui agite vient de la nature ; en nous détrompant de nous-mêmes, la grâce affermit notre repos.

*
* *

Toute notre paix, dit le pieux auteur de l'*Imitation*, toute notre paix, dans cette misérable vie, ne consiste pas à n'en point sentir le fardeau, mais à le porter avec une humble patience. Encore un peu de temps, et que nous importera tout ce qui nous peine aujourd'hui ? Éternité ! que ce mot nous console, nous anime, nous soutienne au milieu de nos épreuves ! L'avenir est sous le voile ; il y sera toujours plus ou moins, c'est l'ordre immuable de la Providence, et nous devons nous y soumettre.

*
* *

Efforcez-vous de conserver la paix du cœur. Une confiance pleine d'amour en Dieu, en sa bonté, sa miséricorde, vous la fera goûter plus

sûrement que toutes les réflexions de votre esprit. Endormez-vous sur son sein, et, si vous ne pouvez pas dormir, parce que vous souffrez, reposez-vous, du moins, entre ses bras, comme dans ceux du plus tendre père.

*
* *

Conservez soigneusement la paix de l'âme ; ne vous agitez point, ne vous troublez point : cela ne vous ferait que du mal. Le propre de la religion est de nous faire faire les plus grandes choses avec calme.

Esprit de sacrifice

De nous-mêmes, nous ne saurions nous résoudre jamais, je ne dis pas à *tel sacrifice*, mais à aucun sacrifice, même le plus léger. Ils sont tous au-dessus de nos seules forces. Mais quand Dieu nous les demandera, de cette voix à qui rien ne résiste, il se fera en nous un tel changement que nous ne comprendrons même plus ce qui pouvait nous arrêter.

Allons droit à Dieu, sans nous inquiéter des difficultés qui peuvent se rencontrer sur la route : avec sa grâce il n'y en a pas d'invincibles.

Éternité

L'éternité, l'éternité! Voilà l'unique chose importante; le reste ne mérite ni un regard, ni une pensée.

*
* *

Nous aurons beau faire, jamais nous ne cesserons d'être mal à l'aise dans le temps; ce n'est pas notre place. Il faut à nos affections et à nos désirs l'éternité pour étendue.

*
* *

Éternité! Que ce mot explique de choses et qu'il console de douleurs!

*
* *

[Quelles que soient nos occupations, réservons-nous, chaque jour, quelques instants pour réfléchir sur nous-mêmes et sur les vérités du salut. Le temps ne nous manque jamais pour penser aux plaisirs qui passent; n'en trouverons-nous point pour penser à notre sort éternel?

PENSÉES SUR LA VIEILLESSE [1]

Il est bon de se préparer à la vieillesse par les réflexions que peut suggérer sur ce triste et dernier âge de la vie l'observation des hommes et de la société ; il est bon de se dire à soi-même d'avance ce que personne ne nous dira, quand nous ne tiendrons plus à ce monde que par des débris d'organe et des débris de souvenirs

* * *

L'ouvrage de Cicéron (2) n'est que la poétique de la vieillesse. C'est un livre de rhéteur, beaucoup de phrases et peu de sens. Il n'est bon qu'à endormir de vieux enfants dans une sotte admiration d'eux-mêmes, et dans une plus sotte persuasion du respect et de l'amour qui sont dus aux agréments de la caducité et aux perfections de la décrépitude.

(1) Ces pages ont été écrites en 1817. (Note de Lamennais.)
(2) *De Senectute.*

*
* *

On ne saurait assigner exactement le terme où commence la vieillesse. Le terme varie selon les individus, mais il en est peu qui ne s'y trompent.

Un des plus communs et des pires défauts de cet âge est de se flatter. On s'imagine faire exception. Laissons les chimères à la jeunesse, elles lui appartiennent en propre; c'est le dédommagement de la vie qu'elle est condamnée à subir.

*
* *

Je n'ai point vu de vieillard dont l'âge n'eût affaibli l'esprit, et j'en ai très peu vu qui en fussent convaincus sincèrement. Aveuglés sur ce point par les plus étranges illusions, c'est en partie ce qui les rend ridicules et ennuyeux, et le manque de mémoire augmente encore cet ennui et ce ridicule.

Je dis le manque de mémoire récente, car on ne conserve que trop la mémoire des vieux temps; et voilà pourquoi, la faculté qui produit s'affaiblissant, tous les vieillards aiment à conter.

Ils ne sentent leur esprit que dans le passé; outre que la faiblesse se plaît à revivre dans le temps de la force, et la souffrance dans le temps des plaisirs, s'il y a toutefois un temps des plaisirs.

*
* *

Se former des attachements, c'est se préparer des regrets. Malheur à qui tient à quelque chose! Le temps, de son invisible main, nous dépouille sans relâche. Il reprend ce qu'il ne nous donna, ce semble, que pour nous en faire sentir la perte. Le corps, la pensée, la mémoire : tout va s'évanouissant. Nous couvrons de nos débris la route que nous parcourons.

L'homme fuit quarante ans, soixante ans devant la mort, comme ce roi qui, près d'être atteint par un ennemi avide, lui abandonnait de temps en temps, pour retarder sa poursuite, quelque portion de ses trésors, les emblèmes dérisoires de sa grandeur humiliée, et enfin jusqu'à ses vêtements.

*
* *

Voyez le soleil terne et pâle se coucher au milieu des nuages : c'est l'image de la vie, mais elle n'a point de seconde aurore.

*
* *

On court moins de risque d'ennuyer, lorsque l'on puise dans son esprit de préférence à sa mémoire. Mais, autant que possible, il faut s'assurer qu'on ne confond point l'un avec l'autre, car on s'y méprend aisément.

Tel croit cueillir une rose dans un parterre, qui ne fait que l'exhumer d'un herbier.

*
* *

Toutes les préventions sont contre les vieillards. S'ils parlent, on s'attend qu'ils déraisonnent, ou à peu près.

Avant d'ouvrir la bouche, il est prudent de se demander si l'on ne justifiera pas cette prévention.

*
* *

Un vieillard doit être extrêmement sobre de conseils et de blâmes et surtout ne jamais faire valoir son expérience. De toutes les choses auxquelles on ne croit pas, l'expérience est celle à laquelle on croit le moins.

*
* *

Naturellement les hommes aiment à parler d'eux; et détestent qu'on parle de soi. Les vieillards doivent être plus réservés que d'autres sur ce point. On pardonnera parfois à un jeune homme de parler de lui, à un vieillard jamais. On s'irrite contre ce squelette qui nous attire au fond de sa fosse.

*
* *

Presque toujours on devient exigeant avec l'âge : pure sottise. Loin d'exiger des égards, il faut même prendre garde de se tromper sur ceux qu'on vous rend. C'est une des humiliations de la vieillesse, de ne rien recevoir que de la pitié! Toute déférence, la plus simple marque d'attention est une aumône qu'on lui fait.

*
* *

Un homme qui a vécu, c'est-à-dire, observé, réfléchi, trouve dans le mépris de toutes choses la seule consolation réelle du vieil âge, s'il ne la cherche plus haut, là où l'âme entend comme une voix qui l'appelle. Celui qui n'a que vieilli est au-dessous de tout, parce qu'il ne sait s'élever au-dessus de rien.

*
* *

Le plus grand mal de la vieillesse est la dépendance terrible où elle nous met d'autrui : dépendance du corps, dépendance de l'esprit, dépendance universelle; et que la faiblesse qui la produit, au lieu d'exciter, comme chez les enfants, un intérêt tendre, n'inspire qu'une compassion humiliante et sèche.

Cela paraît dur, et cependant il ne faut pas trop

en accuser les hommes. Je vois même dans ce sentiment indélibéré une preuve de la grandeur de notre nature. Je ne sais quoi nous repousse loin des ruines de l'homme. Nous fuyons l'aspect d'organes délabrés qu'un reste d'intelligence semble animer à regret. L'être immortel ne se reconnaît point dans un cadavre.

*
* *

Rien de plus difficile aux vieillards que de sentir et de garder les convenances de leur âge. Quelques-uns croient se rendre aimables en affectant les manières, le ton, la légèreté de la jeunesse. Il n'y a guère de spectacle plus ridicule et plus rebutant. D'autres, pour conquérir le respect, s'arment d'une triste sévérité, d'une sagesse grondeuse et chagrine : profonde combinaison ! Au lieu d'échapper au mépris, ils se l'assurent et l'aversion de plus.

*
* *

La vieillesse, quant à l'ordre de l'existence terrestre, est un passé sans avenir. Elle représente trop vivement la condition humaine, pour que son aspect n'importune pas l'homme.

*
* *

Qu'est-ce qu'un vieillard dans le monde? Un sépulcre qui se meut. La foule l'évite; quelques-uns s'approchent pour lire l'épitaphe. Un nom, une date : voilà tout ce qui reste de cet homme, quel qu'il fût. Encore ce chétif reste ne durera pas longtemps. La mort dévore tout, jusqu'aux souvenirs. Les noms qu'on appelle immortels ne sont que les vieillards de l'histoire.

APPENDICES

AVERTISSEMENT

Dans ces appendices on retrouvera quelque chose de l'Apôtre à côté du Moraliste (le Père ne pouvait y avoir sa place). A l'époque où parurent ces pages, l'auteur avait cessé d'appartenir à l'Eglise, mais, quoi qu'il en eût, son âme, sinon son esprit, était encore restée chrétienne, au moins dans une certaine mesure. Elles sont empruntées à deux ouvrages publiés, pour la première fois, l'un en 1841, sous le titre de : *Discussions critiques et pensées diverses*, réimprimé en 1856, par Forgues, parmi les *Œuvres posthumes* de l'auteur, qui l'avait retouché à diverses reprises ; comme il s'en explique dans la préface datée de Sainte-Pélagie, 10 avril 1841 ; l'autre en 1846, sous celui de : *Les Evangiles, traduction nouvelle avec des notes et des réflexions à la fin de chaque chapitre*, réimprimé, sans notes ni réflexions, en 1851, par la librairie de

piété et d'éducation d'Auguste Vaton, avec le reste *annoté* du Nouveau Testament.

Ces deux ouvrages renferment, à côté d'élucubrations insensées qui leur valurent d'être condamnés par Rome, des pages vraiment belles où l'on reconnaît non seulement le grand écrivain mais, semble-t-il, le grand croyant lui-même. Ce sont celles qui composent ce double appendice. Elles méritaient d'être sauvées de l'oubli, suivant moi. Le lecteur, du reste, en jugera lui-même, après en avoir pris connaissance. Je l'invite, toutefois, à ne pas toujours prendre au pied de la lettre certaines expressions exagérées qui furent trop fréquentes chez l'écrivain, même à sa meilleure époque.

Dans les *Réflexions* dont il fait suivre chaque chapitre des Evangiles, Lamennais résume l'enseignement général de ce chapitre, ou développe un point particulier. Parfois, ces sortes de synthèses sont fort belles; elles sont toujours remarquables par quelque endroit.

J'ai omis un certain nombre de ces Réflexions, ainsi que bon nombre de passages de celles dont j'ai fait choix. Les unes et les autres contiennent des idées hétérodoxes ou paradoxales qui n'eussent pas été à leur place ici.

Comme il ne s'agit guère que d'un recueil de *morceaux choisis*, j'ai évité tout ce qui pouvait être matière à controverse, d'autant plus qu'aujourd'hui

personne ne s'intéresserait plus guère à ces déclamations démagogiques d'un malheureux dévoyé qui semblait avoir pris à tâche, sur la fin, en reniant son passé, d'abdiquer la meilleure part de son génie et même de son bon sens.

J'ai laissé de côté les *Discussions critiques*, et je n'ai pris des *Pensées diverses* que celles qui m'ont paru les plus caractéristiques. C'est par elles que se clôt ce volume.

Plaisance-Riaz, fête de saint Louis, 25 août 1908.

I

RÉFLEXIONS SUR LES ÉVANGILES

ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU

CHAPITRE III

Jean-Baptiste

Lorsqu'un grand changement doit s'accomplir dans le monde, toujours il y a des voix qui l'annoncent, des précurseurs qui disent : Préparez-vous, les temps approchent. Et le signe qu'ils parlent au nom de Celui qui tient en sa main l'avenir, c'est leur mépris des choses présentes, de tout ce que convoitent les sens, de tout ce que poursuit ardemment la foule corrompue.

Que faut-il à ces hommes de fer ? Un vêtement de poils de chameau, une ceinture de cuir, un peu de miel sauvage. Le reste, ils le dédaignent ; le reste,

ils l'abandonnent à ceux qui cherchent dans cette vie et dans les jouissances de cette vie le but de la vie même, à ceux qui disent au corps : « Sois bien, c'est tout; rien que toi et rien après toi. »

Ils ont au-dedans d'eux-mêmes le souffle de Dieu, sa parole, et cette parole est comme un feu qui consume le vieux monde usé, la paille sèche. Ils s'en vont recueillant le bon grain, ceux qui vivent de l'Esprit; ils les marquent au front pour qu'ils se reconnaissent; ils les baptisent, les plongent dans les eaux de la vie nouvelle. Ainsi purifiés, ainsi fortifiés, ils marcheront, sûrs de vaincre, au combat qui doit se livrer entre eux et les enfants du siècle, armés pour défendre ce qu'ils viennent renverser. Si un tombe, dix autres le remplacent.

Ils germent dans les sillons où la mort les a endormis. Hier, qu'étaient-ils? Quelques pauvres insensés dont se riaient les puissants, les sages. Demain, ils couvriront la terre, et, sur la tombe scellée des moqueurs et des oppresseurs, ils chanteront, au milieu des peuples rachetés, le cantique de la délivrance.

CHAPITRE V

La voie de la perfection

Atteindre à la perfection de Dieu est impossible à l'homme, mais il doit faire de constants efforts

pour en approcher toujours plus. C'est la voie où, dès l'origine, il fut commandé au genre humain de marcher, voie laborieuse, voie rude, si on regarde aux difficultés qu'on y trouve à chaque pas; voie consolante et douce à cause des fruits dont elle est semée et dont le dernier sera, sur la terre, avec le développement des biens qui nous y ont été préparés, la paix fraternelle, le règne de la justice et celui de l'amour, d'où la grande unité finale.

Mais l'unité n'étant qu'une plus intime communication des êtres unis, la fusion de la vie de chacun dans la vie de tous, de la vie de tous dans la vie de chacun, nul autre moyen de la réaliser que le détachement de soi dans la mesure qu'implique cette union, le renoncement volontaire à ce qui sépare, isole, et c'est là tout le fondement de la doctrine évangélique.

Elle se résume dans la charité ou dans l'amour universel dont la sphère immense embrasse Dieu et toutes les créatures de Dieu. Mais parmi celles-ci l'homme doit surtout son amour à l'homme, à cause de la communauté de nature et de la perfection plus élevée de cette nature, d'où dérivent de plus hautes fonctions. A ce point de vue tout change.

De l'égoïsme individuel sortaient l'orgueil, la cupidité, les convoitises sensuelles, l'envie, la colère, les inimitiés : du sentiment d'une vie commune dont le centre est en Dieu, naissent l'oubli de soi, la douceur, le support mutuel, le calme in-

térieur, les pures joies de l'espérance qui se mêlent aux pleurs mêmes, et transforment les souffrances terrestres en un gage assuré de la félicité future.

Mais souvenez-vous bien de ceci : plus vous avancerez dans cette voie de l'ordre véritable, plus vous vous efforcerez d'y introduire les autres, plus les enfants du siècle, les sujets du roi du passé (1), vous susciteront d'obstacles. Ils vous haïront, ils vous persécuteront, vous traîneront devant leurs tribunaux, vous jetteront au fond des cachots pour étouffer le bien dans son germe, le bien dont vous répandez la semence autour de vous, et perpétuer le mal dont ils sont les ministres.

Affermissez vos cœurs, fortifiez votre courage, pour qu'il ne succombe pas dans cette lutte sacrée. Léguez-la, comme la plus sainte portion de votre héritage, à ceux qui vous suivront. Le repos après le combat, et le combat jusqu'au jour où il sera dit : Dieu a vaincu, son royaume est maintenant établi sur la terre et ses enfants ont une patrie.

CHAPITRE VI

Le royaume de Dieu

Ce n'est pas l'insouciance et l'indolence que le Christ recommande ici ; mais il enseigne aux

(1) Le démon qui régnait jusqu'alors sans conteste.

hommes à s'affranchir des appréhensions exagérées qui ont leur source dans une préoccupation dominante des choses matérielles, des besoins du corps.

Il leur apprend à vivre d'une vie plus haute que celle qui leur est commune avec les animaux et les plantes mêmes : car s'ils vivaient de cette vie élevée, la véritable vie des créatures intelligentes et libres, ils auraient peu à s'inquiéter de la vie inférieure, aux nécessités de laquelle la nature, associée au travail de l'homme, pourvoit comme d'elle-même.

Où serait l'indigence, si chacun cherchait premièrement le royaume de Dieu et la justice, c'est-à-dire si, docile à la loi de Dieu, aux devoirs qu'elle impose, chacun s'efforçait avant tout de les accomplir fidèlement?...

Donc, Seigneur, que votre royaume advienne : que votre loi devienne la loi du monde régénéré... Qu'il soit la demeure... de frères empressés à se secourir mutuellement ; que, plus nombreux de jour en jour, vos enfants s'unissent pour détruire le mal, pour abattre le temple de Satan, et reconstruire le vôtre sur ses ruines !

CHAPITRE VII

Faux prophètes

Faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent, c'est la loi, la loi de tous les lieux, de

tous les temps, la loi de l'avenir comme du passé, la loi éternelle. Mais combien ont cette loi sur les lèvres, et non dans le cœur! Combien la proclament en paroles, et la nient par leurs actes! Combien s'en vont disant : Seigneur, Seigneur, et que le Seigneur rejettera, parce qu'à la place des œuvres, ils ont mis de vains mots, des pratiques mortes, d'hypocrites discours... Jésus leur dira : Je ne vous connais point; passez avec les faux prophètes.

Or, il y a dans le monde plusieurs sortes de faux prophètes : les prophètes de la chair, qui ne parlent qu'au corps, pour lui promettre la jouissance des biens qu'il convoite, la pleine satisfaction de ses appétits, insouciants de l'âme...; les prophètes de l'Esprit, qui, n'ayant point l'Esprit en eux, tournent ses enseignements au profit de leurs intérêts et de leurs passions personnelles. Gardez-vous de ces faux prophètes; ils ne sauraient que vous égarer, que vous conduire à la perdition.

Mais il est souvent difficile de les discerner des vrais prophètes, de ceux qui ont reçu, pour le répandre, le souffle qui vivifie, car ils en affectent les dehors, mêlant dans leur langage le mensonge et la vérité, déguisant le mal sous certaines apparence du bien. Jésus-Christ savait qu'ils viendraient bientôt dénaturer ses pures doctrines, corrompre sa loi, et retarder ainsi l'avènement du

royaume de Dieu. C'est pourquoi il a dit : Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Regardez donc aux fruits, et jugez par eux tout le reste.

CHAPITRE VIII

Le renoncement

Les enseignements abondent ici : la puissance de la charité qui doit un jour guérir toutes les maladies, toutes les infirmités, toutes les langueurs de l'humanité souffrante, chasser les démons qui s'emparent des hommes et les tourmentent,... les penchants vicieux, les instincts mauvais, les passions sensuelles qui transforment la créature intelligente en un animal immonde, et la conduisent par l'abrutissement à la perdition ; la puissance de la foi qui obtient tout et qui opère tout, car le monde appartient à ceux qui croient, et quand elle s'éteint, il ne reste plus que l'inertie et la servitude.

Mais en ces temps où les peuples attendent le signal du plus grand combat qui jamais se livra sur la terre entre le bien et le mal, où des bruits de guerre grondent sourdement à tous les points de l'horizon, où chacun sent que bientôt se choqueront les deux armées qui décideront du sort futur du genre humain, de sa liberté ou de son esclavage, l'armée de Dieu et l'armée de Satan ; en

ces temps solennels, ce qu'il faut surtout qu'on sache bien, c'est que pour mériter d'être soldat dans l'armée de Dieu, il faut, comme un chef, renoncer à tout, il faut *laisser les morts ensevelir leurs morts;* et ceux-là sont morts qui, plongés uniquement dans les soins de ce qui passe, le souci des choses matérielles, ne savent pas même qu'ils ont une âme à délivrer, et que vivre, c'est combattre, c'est mourir pour accomplir cette grande délivrance.

CHAPITRE IX

La foi

Ne vous étonnez pas que Jésus-Christ insiste tant sur la foi et l'efficacité de la foi. On ne fait rien sans elle. Le doute tue l'homme et il tue les peuples...

CHAPITRE X

Disciples du Christ

Chose étrange! Jésus vient enseigner aux hommes à s'aider, à se secourir, à s'aimer comme des frères, et il dit à ceux qu'il envoie annoncer sa doctrine : « Les hommes vous persécuteront. »

La prison, les verges, les supplices sont les seules récompenses terrestres qu'il promette à

leur dévouement, et c'est pour cela que leur mission est si belle, si grande, qu'embrasée par l'amour qui se nourrit de sacrifices, elle s'est perpétuée de martyrs en martyrs, et se perpétuera sans interruption, jusqu'à ce que le règne de Dieu ait remplacé le règne du mal...

Vous avez à vaincre l'égoïsme par la charité. Qu'importe la fatigue, la souffrance, pour atteindre cette fin ! Qu'elle vous soit constamment présente ; placez-la dans votre cœur au-dessus de tout... au-dessus de la vie qu'on gagne en la perdant, en l'échangeant contre une vie plus haute.

N'acceptez jamais la paix dans le mal, la paix qui souille, la paix qui nie Dieu en niant sa justice, car c'est de cette paix que Jésus a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. »

CHAPITRE XII

Hypocrites

L'hypocrite s'arrête au dehors de la loi, pour se dispenser de la loi, substituant la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie, aux œuvres effectives de stériles pratiques, et cherchant une fausse paix de la conscience dans la condamnation de ceux pour qui le Maitre du sabbat est au-dessus du sabbat.

Elle nie le bien quand elle le peut nier ; il la gêne il l'irrite, et, si elle ne le peut nier, il a du moins

été opéré par de mauvais moyens et des motifs mauvais. Plutôt que d'en louer le Père céleste, elle aimera mieux l'attribuer à Satan.

Si c'est là ce qu'elle a dit du Christ; si, à cause de ses bienfaits mêmes, elle a fait de lui un ministre de Béelzébub, que sera-ce de ses disciples? Qu'ils s'attendent donc à être décriés, accusés par les hypocrites dont la race ne meurt point. Leurs calomnies changent selon les temps, mais ne tarissent jamais...

On reconnaît l'arbre à ses fruits et malheur à l'arbre qui ne porte que des fruits amers, des fruits qui ne nourrissent point, brillants au dehors, mais au dedans remplis d'une poussière infecte.

CHAPITRE XIII

Faux zèle

Les bons et les mauvais sont mêlés en ce monde. Mais aucun n'est bon entièrement, aucun n'est mauvais entièrement, et de plus tous peuvent changer; de sorte que, ne sachant rien de l'état final de chacun, il y a toujours des motifs d'espérance pour l'un et de crainte pour l'autre.

C'est pourquoi le zèle aveugle qui se hâte de juger, le zèle âpre et dur qui veut ici-bas séparer l'ivraie du froment, n'est pas le zèle selon Dieu, mais un zèle meurtrier et comme une sorte de fratricide.

Laissez venir le temps de la moisson, et alors se fera la séparation sur l'aire, et alors chacun recueillera selon qu'il aura semé. Car le mal porte en soi, ainsi que le bien, sa rétribution ; le désordre engendre la souffrance, et c'est ce que l'Evangile appelle *la fournaise de feu*.

A l'heure où se dissout le corps, où sur la terre tout finit pour l'homme, les enfants du Père de famille, reçus dans sa maison, y jouissent des biens promis...

CHAPITRE XIV

Foi ferme

Jésus fuyant Hérode... se retire au désert, le peuple l'y suit, et Jésus, après avoir guéri les malades, le nourrit des pains que sa parole a multipliés. Cependant ses disciples, qu'il a renvoyés dans une barque, afin de rester seul sur la montagne pour prier, sont assaillis d'une grande tempête.

Jésus vient à eux sur les flots au milieu de la nuit. Ils croient voir un fantôme et sont saisis de frayeur. Jésus les rassure par ce mot : *C'est moi.* Pierre lui demande d'aller à lui ; mais bien que Jésus lui ait dit : *Venez*, et qu'enhardi par ce commandement, il soit descendu de la barque, il a peur et enfonce dans la mer. Jésus, aussitôt, éten-

dant la main pour le soutenir, lui adresse ce reproche : *Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?*

Que signifient ces choses? Elles vous apprennent ce que l'Evangile explique si souvent, qu'on ne se sauve que par une foi ferme. Doutez-vous? Restez où vous êtes et ce que vous êtes, car vous n'avez pas ce qu'il faut pour rien changer à votre état. Croyez-vous? Allez au désert, suivez-y Jésus. Celui qui vient fonder sur la terre le royaume de Dieu...

Et ne vous inquiétez point comment vous vivrez dans le désert. Ayez faim de la parole, rassasiez-en votre âme, et le pain du corps lui sera donné, lui sera donné surabondamment par la puissance même de cette parole féconde. Ce n'est pas tout cependant, vous aurez encore à subir d'autres épreuves; il vous faudra lutter contre les flots et les vents.

La tempête viendra; mais Jésus aussi viendra dans la tempête et les vents s'apaiseront, les flots s'abaisseront et heureux alors ceux qui auront cru, qui n'auront pas douté! Priez donc, priez comme le Fils de l'homme sur la montagne, priez que cette foi, la foi qui vous sauve, soit affermie en vous...

CHAPITRE XVII

Transfiguration

S'il est dans les destinées de chaque homme de se transfigurer comme le Christ... cette tranforma-

tion ne s'opère qu'avec travail et souffrance, et la Passion la précède toujours.

Avant de se revêtir de splendeur, avant d'entrer dans la lumière, il faut marcher sous un ciel sombre, endurer la persécution, livrer le corps afin de sauver l'âme ; il faut mourir, mourir sur la Croix pour renaître à une vie plus puissante, plus parfaite.

Voilà ce que Jésus nous apprend par sa parole et par ses exemples... Ce qui s'en va, c'est le vêtement usé de l'être impérissable, ce qui tombe, c'est la feuille d'automne.

Le soleil laisse l'hiver approcher ; mais après l'hiver, le printemps, le souffle qui ranime...

CHAPITRE XVIII

Pardon des injures

Pardonnez, pour qu'on vous pardonne, remettez pour qu'on vous remette, car l'heure de rendre compte viendra, et comme vous aurez traité vos frères ainsi serez-vous traité. Une offense, un tort vous irrite, vous blesse ; il est là toujours devant vous dans votre souvenir implacable : Etes-vous donc si pur que vous n'ayez aucune dette semblable envers Dieu ?

Qu'auriez-vous à répondre lorsqu'il vous interrogera sur vos œuvres ? Vous a-t-il commandé d'en

chercher la règle dans les mauvais trésors de votre cœur, l'orgueil, la rancune, l'insatiable cupidité, ou dans les saints devoirs d'un amour mutuel, dont le fruit est la paix...?

A la charité qui compatit vous substituez l'intérêt sordide, l'égoïsme qui se renferme en soi et pour qui la souffrance d'autrui n'est rien près d'un peu d'argent.

Quel prétexte ne vous suffit pas pour manquer de commisération, pour être sourd au cri du besoin, pour refuser d'aider votre frère, pour exiger de lui ce qu'il ne saurait payer? — Il me doit. — C'est vrai, il vous doit selon la loi humaine. — Donc qu'il me livre son dernier vêtement, sa dernière dragme, dût-il ensuite mourir de faim avec sa femme et ses enfants. — Ah! vous réclamez contre lui la loi humaine; vous l'en écrasez. Soit, mais aussi, demain, le Juge vous courbera sous le poids de la loi divine. Croyez-vous donc que la voix du pauvre ne monte pas jusqu'à lui? Croyez-vous donc, quand vous le dépouillez, quand vous le chassez du réduit misérable que vous, riches, vous lui vendiez au prix de ses sueurs, quand vous le jetez sur la voie publique, exposé au vent, à la pluie, au froid qui torture et qui tue, croyez-vous donc que tout soit fini, que ce mot : *C'est mon droit*, satisfasse à l'éternelle justice?

Un jour, qui n'est pas loin, vous viendrez, vous aussi, demander à être admis dans la demeure du

Maître, demander qu'il vous remette ce que vous lui devez, et le Maître dira : « Point de pitié pour celui qui n'a point eu de pitié! qu'on le livre aux exécuteurs, jusqu'à ce qu'il ait payé toute sa dette. »

CHAPITRE XIX

Le mauvais riche

Viens, riche, et dis-nous ce que tu es; dis-nous, si tu le sais, pourquoi cette sorte de réprobation prononcée contre toi par le Christ? Quoi, tu auras accompli les commandements, satisfait au précepte de justice, et néanmoins le royaume des Cieux te sera fermé?

Pour que l'entrée t'en soit ouverte, il faut que tu fasses plus encore? Oui, sans doute, il faut que tu fasse plus. Est-ce que la justice est tout? Est-çe que ses devoirs sont les seuls devoirs! La charité n'oblige-t-elle à rien? « Si votre frère et votre sœur sont nus, s'ils manquent de nourriture, et que quelqu'un de vous leur dise : *Allez en paix, et puissiez-vous être rechauffés et rassasiés*, et cependant ne leur donne pas ce qui est nécessaire à leur corps, à quoi servira ce vœu stérile? Tu crois en Dieu, c'est bien; les démons aussi croient, et ils tremblent. Ce sont les œuvres qui justifient. Et maintenant, riches, pleurez et hurlez dans les misères qui

vous adviendront; car vous avez thésaurisé la colère pour vos derniers jours (1). »

Comprenez donc la parole du Christ, comprenez que la richesse fascine, endurcit, dessèche dans le cœur les sources du bien; qu'elle n'est donnée que pour la répandre; qu'autrement, c'est la vie de son frère qu'on ravit et qu'on s'approprie.

Et comme la richesse saisit l'homme par le fond de ses entrailles, s'incorpore à lui de telle sorte que bien rarement a-t-il la force de s'en détacher, malheur, malheur au riche! Il vient à Jésus, il est prêt à tout, aucun commandement ne l'effraye, il a obéi à la loi depuis son enfance : que lui manque-t-il? Une seule chose, l'amour. Jésus lui dit : *Que votre richesse soit aussi celle du pauvre*, et il s'en va, triste, parce qu'il possédait de grands biens.

Il s'en va. Où? Là où s'en alla le premier fratricide.

CHAPITRE XX

Société nouvelle

Près de consommer sa mission, Jésus annonce une société nouvelle, et en pose les fondements. Les peuples, jusqu'à lui, possession d'un ou de plusieurs maîtres, leur appartenaient comme autant

(1) Cf. Saint Jacques, II.

de troupeaux. Partout la tyrannique domination de quelques-uns, la servitude des autres, opprimés au nom de la force, ou sous le prétexte insolent d'une supériorité de nature. Princes et grands pesaient sur tout le monde de tout le poids de leur orgueil et de leur rapacité. Jésus vient mettre un terme à ce profond désordre, il vient relever ces têtes courbées, affranchir ces multitudes esclaves...

CHAPITRE XXII

Foi, Amour

Il ne se peut rien de plus formel que les paroles de Jésus-Christ touchant les deux préceptes qui renferment toute la loi : et cependant combien peu ont-elles été comprises!...

Comment accomplir la loi sans y croire, sans croire à la réalité, à la sainteté des devoirs qu'elle impose? Comment l'amour de Dieu, d'où dérive l'amour du prochain, serait-il possible sans la foi en Dieu?

La foi et l'amour sont inséparables; qui ne croit point n'aime point; qui n'aime point est mort à tout bien...

Élargissez vos cœurs, et vous serez vraiment les disciples de Jésus. Il n'est point venu pour expliquer... les secrets de la création; il n'est point venu pour enseigner la science qui se développe

incessamment et se développera sans fin par le travail naturel et continu de l'intelligence humaine unie à Dieu, source de toute lumière, il est venu enseigner la loi de vie, qui n'est que la loi de l'amour, et donner l'exemple de son parfait accomplissement...

CHAPITRE XXIII

Scribes et Pharisiens

Jésus, toujours si plein d'indulgence et de mansuétude, Jésus qui dit : *Apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur ;* Jésus que ne rebutait aucune infirmité, aucune faiblesse humaine; qui, avec une divine tendresse et comme une sorte de préférence compatissante, appelait les pécheurs, pauvres âmes malades, pour les guérir par l'onction de sa parole; Jésus s'indigne en toute occasion contre les Scribes et les Pharisiens, et, sans jamais tenter de les attirer à soi, n'a pour eux que des menaces, qu'un langage de colère et de dégoût. Pourquoi cela? Il l'explique lui-même. Ne lisez-vous pas sur leur front ce mot : *hypocrites?*

Docteurs de la loi; ils corrompent la loi, réduite à une lettre morte, à des pratiques stériles; ils en détruisent la substance, l'esprit, couvrant d'un voile sacré leurs passions mises à l'aise, leurs convoitises de toute espèce, leur orgueil, leur

rapacité, et détournant les hommes du droit chemin.

Après s'être, dans leur cœur, séparés du vrai et du bien, leur intelligence s'obscurcit, et c'est leur premier châtiment. Ils perdent la lumière qu'ils ont cachée aux autres. Leur conscience éteinte, ayant cessé de les éclairer intérieurement, ils s'égarent toujours plus, s'affermissent dans l'erreur et le mal, et y reposent tranquilles.

C'est pourquoi rien ne saurait ranimer en eux la vie dont ils ont étouffé jusqu'aux germes! *Ossements de morts*, comme les nomme Jésus.

A cette race perverse qui tue les Prophètes, flagelle et crucifie, au nom de Dieu, les envoyés de Dieu, il annonce le jugement près de descendre sur elle; il lui crie : *Malheur!* Car voici venir le jour où il lui sera demandé compte du sang du juste, qu'elle a versé...

CHAPITRE XXV

L'amour de Dieu et du prochain

Comme on le verra dans saint Luc, l'Évangile commence en annonçant la paix aux hommes de bonne volonté, à ceux qui veulent le bien et qui l'accomplissent, suivant les lumières qu'ils ont reçues dans la droiture de leur conscience.

Jésus, ensuite, enseignant sa loi, simple déve-

loppement de la loi antique, car la vérité ne change pas, la réduit à deux points qui la renferment toute : l'amour de Dieu, l'amour du prochain. Celui donc qui aime Dieu et le prochain, et agit selon cet amour, celui-là remplit fidèlement la loi ; celui-là est vraiment l'homme de bonne volonté à qui la paix a été promise.

Ce qu'ajoute à ces deux préceptes la prédication du Sauveur, n'en est qu'une explication. Il les applique aux relations de la vie, aux circonstances qui se présentent chaque jour ; il en déduit le détail des devoirs, et montre par des exemples comment on les viole.

Quoi de plus clair que cette doctrine, si nettement exposée, inculquée par tant de manières par Jésus ? Que laisse-t-elle à désirer ? Quelle confirmation ? Quelle sanction dernière ? Cependant une parole suprême y va comme apposer un sceau définitif. Vous avez entendu le Législateur, entendez maintenant le Juge.

Voilà tous les hommes rassemblés devant lui, attendant leur sentence. Que leur dit-il ? Il les interroge sur leurs œuvres, sur les œuvres de miséricorde, les œuvres de l'amour. Par elles s'opère le discernement des bons et des mauvais. Vous avez aimé et servi le prochain, passez à la droite ; vous l'avez délaissé dans ses nécessités, ses misères de toutes sortes ; passez à la gauche...

CHAPITRE XXVI

Passion du Christ

A la fin du chapitre suivant, où s'achève le récit de la Passion du Christ, nous tâcherons d'indiquer quelqu'une des grandes instructions qu'elle renferme.

Mais qui déjà ne se sent ému, jusqu'au fond de l'âme, du prix que reçoit de ses bienfaits, de son inénarrable amour pour ses frères, le JUSTE par excellence ; de la froide cruauté de ses persécuteurs, de sa douceur inaltérable, de son calme surhumain, au milieu de ce qui briserait, à force d'iniquité chez les uns, d'ingratitude et de lâcheté chez les autres, le cœur le plus ferme ?

Jamais le monde n'avait vu, il ne reverra jamais rien de semblable. C'est ici le suprême degré d'élévation où l'on puisse concevoir qu'il soit donné à la créature d'atteindre. S'en rapprocher, quoique toujours de loin, sera désormais le travail de ceux qui aspirent avec le plus d'ardeur à la perfection.

Et néanmoins, comme pour les soutenir, comme pour encourager leurs efforts et leurs espérances, cette perfection leur est montrée sous les conditions de la lutte, du combat intérieur inséparable de notre nature infirme.

Aux approches de l'épreuve dernière, Jésus

n'hésite pas; certes, sa volonté n'est pas ébranlée un moment; mais le trouble envahit la partie inférieure de son être, il est *triste jusqu'à la mort*, en proie à des angoisses, à une agonie plus terrible que le supplice même qui suivra.

Et il ne la cache point, ne la dissimule point; il veut, au contraire, que ses disciples en soient témoins, qu'ils en gardent le souvenir, afin d'y trouver un appui dans les involontaires défaillances de la chair, lorsque pour eux aussi viendra le jour du sacrifice.

Egalement éloigné de toute faiblesse et de tout faste, il laisse tranquillement s'accomplir ce qui doit être accompli en lui; il s'abandonne à ses ennemis, sans proférer une plainte. Sachant que sa mort est résolue, il se tait devant les accusateurs, car ce n'est pas la vérité que les juges cherchent, mais un prétexte, quel qu'il soit, de le condamner.

Cependant, lorsqu'ils l'interrogent sur ce qu'il est et sur sa mission, il rompt le silence; car, sur ce point, il doit la vérité au monde, il la doit à ses ennemis mêmes. Mais cela dit, il se tait de nouveau.

Le reste, son sang le dira; il en sortira comme une voix qu'entendra toute la terre : voix douce pour les faibles, les affligés, les opprimés, qu'elle relèvera de leur déchéance; formidable aux puissants, dont elle brisera l'orgueil...

CHAPITRE XXVII

Passion du Christ (*Suite*)

La Passion de Jésus, c'est l'histoire et la prophétie, ce qui fut, ce qui est, ce qui sera, le tableau complet du grand sacrifice qui a commencé avec le genre humain et durera autant que lui, perpétuellement renouvelé pendant la suite des âges, jusqu'à ce que le salut soit accompli.

Car le salut, c'est le développement de la vérité et de l'amour dans le monde ; et quiconque, en aucun temps, viendra concourir à cette divine évolution de la vie, combattre le règne du mal pour établir le règne de Dieu, rencontrera les mêmes obstacles, les mêmes haines implacables, les mêmes envies, les mêmes calomnies, les mêmes colères, et souffrira comme a souffert Jésus.

L'hypocrisie lui tendra des pièges, et, par mille ruses infâmes, trompant la multitude, pervertira passagèrement, au milieu des vérités dont elle l'environnera, sa conscience séduite.

Alors, ce sera le temps de la violence. L'envoyé du Père verra se soulever autour de lui les flots d'une mer furieuse.

Ceux qui, la veille, couraient au-devant de lui, en chantant *Hosanna*, l'outrageront et le maudiront. Trahi par les uns, renié par les autres, à cause de la peur qui les aura saisis, délaissé de tous, il res-

tera seul avec son âme, et son âme, même troublée, défaillante dans l'angoisse et dans l'agonie, demandera que ce calice, s'il se peut, s'éloigne d'elle.

Fils de l'homme, bois, bois jusqu'à la lie; le salut est au fond de ce breuvage.

Mais voici venir les Caïphe, les Hérode, les Pilate... Il se sont ligués contre lui; car que sont-ils, sinon le passé, sinon ce qui s'éteint, ce qui doit mourir, pour que l'avenir naisse, ce que le genre humain, dans sa marche, laisse derrière lui le matin, comme les débris du campement de la veille? Lors donc qu'une voix s'élève, qui presse le peuple de plier ses tentes, pâles de crainte, ils s'efforcent d'étouffer cette voix ennemie.

Et, suivant leur pensée aveugle, que faut-il pour cela? Quatre clous et une croix. Cela se trouve toujours; ils ont vaincu : et la victoire, qu'est-ce? Trois jours de silence dans le tombeau.

Puis, le tombeau s'ouvre, et le crucifié, se dégageant de son linceul, prend possession du monde que sa parole régénérera.

CHAPITRE XXVIII

Mission du Christ continuée par celle des Apôtres

Ce que Jésus était venu pour faire, il l'a fait : au monde qui se mourait, il a prêché la doctrine

qui devait le sauver, il l'a scellée de son sang; sa mission ici-bas est désormais terminée; celle de ses disciples commence.

Ils s'en iront par toute la terre annonçant la parole de vie, enseignant aux nations la loi nouvelle, complément de l'ancienne et son accomplissement parfait, leur apprenant à garder tout ce que Jésus a commandé; c'est-à-dire, comme lui-même il l'avait expliqué tant de fois, à aimer Dieu, à aimer le prochain, et, par ce double amour, réaliser l'union intime des hommes entre eux et avec leur Père qui est dans les Cieux.

Ainsi se formera la vraie société que l'Evangile appelle le royaume de Dieu, parce que tout s'y ordonne selon ses volontés, réglées elles-mêmes par ses lois éternelles.

Et comme, pour entrer dans cette alliance sainte, il faut que l'âme se purifie de ses vieilles souillures, de toutes les corruptions du passé, le baptême de l'esprit, qui renouvelle l'homme intérieur, devra reproduire en chacun la régénération dont l'effet sera de transformer le monde. Le baptême extérieur, le baptême d'eau, en est le symbole en même temps qu'il est le signe de l'admission dans la société des enfants de Dieu, des frères du Christ, de l'acquiescement à sa loi, de l'adhésion à sa doctrine.

C'est pourquoi il est dit : « Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père

et du Fils et du Saint-Esprit », au nom de Celui qui est tout ensemble, dans son unité indivisible et infinie, Puissance, Intelligence, Amour.

Et cet enseignement durera jusqu'à la consommation du siècle, parce que le mal ne sera pas détruit auparavant, parce qu'il sera constamment nécessaire de rappeler les hommes à la connaissance du vrai, à la pratique du bien ; et jusqu'à la consommation du siècle, le Christ sera tous les jours avec ses disciples enseignant sa loi, parce qu'il y a, dans la loi du Christ, dans l'esprit que le Christ a communiqué aux siens, une invincible force, une vie impérissable qui est celle de Dieu même.

ÉVANGILE SELON SAINT MARC

CHAPITRE PREMIER

Jésus, venu pour sauver tous les hommes, ne sauve que ceux qui veulent être sauvés

Les Évangélistes insistent tous sur les guérisons opérées par Jésus, parce qu'elles caractérisent d'une manière sensible la mission du Christ venu pour guérir l'humanité malade. Il s'émeut de compassion à la vue des infirmités, des langueurs du corps, emblème des langueurs, des infirmités de l'âme.

Ces malheureux que la fièvre tourmente, ou que les démons possèdent, ces lépreux, ces aveugles, qu'est-ce, sinon les hommes et les peuples sortis des voies de l'ordre, plongés dans les ténèbres et la corruption, dominés par l'esprit du mal?

Au temps où vint Jésus, il avait envahi la société entière, les mœurs, les lois, les institutions. La Rome des Césars, devenue la capitale du monde, était comme le centre d'une immense orgie.

La religion, chez les Juifs, réduite à de vaines

formes, avilie et dégénérée, avait perdu sa force réprimante, sa puissance morale. Le matérialisme des Sadducéens, les superstitions des Pharisiens, leur hypocrisie avaient ruiné la base de tout ce qu'elle contenait de salutaire et de vrai.

Il fallait que l'édifice religieux fût reconstruit sur de plus solides et plus larges assises, pour que les nations, préparées par le baptême de la pénitence, régénérées par celui de l'esprit, y trouvassent la guérison des maux si profonds, si multipliés, si divers, qui menaçaient la vie dans sa source même.

Mais le salut que le Christ annonçait et qui, pour s'accomplir entièrement, exigeait le long travail des âges, devait, en chacun de ces âges, et dès le commencement, produire ses fruits en chaque homme de bonne volonté, en quiconque, croyant à l'efficace de la vertu divine, voudrait sincèrement être guéri.

C'est là ce qu'indiquent les Evangiles, en rappelant si souvent les œuvres que Jésus opérait.

Toutefois, on doit encore lire dans ces récits une autre instruction. La guérison des maladies de l'âme ne vient pas uniquement du Médecin céleste, de sa seule action indépendante de celle de l'âme elle-même. Il est nécessaire qu'elle concoure à son propre salut, car Dieu l'a faite libre, et, sans la liberté, impuissante au bien, impuissante au mal, elle serait semblable à la brute qui ne répond d'aucun de ses actes.

C'est pourquoi, après avoir dit que les habitants de Capharnaüm amenaient à Jésus tous les malades et tous ceux que le démon possédait, saint Marc n'ajoute pas qu'il les guérit tous, mais qu'il guérit *plusieurs* malades et chassa *plusieurs* démons.

Tel est encore, tel sera toujours l'effet de la parole de Jésus. Redite de siècle en siècle, elle agit suivant les dispositions de ceux qui l'entendent; elle guérit ceux qui veulent être guéris, elle sauve ceux qui veulent être sauvés, et ceux-là seulement, car *l'homme a été mis entre les mains de son conseil.*

CHAPITRE II

Renouvellement

Toutes les paroles du Christ ont un sens profond. « On ne coud pas, dit-il, une pièce de drap neuf à un vieux vêtement; on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres. »

Les vieilles outres, ce sont les sociétés usées par le temps, dissoutes par la corruption, qui n'ont plus de force ni de consistance. Le vin nouveau, c'est la nouvelle effusion de l'esprit qui doit ranimer le monde. Les sociétés vieillies n'en sauraient supporter l'action; elles se rompent et le laissent écouler; il faut, pour le conserver, pour qu'il serve aux besoins des hommes, de nouvelles sociétés, des outres neuves.

Ceux-là donc se trompent étrangement qui, aux époques où se renouvelle la vie de l'humanité, croient pouvoir renfermer cette vie nouvelle, ce vin nouveau, dans des vaisseaux caduques, des institutions décrépites. Ils ne font qu'en hâter la dernière destruction, et il n'y aurait qu'à s'en réjouir si, par cette tentative insensée, ils ne privaient les autres et ne se privaient eux-mêmes du bienfait divin.

La sève du printemps ne monte point dans les feuilles qu'a séchées l'automne.

Croyez aux enseignements du Christ, croyez aux exemples que vous ont donnés ses disciples. Est-ce que sa loi eût pu germer, se développer dans le sein de la synagogue ?

La synagogue, c'est le passé, la vieille outre, le vieux vêtement. Tous les vêtements s'usent... Le Père céleste, lorsque l'hiver a passé sur ce qu'avait vivifié le soleil, renouvelle le vêtement de la terre.

CHAPITRE III

La vie dans l'amour

La société juive, politiquement ruinée par les Romains, n'existait, désormais, que dans le temple, et la corruption, la superstition, qui détruisaient la loi par des interprétations dérisoires, la réduisant à des formes stériles, à une lettre morte,

avaient profané le temple même. Alors Jésus vient renverser ce temple que Dieu n'habitait plus ; il vient bâtir un temple nouveau, fonder une société nouvelle.

Comment accomplira-t-il cette œuvre d'où dépend le salut de l'avenir? Cherchera-t-il un appui parmi les ministres de l'ordre ancien? Rattachera-t-il son autorité à leur autorité?

Non, il se sépare de ce passé. Fort de sa foi, de la vertu qu'il sent en lui, qui le pousse à remplir sa mission, il parle, agit, au nom de Dieu seul.

Mais est-ce vraiment Dieu qui l'envoie? Où en est la preuve? Dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans l'instinct de la multitude, dans l'écho que sa voix éveille au fond des cœurs simples et droits.

Il ne relève que de l'Esprit dont l'inspiration le guide. C'est pourquoi il enseigne comme ayant puissance et non comme les scribes. Mais il faut que son enseignement se propage et se perpétue. Que fera-t-il pour cela? Qu'a-t-il autour de lui? Ni savants, ni riches, ni gens en pouvoir : de pauvres hommes du peuple, artisans, pêcheurs. Il en appelle douze, ceux qu'il veut, et les charge de répandre sa doctrine, d'amener à lui le monde.

Ainsi s'opère tout ce qui est grand, tout ce qui est saint, tout ce qui doit durer. Le mouvement ne part point de débris inertes ; la vie n'émane point des sépulcres où pourrissent les morts, mais de qui la possède en soi.

Or la vie, c'est l'amour ; et voulez-vous savoir à quel signe se reconnaît l'amour, l'amour qui ranime les peuples éteints et l'humanité défaillante ? Voulez-vous savoir où il est ? Dans l'âme de celui qui, portant ses regards sur tous les hommes et prêt à mourir pour les sauver, peut dire devant Dieu : *Voilà ma mère et ma sœur et mes frères.*

CHAPITRE IV

Le Semeur

Quiconque veut répandre la bonne parole doit, s'oubliant lui-même, ne regarder qu'une seule chose : l'accomplissement du devoir qu'il se croit appelé à remplir. Car, s'il se recherche à quelque degré ; si, pour persévérer dans son œuvre, il a besoin d'en voir le fruit, il ne tardera pas à se lasser, il succombera bien vite au découragement.

Lorsqu'on vient annoncer la vérité aux hommes, les presser d'obéir à la loi de l'amour qui ordonne de renoncer à soi pour se fondre en autrui et y retrouver une vie plus puissante et plus abondante, on rencontre d'abord toutes les passions humaines qui se soulèvent contre cette loi et la repoussent violemment. Vous demandez au faible des efforts, au riche le détachement de la richesse, à l'ambitieux de s'effacer, à l'orgueilleux de se faire petit, au sensuel de vaincre ses convoitises,

à tous un long et rude labeur; comment seriez-vous écouté?

Ce qui étonne, ce n'est pas que la semence du vrai, du bien, soit étouffée dans le monde ou s'y dessèche presque aussitôt, c'est qu'une partie de cette divine semence y trouve, çà et là, un peu de bonne terre où elle fructifie. Mais, dans ce peu de bonne terre, elle pousse des racines si profondes que rien n'en saurait arrêter la croissance. Elle élève sa tige, étend ses rameaux, préparant aux oiseaux du ciel, aux plus frêles créatures, un doux ombrage et un lieu de repos.

Et ceci, ce n'est pas l'homme qui le fait ; il ignore même comment s'est opérée cette œuvre merveilleuse. Il a semé, voilà tout; et de jour, de nuit, par un secret travail, inconnu de lui dans ses voies, la semence a germé, s'est développée, est devenue ce qu'elle devait devenir.

Semez donc, mais en esprit de foi ; semez, mais en sachant que vous semez pour un temps que vous ne verrez point. La plante céleste croîtra, mais son ombre ne recouvrira que vos cendres.

Qui demande plus aime pour soi, et non pour Dieu, et non pour ses frères.

La parole de Jésus, fructifiant de siècle en siècle, a changé le monde, et, dans l'universel abandon, sur la croix, son dernier mot fut : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé?*

CHAPITRE V

L'esclave de ses passions

Les hommes livrés à leurs convoitises offrent le spectacle effrayant d'une véritable aliénation. Ils ne se possèdent pas eux-mêmes, ils sont possédés par l'esprit du mal, l'esprit immonde, qui peu à peu leur ôte tout usage de leur liberté! Rien ne peut plus les contenir, ils brisent toutes les chaînes que leur imposent les lois humaines, la conscience humaine, et disent à Dieu même : Qu'y a-t-il entre toi et moi?

Et il est bien vrai qu'entre ces créatures dégradées, descendues au-dessous des bêtes, parce qu'elles sont descendues au-dessous de leur nature, on ne saurait découvrir par quel lien elles pourraient être unies à l'Auteur de l'ordre, à l'Auteur de la vie et des lois de la vie.

Aussi leur demeure n'est-elle plus la demeure des vivants; elles habitent les sépulcres, plus mortes dans leur âme, plus pourries que les cadavres qu'ils renferment, toujours inquiètes, toujours en un fiévreux mouvement, parce que toujours la faim les tourmente, elles errent en poussant de grands cris, les cris d'une indicible angoisse, appelant sans cesse une nouvelle proie qui ne les rassasie jamais.

Etrange misère! Et cependant, loin d'en vouloir

sortir, d'essayer de remonter, elles aspirent à descendre encore, elles envient les pourceaux, elles disent : Plutôt que de quitter cette région, envoyez-nous en eux. La Justice sévère, la Miséricorde vaincue leur dit : *Allez.*

Le reste se passe au fond de l'abîme, et n'a pas de nom dans la langue des hommes.

CHAPITRE VI

Liberté apostolique

Après l'esprit de dévouement et de foi, d'inébranlable foi, la première condition de l'apostolat est l'indépendance, et la mesure de l'indépendance est celle du détachement de soi et de tout ce qui se rapporte à soi. Quiconque craint ou désire quelque chose de la terre n'est pas libre ; il y a en lui un point où l'on pourra toujours sceller une chaîne.

Toute possession lie l'âme, tout ce qu'on recherche au-delà du simple besoin présent l'entrave dans l'ordre de l'apostolat ; et les besoins mêmes doivent être réduits aux strictes nécessités de la nature, sans quoi l'apôtre tombera plus ou moins dans le servage de ceux au-dessus desquels il doit s'élever pour accomplir son œuvre.

Celui qui se soumet aux hommes, s'est auparavant soumis aux choses, selon la remarque profonde d'un ancien. C'est pourquoi Jésus veut que

ses disciples, en allant annoncer la parole qui doit renouveler le monde, s'affranchissent de tout ce qui les rendrait, à quelque degré, esclaves du monde.

Des sandales, une tunique, un bâton, il leur défend de prendre rien de plus, ni sac, ni pain, ni argent dans leur ceinture. Le reste leur sera donné comme aux oiseaux du ciel qui trouvent chaque jour la pâture de chaque jour que leur a préparée le Père céleste.

C'est ainsi qu'ils doivent apparaître au milieu des peuples, et c'est à ce signe que les peuples les reconnaîtront. S'ils ne confirmaient pas leur enseignement par leur exemple, s'ils vivaient de la vie de la chair, en appelant les hommes à celle de l'esprit, qui les écouterait?

Leur puissance est dans le renoncement à tout ce que les sens convoitent; car les convoitises, ce sont les maladies qu'ils viennent guérir, les démons qu'ils viennent chasser, et, pour guérir les autres, il faut d'abord s'être guéri soi-même; pour chasser d'eux l'esprit mauvais, il faut n'être pas soi-même sous son empire...

CHAPITRE VII

Traditions pharisaïques

La réforme de l'homme intérieur, c'est ce que Jésus veut opérer, en cela contraire aux Phari-

siens qui s'attachaient aux purs dehors. Il leur reproche d'avoir aboli le commandement de Dieu par leurs traditions.

Quand l'esprit de vie se retire de ceux qui sont chargés de le répandre ; quand les institutions, ayant perdu leur vigueur primitive, penchent vers leur fin, il arrive deux choses : on multiplie les cérémonies, les rites, les pratiques extérieures, et on leur attribue une efficacité chimérique, persuadant aux hommes qu'elles suppléent les vertus réelles et dispensent de l'accomplissement de la loi véritable. Alors il se forme, au sein des sociétés soumises à ce fatal enseignement, comme une fausse conscience. On voit des peuples entiers conserver avec zèle je ne sais quelle foi spéculative, et croupir tranquilles dans l'oubli des devoirs les plus saints, dans une corruption si générale que rien presque ne s'y dérobe. Ils se lavent les mains, avant de manger le pain du corps, ils purifient les vases de terre et les vaisseaux d'airain, insouciants des souillures de l'âme. Le cœur est laissé à lui-même, et du cœur sortent en foule les vices dont Jésus fait l'effrayante énumération.

Lui, par une doctrine opposée, dit : Descendez dans le cœur pour en arracher toute racine mauvaise. Qu'importe le dehors? C'est au-dedans qu'est le bien et qu'est le mal.

Voilà ce qu'enseigne le Christ. Qui donc enseigne autrement n'enseigne point selon le Christ,

n'est point le disciple du Christ. Il abuse de son nom pour tromper les hommes ; il est de ces faux apôtres dont le Christ lui-même a dit. « Gardez-vous de ceux qui viendront à vous couverts de peaux de brebis et qui au-dedans sont des loups rapaces ».

Et encore : « Tous ceux qui disent, Seigneur, Seigneur », qui prient des lèvres, et demeurent dans le mal par le fond de leur volonté, « n'entreront pas dans le royaume des cieux. »

CHAPITRE VIII

La Croix, fardeau léger

Jésus appelait à lui les hommes disant : « Venez à moi, vous tous qui ployez sous le faix du travail, et je vous ranimerai, et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux et mon fardeau léger. »

Puis, voilà que, convoquant le peuple avec ses disciples, il leur déclare que quiconque veut le suivre doit se renoncer soi-même, et prendre sa croix, et la porter, à son exemple, jusqu'au Golgotha, s'il le faut, perdant son âme pour la sauver. Est-ce donc que le Christ se serait contredit? Est-ce qu'il aurait, selon ses pensées du moment, parlé, comme au hasard, en un sens et un autre sens?

Non, certes, et il est vrai que son joug est doux, son fardeau léger; et il est vrai aussi, qu'à moins de se renoncer soi-même, à moins de prendre et de porter sa croix, on ne le saurait suivre dans la voie qu'il a ouverte aux hommes.

Car, vivre pour ses frères, se dévouer à eux, n'est-ce pas renoncer à soi? Car s'engager à vaincre l'orgueil, la cupidité, l'avarice, la sensualité, la mollesse, tous les penchants vicieux, toutes les passions mauvaises, n'est-ce pas prendre sa croix? N'est-ce pas la prendre que d'accepter les oppositions, les persécutions que rencontre constamment quiconque, animé de l'esprit de Jésus, travaillera comme lui à établir le règne de Dieu dans le monde?

Voyez, après tant de siècles, où ce monde en est encore!...

Et que doivent attendre de lui, de sa haine pour tout ce qui menace la puissance du Mauvais auquel il est livré, les disciples du Fils de l'homme? Oh! oui, s'ils veulent le suivre, il faut qu'ils prennent la croix.

Mais la croix elle-même est le fardeau léger, le joug plein de douceur promis à tous ceux qui viendront à Jésus. Car quoi de plus doux que la paix du cœur, la conscience du devoir rempli, des combats soutenus pour détruire le mal? Quoi de plus doux que de se donner, de plus doux que l'amour, de plus doux que la croix imposée par l'amour?

Heureux donc, heureux ceux qui la prennent, qui l'acceptent de Jésus, comme Jésus l'accepte du Père ; car ceux-là peuvent dire : *Je vis, non plus moi, mais Dieu en moi.* (Saint Paul (1).)

CHAPITRE XI

Mission du Christ

En chassant les vendeurs du temple, Jésus agit comme ayant puissance ; c'est pourquoi les dépositaires de l'autorité établie lui demandent d'où vient la sienne, de qui il tient le pouvoir de réformateur qu'il vient d'exercer?

Que leur répond Jésus? Il ne dit point : Je suis le Messie annoncé à vos pères ; c'était cela même que l'on contestait. Il les interroge sur Jean-Baptiste, placé lui-même en dehors de la hiérarchie mosaïque. Car, s'ils reconnaissent l'autorité de Jean, comment contesteraient-ils l'autorité de Celui dont Jean disait : « Je ne suis pas digne de délier la courroie de sa chaussure »?

Les Princes des prêtres, les Scribes, les Anciens ne croyaient pas à la mission de Jean, mais le peuple y croyait, et il avait raison d'y croire, puisque Jean, précurseur du Christ, initiait le monde à la doctrine qui devait le sauver.

(1) Galat., II, 20.

La mission de Jean, c'était donc le commencement de la mission du Christ, comme la mission du Christ était le complément, la consommation de celle de Jean : et l'une et l'autre, également repoussées, également niées par la Synagogue, procédaient de Dieu seul, se justifiant assez par elles-mêmes, par le caractère intrinsèque de vérité et de sainteté qui frappait la conscience du peuple.

On voit ici comment se renouvelle la société aux époques où sa vie épuisée menace de s'éteindre; comment s'opèrent les transformations, les développements qu'implique le progrès, loi première de l'humanité et de la création tout entière.

Le lien de l'avenir et du passé n'est pas le lien d'une succession matérielle, mais le lien de l'esprit qui passe du corps usé, que le temps a dissous, dans un corps nouveau plus parfait.

Ne cherchez donc point l'étincelle de vie dans des cendres froides, et ne demandez point à la plante nouvelle d'où elle vient et pourquoi elle vit.

Elle vient de Celui de qui tout vient ; elle vit parce qu'il a fait luire son soleil sur le germe invisible, et qu'il l'a humecté de la rosée du ciel.

CHAPITRE XIV

Fécondité de la souffrance

Rien de grand ne se produit dans l'humanité qu'à la condition de la souffrance, et comme aucune œuvre n'égala jamais celle du Christ, les souffrances du Christ ont aussi dépassé toutes les autres souffrances. Il savait que c'était là ce qu'il devait attendre ; il avait tout prévu, et la haine de ceux dont il venait renverser le pouvoir, et leurs trames secrètes, et leurs violences publiques, et l'ingrat changement de ce peuple dont il guérissait les maux, que, dans le désert de la vieille société, il nourrissait du pain céleste de sa parole, et la croix, et la mort, et l'abandon des siens, plus douloureux que la mort même.

Cette pensée est devant lui sans cesse, sans cesse il la rappelle, mais cela ne l'arrête pas un instant. Si la nature repousse ce calice, une volonté plus forte l'accepte sans hésiter.

Et, en cela, il donne à tous ceux qui continueront sa mission, à tous ceux qui viendront comme lui travailler au salut des hommes, les affranchir du joug de l'erreur et du mal, les guider dans la route éternelle du progrès, il leur donne un exemple qui leur doit être éternellement présent.

Car s'ils veulent arriver au même but que le

Christ, il faut qu'ils marchent dans la même voie que le Christ. On ne sert les hommes qu'à ce prix.

Vous voulez qu'ils soient vraiment frères, vous les rappelez aux lois de leur commune nature, vous combattez toutes les oppressions, toutes les iniquités, toutes les hypocrisies; vous appelez sur la terre le règne de la justice, du droit, du devoir, de la vérité, de l'amour : et ceux dont le pouvoir se fonde sur le contraire de toutes ces choses, ne se soulèveraient pas contre vous! Ils vous laisseraient sans opposition détruire leur temple, et en rebâtir un autre, non plus un temple fait comme le leur de la main des hommes, mais le temple éternel, dont Dieu lui-même a posé le fondement!

Quittez cet espoir, si vous l'eûtes jamais. Vous boirez le calice, vous l'épuiserez jusqu'à la dernière goutte. On vous prendra comme des voleurs, on cherchera contre vous de faux témoignages, et sur celui que vous rendrez de vous-même, un cri s'élèvera : « *Il a blasphémé;* et les juges diront : *Il est digne de mort.*

Lorsque ceci arrivera, ayez confiance : c'est le dernier signe, le signe que le Père vous a véritablement envoyé.

CHAPITRE XVI

Signes auxquels on reconnaît les vrais Apôtres

On avait vu plusieurs fois des hommes, poussés par cet instinct divin qui porte l'humanité toujours en avant, fonder des sociétés particulières ou les réformer, mais jamais rien de semblable à la mission que Jésus donne à ses apôtres. Il leur ouvre le monde entier, sans distinction de peuples ni de races. Il veut que sa parole soit annoncée à tous, promettant le salut à quiconque croira et sera baptisé.

Le baptême, en effet, c'est la marque extérieure de la foi, de la profession qu'on en fait, c'est l'initiation à l'universelle confraternité établie par le Christ entre tous les hommes.

Et comment cette foi ne sauverait-elle pas? Qu'est-ce que le salut, si ce n'est la connaissance et la pratique de la vraie loi du genre humain, si ce n'est la vérité qui éclaire, l'amour qui vivifie, et cela sans fin, sans terme, sur la terre et au delà?

Mais comme il y aura de faux christs, il y aura de faux apôtres. Les apôtres véritables devront donc être séparés d'eux par de visibles caractères, et se faire reconnaître à des signes certains. Jésus leur dit quels seront ces signes. Ils chassent les démons, les puissances mauvaises qui oppriment et tourmentent l'humanité.

Ils parleront des langues nouvelles, et ce fut, certes, une langue bien nouvelle que la langue de Jésus, foudroyant de ses malédictions les séducteurs, les dominateurs, et proclamant l'égalité d'où devait sortir, avec l'abolition de la servitude de l'esprit et de la servitude du corps, tout un monde nouveau dont la charité, le devoir, le dévouement, la fusion de chacun en tous, et de tous en chacun, serait la loi suprême.

Ils toucheront les serpents, les hypocrites gonflés de venin; ils boiront des breuvages mortels; ils seront comme lui persécutés jusqu'à la mort, et rien ne leur nuira, et, le lendemain du supplice, ils seront plus forts, plus vivants que jamais; ils guériront les malades, ils ramèneront au bien les pécheurs, ceux qui s'égaraient; ils détruiront peu à peu les maux de la société, les souffrances sous lesquelles succombe la plus grande partie de la famille humaine, substituant l'esprit fraternel de miséricorde et d'amour à l'esprit d'égoïsme, à l'esclavage la liberté, à la guerre éternelle, qu'enfante l'iniquité, la paix qui naît de la justice.

Apôtres de Jésus, voilà les signes qui vous accompagneront : allez et enseignez tous les peuples.

ÉVANGILE SELON SAINT LUC

CHAPITRE PREMIER

Avènement du Christ

Saint Luc, dont l'Évangile ne fut écrit qu'après celui de saint Matthieu et de saint Marc, raconte avec des circonstances nouvelles la naissance de Jean et celle de Jésus, suivant les traditions qui avaient cours parmi les premiers chrétiens...

Le ciel est en mouvement pour préparer la venue de Celui qui doit sauver le monde. Les anges montent et descendent l'échelle mystérieuse de Jacob qui joint la terre aux sublimes hauteurs qu'habite Jéhova.

Quelque chose d'inouï va s'accomplir. Que sera-ce? Nous le savons aujourd'hui!... mais à l'origine, on n'en avait, on n'en pouvait avoir qu'un pressentiment vague, que cette espèce de vision lointaine, vive, infaillible, et obscure toutefois, qu'on appelle prophétie. Zacharie prophétise, Marie prophétise : et, dans leurs cantiques où se trouve l'esprit qui animait au temps de saint Luc les disciples de Jésus, leurs pensées et leurs espé-

rances, on voit ce qu'à leurs yeux était la mission de leur Maître et quels en devaient être les effets.

A l'Orient se lève une grande lumière qui montera comme l'astre du jour, éclairant peu à peu les hommes plongés dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Voilà le Christ, voilà sa mission : une effusion de lumière et de vie. Devant la lumière fuira le péché et avec lui les maux qu'il entraîne ! De là le salut et la paix, de là le développement de la vie dans l'humanité.

De durs fléaux pesaient sur elle, une injuste inégalité d'où sortaient les dominations injustes, l'oppression du pauvre par le riche, et tous les genres d'iniquité.

Dieu ne souffrira pas plus longtemps ces désordres, il l'a dit en son cœur : Les superbes seront dispersés, les puissants jetés bas de leurs trônes, les affamés remplis de biens, les riches renvoyés vides. Car il faut que la vieille société, le royaume de Satan, disparaisse, pour que s'établisse le royaume de Dieu, la société nouvelle ; et comme les fils de Satan opposeront aux enfants de Dieu une résistance désespérée, ils ne succomberont que sur d'immenses ruines.

Ce sont là les guerres qu'annonçait Jésus. Mais s'il annonçait le combat, il annonçait aussi le triomphe. Combattez donc sans crainte, combattez

avec foi : vous êtes tous soldats dans l'armée à qui la victoire est promise,

Que vous faut-il de plus ? Et qu'importe que le jour où elle arrivera vous trouve veillant sur le champ de bataille ou endormi dessous?

CHAPITRE III

Esprit de renoncement

Avant Jésus, Jean-Baptiste : la pénitence avant la régénération. Vous avez à remplir une tâche laborieuse; il faut des hommes forts pour balayer les décombres du vieux monde ; et les hommes forts, ce sont les fortes vertus qui les font. Si vous n'avez pas et la volonté et le courage de les acquérir, dormez sur votre fumier, vous n'êtes point de la race de ceux par qui le salut s'accomplira.

Lorsqu'un ordre nouveau doit se produire, il s'opère, au sein de la dissolution générale, un secret travail qui est le commencement de la guérison. Quelques-uns se détachent de la masse corrompue, rentrent dans les voies du bien, d'autres les suivent ; il se forme comme un peuple qui, ayant cessé d'être aveugle et sourd, verra la lumière, écoutera la parole, et en qui elle fructifiera.

Car la parole qui sauve ne germe qu'en un sol

préparé. Comment croîtrait-elle, si d'abord l'on n'arrachait ce qui l'étoufferait; si, par cette sorte de labour de l'âme, qui en extirpe les plantes mauvaises, on ne la disposait à recevoir la divine semence?

Rien de possible sans la conversion du cœur. Dieu ne verse son vin nouveau que dans des outres neuves, dans des vases purifiés.

Serait-ce l'iniquité qui établirait la justice? la cupidité, la dureté qui fonderaient le règne de l'amour fraternel ?

Donc, premièrement le repentir, premièrement la réforme intérieure de chacun, l'esprit de dévouement à la place de l'esprit d'égoïsme.

Afin de substituer à ce qui est ce qui doit être, n'aurez-vous pas à combattre, à combattre longtemps, à combattre pour autrui bien plus que pour vous ? Car le terme du combat, vous ne le verrez point.

Qui vous soutiendra? Où puiserez-vous le courage de persévérer, si vous vous regardez, vous recherchez vous-même, si le juste n'est pas votre seul but, le devoir votre seul aiguillon?

Aucun bras n'est fort, aucune œuvre n'est féconde que par l'oubli de soi.

La terre est sèche et nue, et vous voulez qu'elle reverdisse; faites comme le soleil qui donne sa chaleur, comme la nuée qui épanche ses eaux, sans demander aux herbes des champs ce qu'elles leur rendront en échange.

CHAPITRE V

Jésus, l'ami des pécheurs

Il y a deux sortes de sévérité, l'une qui affecte les dehors, l'autre qui agit au dedans pour réformer le cœur. Autant Jésus recommandait celle-ci, autant il se montrait éloigné de la première.

Sa vie, moins le mal, était celle de tous; rien de ce qui distingue des autres et attire les regards, aucune pratique singulière, aucune rigueur fastueuse.

S'il se retire au désert pour prier, revenu parmi les hommes, il ne les rebute point par un langage dur et un visage austère. Il compatit à leurs afflictions, prend part à leurs joies innocentes, se faisant tout à tous, selon le mot de saint Paul, pour les gagner tous (1).

Une divine commisération l'entraîne même de préférence vers les pécheurs, à cause du besoin qu'ils ont de lui. Il converse, il mange avec eux, malgré les murmures des Pharisiens superbes. Ce sont de pauvres malades qu'il soigne avec amour, et que l'amour guérira, car l'amour, c'est la vie.

Toute sa colère, il la réserve pour ceux qui n'aiment point, pour les scribes orgueilleux, pour les zélateurs hypocrites. A ceux-ci la malédiction,

(1) I Cor., IX, 22.

à ceux-ci les terribles, les lugubres *væ* qui, de siècle en siècle, sonneront, comme des glas, les funérailles de ces âmes mortes.

Ne vous effrayez donc point et ne perdez poin l'espérance, parce que le nombre des pécheurs est grand.

Ce ne sont point les justes, mais les pécheurs que le Christ vient appeler à la pénitence ; c'est par ceux en qui la loi ancienne, la loi de crainte, est sans efficace, c'est par eux surtout que s'établira la loi nouvelle, la loi d'amour.

Après le repentir, le baptême de feu ; régénérés et purifiés, ils seront les vases neufs où Dieu versera l'esprit qui doit changer la face de la terre.

CHAPITRE VI

Le salut, ses conditions

Nul jamais n'a ressenti au même degré que Jésus les maux de l'humanité, les souffrances de ses frères. Le Fils du charpentier, né au sein du peuple, élevé parmi le peuple, en connaissait toutes les misères, les avait partagées.

Aussi quelle tendresse pour les pauvres, les faibles, les opprimés ! Il s'occupe d'eux sans cesse ; c'est à eux qu'il adresse sa parole, parce qu'eux seuls l'écoutent avec un cœur sincère, une volonté droite.

Et que leur dit-il? Il les appelle heureux! Quoi, la faim, les pleurs, la persécution, heureux par ces choses? Etrange béatitude! Etrange, en effet, s'ils ne devaient attendre que cela.

Mais cette faim sera rassasiée, ces pleurs se changeront en joie, ces persécutions en triomphe. Le mal n'aura qu'un temps, il disparaîtra avec l'iniquité qui l'engendre.

A la nuit funèbre qui couvre la terre, nuit pleine d'angoisses, de fantômes sinistres, de plaintes et de gémissements, succédera le jour d'allégresse, le jour de la rétribution, où se ranimeront les cœurs brisés, où tomberont les fers des captifs, où les pères diront à leurs fils et les mères à leurs filles : Elevez vos voix, et saluez de vos chants l'année du Seigneur qui s'ouvre.

En ce jour formidable et saint, la terre tressaillira : les méchants, pris de peur, sentiront que leur règne finit, et les justes que le leur commence.

Mais en annonçant le salut futur, Jésus apprend au peuple quelles en sont, de sa part, les conditions indispensables. Il sera le fruit d'un amour universel, sans bornes, de l'oubli de soi, d'un dévouement dont la mesure est de n'en point avoir, de la fusion des âmes d'où naîtra celle des intérêts, d'une miséricorde qui remet toutes les dettes, inépuisable, immense comme celle du Père céleste : car chacun recevra selon qu'il aura donné!

Si donc la délivrance n'est pas encore venue, si

c'est encore le temps... de l'oppression, n'en accusez que vous-mêmes. Avez-vous rempli les prescriptions du Christ? Avez-vous fait ce que vous aviez à faire?... A quoi vos efforts ont-ils abouti? Pourquoi avez-vous vu si promptement renverser toujours ce qu'avec tant de travail vous aviez édifié?

Pourquoi, si ce n'est parce que vous avez ressemblé à cet homme qui avait bâti sa maison sur le sable? Le fleuve s'est rué contre cette maison et elle n'a pu en soutenir le choc, et elle s'est écroulée, et la ruine en a été grande.

CHAPITRE VII

L'amour, résumé de la doctrine évangélique

La doctrine de Jésus, ses préceptes se résument, il le dit lui-même, en cet unique mot: Aimez. L'amour est toute la loi, car l'amour enfante tout ce qui est pur, tout ce qui est saint et bon. Il y a en lui une vertu féconde et une puissance régénératrice. Il efface les souillures de l'âme, cicatrice ses plaies, ranime ses forces épuisées : il ressuscite les morts, ceux qui, blessés par l'antique serpent, infectés de son venin, ont cessé de vivre de la vie véritable.

C'est par lui que sont guéris les peuples malades, par lui qu'ils se renouvellent, par lui que se transfigure progressivement le genre humain. Vous

ne voyez plus de remède, cette nation vous paraît perdue, tant elle s'est enfoncée profondément dans le mal. Prenez garde de ressembler au Pharisien de l'Evangile. Au moment même où il condamne en son cœur la pauvre pécheresse qui mouille de ses larmes les pieds de Jésus, Jésus, pour elle plein de mansuétude, lui dit : « Vos péchés vous sont remis. » Et pour mériter qu'ils lui fussent remis, qu'a-t-elle fait? Elle a beaucoup aimé.

L'amour est le feu qui a consumé tout ce que les joies mauvaises avaient flétri en elle...

CHAPITRE VIII

La loi de l'amour

... L'amour réglé, l'amour légitime et saint, se proportionnant à son objet, selon les lois souveraines de l'ordre, va toujours montant, toujours s'épandant en des sphères de plus en plus hautes.

Ainsi l'individu s'aime et doit s'aimer, puisqu'il est, et que Dieu veut qu'il soit, mais il doit aimer plus que soi la famille dont il n'est qu'un membre et plus que celle-ci la grande famille qui embrasse toutes les autres.

En s'élevant de la sorte, l'amour retrouve son principe éternel qui est aussi son terme infini. Il s'y replonge, s'y dilate sans fin, et par lui s'opère l'ineffable union de l'être créé et de l'être incréé..

CHAPITRE IX

Armes du Christ

La parole qui éclaire, la charité qui dompte, à force de condescendre, les cœurs les plus rebelles, Jésus n'a que ces armes et ne veut pas que ses Apôtres en emploient d'autres pour établir sa Loi, pour combattre le mal, et le chasser de la terre. Quelques-uns des siens provoquent-ils, dans leur zèle aveugle, un châtiment du ciel contre ceux qui repoussent leur Maître, il s'indigne et leur dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. »

La persécution vient de Satan, car Satan est le roi de la violence. Le Christ, roi de paix, la donne à tous... il n'est pas venu river des fers, mais les rompre; blesser, mais guérir. Ce qu'il a fait descendre du ciel, ce n'est pas le feu qui consume, mais deux fleuves : la miséricorde et l'amour...

Nulle autre séparation devant lui que celle des bons et des méchants, des justes et des pécheurs, de ceux qui aiment et de ceux qui n'aiment point : séparation encore obscure, incertaine, ici-bas, et que Dieu lui-même s'est réservé de faire au jour de la moisson...

Or donc, qui oserait condamner quand il ne condamne point?... Quiconque n'est pas contre lui est pour lui, et celui-là, certes, ne saurait être contre

lui qui opère le bien, soulage les souffrances, délivre les oppressés, chasse les démons.

CHAPITRE XII

Les enfants de Dieu et les fils de Satan

Si la doctrine du Christ, si la justice et la charité régnaient parmi les hommes, de quelle profonde paix ne jouiraient-ils pas? Comment concevoir qu'elle pût être troublée, chacun aimant autrui comme soi-même, et agissant selon cet amour?

Cependant Jésus, il le dit lui-même, n'est point venu apporter la paix sur la terre, mais la division. Pénétrant jusqu'au sein des familles, elle armera le père contre le fils, le fils contre le père, la mère contre la fille, la fille contre la mère. — Mais c'est l'enfer que cela : et ce serait le fruit de l'Évangile! — Non, mais de la résistance à l'Évangile, de l'opposition qu'il devait rencontrer infailliblement.

Croyez-vous donc que le vrai, que le bien s'établisse sans lutte? La société, jusqu'à la fin, sera partagée en deux camps ennemis; jusqu'à la fin il y aura guerre entre les fils de Satan et les enfants de Dieu, et cette guerre, qui jamais n'a de trêve, devient plus vive encore aux époques où Dieu voulant régénérer la race humaine, la guérir de la corruption où sa vie s'éteint, Satan se sent plus menacé.

C'est ce qui eut lieu au temps de Jésus, et ce qui a lieu en ce temps même où l'humanité, après dix-huit siècles, est comme agitée, travaillée de nouveau dans le fond de ses entrailles par l'esprit de Jésus. Au couchant du vieux monde, reconnaissez les signes de l'avenir, et préparez-vous au combat de demain. Il sera rude, il sera long; vous trouverez devant vous, non seulement les hommes de violence, mais les hypocrites plus pervers et plus dangereux.

Ceux-ci vous tendront toutes sortes d'embûches, ourdiront contre vous de sourds complots, se replieront de mille manières pour vous perdre, altéreront sciemment et vos pensées et vos paroles, obscurciront, à force de mensonges, les choses les plus claires, afin d'alarmer les consciences... Vous les vaincrez par la fermeté et la simplicité de la foi.

Les autres vous conduiront devant les magistrats et les gens en puissance, vous accusant de troubler l'ordre, parce que vous troublez leur sommeil, et que vous inquiétez leurs intérêts, leur domination inique.

Ils creuseront pour vous des cachots; ils dresseront des croix, ils attaqueront le corps: mais ne craignez point ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et après cela n'ont rien de plus à faire; craignez Celui qui atteint l'âme, et qui lui demandera compte de sa faiblesse, si elle a cédé; si, par

lâcheté ou par lassitude, elle a délaissé la cause juste, si elle n'a pas jusqu'au bout combattu pour elle avec une constance inflexible ; je vous le dis : Craignez Celui-là.

CHAPITRE XIII

Vie du Christ et vie du chrétien

Trois jours, deux pour faire son œuvre, combattre le mal, opérer le bien ; le troisième pour la consommer sur la croix ; voilà la vie du Fils de l'homme. Et c'est la vie de tout homme, car la croix même ne manque à aucun.

Est-ce que la mort, ce n'est pas la croix ? Qu'importe comment elle vienne et sous quelle forme ! Toujours est-ce la fin avec ses affres et ses défaillances.

Mais il faut aussi que tout homme marche aujourd'hui et demain et le jour d'après, marche vers Jérusalem, vers la cité destinée à devenir, quand les temps seront accomplis, le siège du royaume de Dieu. Il faut qu'il marche : point de repos.

A quelle heure le devoir serait-il moins pressant ? Et qu'y a-t-il de fait, tant qu'il reste quelque chose à faire ?

La doctrine de Jésus n'est point une doctrine de quiétude... mais d'action. Il ordonne de prier,

parce que la prière appelle l'influx divin, et renouvelle les forces pour agir; parce qu'elle ranime l'âme, qu'elle en est la respiration.

Cependant prier n'est pas tout ; et c'est pourquoi plusieurs lui disent : « Seigneur ! Seigneur ! » qui n'entreront point dans son royaume. Il est venu montrer à l'humanité le but qu'elle doit atteindre à force de travaux et de combats.

Si la réforme de l'individu est nécessaire, s'il doit tendre à sa propre perfection, ce n'est pas seulement à cause de lui-même, c'est encore parce que la réforme et le perfectionnement des autres en dépend. La société est ce que sont ses membres.

Marchez donc sans vous arrêter ; marchez aujourd'hui et demain et le jour d'après. Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas apte au royaume de Dieu.

CHAPITRE XIV

Edifice du salut

Chacun a sa tour à bâtir, chacun a l'édifice de son propre salut à élever. Mais à quoi servirait de commencer, si l'on n'achève ? Poser le fondement et en rester là, c'est folie pour soi et, pour les autres, un sujet de dérision.

Il faut donc d'abord supputer la dépense, il faut savoir à quoi l'on s'engage, se demander sérieu-

sement si l'on achèvera. Or, la tour à bâtir, l'édifice à élever, c'est la vie chrétienne.

Voulez-vous, oui ou non, être chrétien ? Voulez-vous suivre Jésus ou marcher dans une autre voie, la voie du monde ?

Si c'est celle-ci que vous choisissez, vous en êtes maître, Dieu vous a laissé entre les mains de votre conseil ; allez donc, le monde vous dira ses maximes, comme Jésus vous a dit où elles aboutissaient.

Que si, au contraire, vous choisissez la voie du Christ, écoutez les maximes du Christ, apprenez de lui à quoi l'on doit être résolu pour le suivre.

Il faut se vaincre et vaincre le monde, dès lors combattre, dès lors souffrir, dès lors porter sa croix.

Il faut mettre le lien qui attache à lui et par lui à Dieu, au-dessus de tous les autres liens et des liens mêmes de la famille : il faut haïr son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, non pas, comprenez-le bien, de cette haine abominable et sacrilège qui aliénerait d'eux le cœur, mais de cette haine sainte qui sépare uniquement du mal, de cette haine qui n'est qu'un amour plus grand, que Dieu préféré à la créature.

Votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, voudraient vous retenir au milieu de ce que Dieu condamne, vous détourner d'accomplir les sacrés devoirs qui lient tout homme à l'humanité ;

haïssez votre père, votre mère, vos frères, vos sœurs, c'est-à-dire résistez-leur avec courage, sacrifiez l'affection terrestre à l'amour supérieur.

Au moment où Jésus venait fonder une société nouvelle, établir le royaume de Dieu, ce précepte devait, plus que jamais, être inculqué et dans les termes les plus forts, car il fallait de fortes âmes pour concourir à l'accomplissement de la mission du Christ. Elles se trouvèrent.

Vous avez la même œuvre à continuer, et au milieu des mêmes obstacles. Tout le champ du Père de famille est loin encore d'être défriché : priez-le donc d'y envoyer des ouvriers semblables à ceux qui ouvrirent les premiers sillons.

CHAPITRE XV

L'enfant prodigue

Jésus parle aux hommes un langage qu'ils n'avaient jamais entendu : il ouvre devant eux comme un monde nouveau où leur pensée et leur amour se reposeront désormais avec une joie ineffable et calme.

Le Dieu qu'il annonce n'est plus le Dieu terrible du Sinaï, dont les fils d'Israël craignaient d'ouïr la voix et d'entrevoir la face, mais le Dieu des miséricordes, le Dieu vraiment Père, qui compatit et qui pardonne, qui n'efface de son cœur

aucun de ses enfants, quelque coupables qu'ils soient envers lui.

Ils le quittent, pauvres insensés, pour s'en aller en des régions étrangères et lointaines; et sa bouche ne profère ni reproches, ni menaces : ne seront-ils pas assez punis par tout ce qui les attend hors du toit paternel?

Là où ils vont, là où les conduit la vague inquiétude des désirs et leur folle ardeur, il y a toujours une grande famine. Et lorsque, fatigués, épuisés, instruits par les dures leçons qui suivent infailliblement le désordre, ils reviennent à lui, les repousse-t-il?

Oh! non; son œil de père les voit de loin, et accourant il se penche sur eux et les accueille avec un baiser. Une parole de repentir a suffi pour mériter qu'ils fussent revêtus de leur robe première.

Ils disent : « J'ai péché », et le péché n'est plus. Un banquet leur est préparé, la maison retentit de chants d'allégresse; car ils étaient morts, et ils revivent; ils étaient perdus, et ils sont retrouvés.

Et tout ce qui est perdu sera retrouvé, et tout ce qui est mort revivra, si ce n'est sur la terre, là où chacun renaît sous des conditions nouvelles d'existence dont le Père s'est réservé le secret : car la miséricorde ne saurait être vaincue, et *l'amour est plus fort que la mort.*

CHAPITRE XVI

Lazare et le mauvais riche

Le monde est plein de Lazares couchés à la porte du riche, désirant se rassasier des miettes qui tombent de sa table splendide, et nul ne leur en donne, et nul n'a souci de leurs maux, ne panse leurs plaies que les chiens plus compatissants viennent lécher.

Comprenez-vous maintenant qu'on ne puisse à la fois servir Dieu et Mammon?

Car servir Dieu, c'est servir le prochain, et qu'est-ce que le prochain pour celui que la passion de posséder confine en soi, identifie avec l'objet même de sa convoitise insatiable?

La richesse endurcit, non pas tous, mais le plus grand nombre. Et malheur au riche insensé, qui se croyant riche pour lui seul oublie que simple dispensateur des biens dont il a reçu le dépôt, il dépouille ceux qu'il ne vêtit pas, il tue ceux qu'il ne nourrit pas; que, meurtrier de ses frères, il perpétue la race de Caïn.

Mais la justice divine qui ne fléchit jamais, qui embrasse les périodes successives de la vie sur la terre et au delà de la terre, rétablit l'empire de ses lois par d'ultérieures compensations que Jésus rappelle dans les vives images de sa parabole.

A Lazare le sein d'Abraham, le repos, la joie, le

rassasiement; au mauvais riche les tourments de l'enfer, la fièvre qui dévore les âmes malades, le remords qui les brûle, la soif, et à cette soif la goutte d'eau refusée, comme il avait refusé les miettes de sa table à la faim du pauvre...

CHAPITRE XVII

Le royaume de Dieu

Le royaume de Dieu, c'est le règne de sa loi. Or, la loi de Dieu doit régner dans chaque homme individuellement et dans la société; dans chaque homme pour régler son amour et ses actes; dans la société pour que, constituée selon l'ordre véritable, elle soit ce que Dieu a voulu qu'elle fût, une famille de frères, et que, marchant ainsi dans les voies d'une justice toujours plus parfaite, d'une charité toujours plus vive, l'humanité atteigne progressivement sa fin.

En ce qui touche l'individu, le royaume de Dieu ne vient point de manière à frapper les regards : il est au-dedans de chacun, puisqu'il n'est que la soumission intérieure à la loi, la pureté du cœur, la droiture de la volonté d'où naissent, par la fidélité aux devoirs, toutes ces saintes et obscures vertus que personne ne remarque, et sans lesquelles pourtant le monde, livré au mal seul, périrait.

Mais, à l'égard de la société, l'établissement du

royaume de Dieu, la venue du Fils de l'homme, ne s'opère qu'au milieu de commotions violentes : elles ébranlent, elles renversent tout, à l'heure où les hommes s'y attendent le moins.

La veille, ils achetaient et vendaient, ils plantaient et ils bâtissaient, et voilà que soudain la terre tremble, le ciel est tout en feu, les chemins se couvrent de gens qui fuient; partout l'inondation, partout la destruction, comme aux jours de Lot et de Noé.

Jésus annonce ces choses à ses disciples, pour qu'ils ne soient pas surpris quand elles arriveront. Et que leur recommande-t-il? De sortir au plus vite, de sortir sans rien emporter de la maison qui croule, du champ qui va être dévasté!

Ce champ, cette maison, c'est la vieille société condamnée à mourir, ce qui n'a plus en soi le souffle qui anime, ce qui doit disparaître à jamais.

N'en emportez rien ; que feriez-vous de ces restes du passé? Quel en serait l'usage dans l'ordre nouveau près de naître? A quoi seraient-ils bons? Est-ce dans les tombes que la vie germe? Est-ce de lambeaux de cadavres que les jeunes êtres sont formés?

Entrez, sans regarder en arrière, dans le monde des vivants, et *laissez les morts ensevelir leurs morts*.

CHAPITRE XVIII

Esprit de détachement

L'histoire du jeune homme qui demande à Jésus ce qu'il doit faire pour posséder la vie éternelle est pleine d'instruction.

Jésus l'interroge d'abord sur les commandements de la loi : ne point tuer, ne point dérober, et le reste ; le jeune homme répond que depuis sa jeunesse il les a tous gardés.

Alors Jésus reprend : « Une chose vous manque encore : vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel, puis, venez et suivez-moi. »

Quel est le sens de ce précepte ? A quoi oblige-t-il ? Il faut, pour vendre, que quelqu'un achète, et par conséquent qu'une nouvelle propriété se constitue ; et si vendre était un devoir, il impliquerait évidemment celui de ne point acheter.

Ce n'est donc point la propriété que Jésus a voulu abolir, mais la pauvreté, autant qu'il est possible ; car entièrement, cela ne se peut. *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous.*

Il est clair aussi, par ces paroles *puis venez, et suivez-moi*, que Jésus invite le jeune homme à s'associer à sa mission, mission qui impliquait un plus grand renoncement, un dévouement plus absolu qu'il n'est commandé indistinctement à tous.

Ce qui pour tous est un devoir, un devoir rigoureux, c'est le secours mutuel...

Mais le riche, dominé par une convoitise insatiable, trop souvent est sourd à ces cris. Il n'a jamais assez, il posséderait le monde, que le monde ne lui suffirait pas. De là cette sorte de malédiction que Jésus prononce contre le riche, non parce qu'il est riche, mais parce que, endurci par la richesse, elle lui est une cause presque infaillible de perdition.

Soit à l'égard de l'état futur, soit à l'égard de l'état présent, lorsque le jour promis de la justice viendra, qu'il est difficile qu'un riche entre dans le royaume de Dieu!

Heureux donc les pauvres, comme il est dit encore : *Heureux les pauvres en esprit!*

CHAPITRE XIX

Parabole des talents

On doit se garder de penser que le salut individuel soit le but unique, le but principal des préceptes de Jésus, du christianisme tel qu'il l'a fondé! C'est le genre humain qu'il a voulu sauver, et le salut de chacun n'est qu'un moyen, un élément du salut de tous; autrement, il aurait repoussé les hommes dans l'égoïsme où vit quiconque, faisant de soi son affaire souveraine, ne s'occupe non plus que de soi.

Au contraire, les devoirs qu'il impose ont tous les autres pour termes; il ordonne qu'on s'oublie pour eux, qu'on travaille pour eux, se donnant comme lui-même s'est donné; et, selon sa doctrine, c'est ainsi qu'on travaille avec fruit pour soi.

Malheur à qui s'endort dans la solitude et la quiétude! Malheur à l'ouvrier paresseux et lâche qui se repose avant l'heure, qui se retire à l'écart et s'assied à l'ombre, pendant que ses frères fatiguent sous le soleil !

Le repos n'est pas de la terre et le repos absolu n'est pas même du ciel, car le repos absolu, c'est le néant.

Partout il y aura des devoirs à remplir et des fonctions à exercer, fonctions seulement de plus en plus hautes, de plus en plus faciles, à mesure que tout en nous se perfectionnera.

L'homme est né pour agir, pour creuser son sillon, pour faire valoir la mine qu'il a reçue du Maître, et dont le Maître lui demandera compte lorsqu'il reviendra.

Entendez-le bien, Jésus ne dit pas : Celui-là sera rejeté de la maison du Maître, retranché de sa famille, qui aura dissipé la mine qui lui était confiée; non, mais celui qui l'aura gardée avec un soin fidèlement stérile, et n'aura rien à rendre de plus.

Agissez donc, travaillez donc; que chacun, sans se lasser jamais, accomplisse l'œuvre qu'il doit

accomplir. Elles sont toutes égales, quant à leur prix et quant à leur fin.

Le Roi, l'Apôtre, l'Envoyé de Dieu pour établir son règne sur la terre, était le fils du charpentier.

CHAPITRE XXII

Nécessité de la souffrance

Jésus l'avait dit bien des fois : il fallait qu'il souffrît. C'était une condition de l'accomplissement de son œuvre ; et tout ce qui sauve, tout ce par quoi s'opère l'évolution de l'humanité, son perfectionnement progressif, ne s'établit que par la souffrance, ne prend racine qu'en elle.

Si le Christ a plus souffert qu'aucun autre, c'est que sa mission était plus élevée, plus grande qu'aucune autre, et quiconque, dans le cours des âges, y devra être associé, sera aussi, suivant la mesure même des devoirs qui lui seront imposés, associé à ses souffrances. Une des plus vives dut être l'abandon des siens, leur ingrate lâcheté. Tous le quittent, tous fuient au moment suprême. Un seul le suit, mais de loin et ne le suit que pour le renier.

Qui ne penserait que tout est fini, que l'avenir qu'annonçait Jésus va descendre avec lui dans le sépulcre, et y dormir éternellement avec les os du supplicié?

Non, tout n'est pas fini, tout commence, tout nait. Pour que la parole régénératrice germe dans le cœur des peuples, il faut que la mort la féconde.

Est-ce que ce n'est pas ce qu'on vit toujours? Est-ce que ce n'est pas ce que voient vos yeux? N'y a-t-il plus de martyrs dans le monde, plus de prisons, plus de croix, plus de sépulcres, qui se referment sur les fils de Dieu, sur ceux qui s'efforcent d'étendre son règne?

Et à cause de cela même, la bonne doctrine ne se répand-elle pas, la bonne semence ne croît-elle pas, fructifiant chaque jour davantage?

Le signe de la condamnation, le signe de la fin, d'une fin prochaine, sur quels fronts est-il? Sur le front des puissances mauvaises, auxquelles la terre est encore livrée, ou sur celui des enfants du Christ qui combattent contre elles, et dont nuit et jour le sang crie vers Dieu, comme le sang d'Abel, et le sang des prophètes et le sang des Justes qui ont combattu pour la délivrance depuis l'origine des siècles?

Ayez donc foi, quoi qu'il advienne, et que nulle persécution ne vous abatte, nulle défection ne vous trouble?

Malheur à Judas, malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme, l'humanité même, est trahie? Celui-là, comme il est écrit, s'en va en son lieu.

Et ceux qui seront demeurés avec le Fils de l'homme dans ses tentations, il leur prépare des

trônes où ils soieront pour juger les douze tribus d'Israël, pour proclamer le triomphe de l'éternelle justice, pour constituer le monde selon l'ordre, selon les lois immuables du vrai et du bien.

Ce que vous commencez, d'autres l'achèveront, et ce sera l'œuvre de tous, et tous ne sont qu'un, car ce qui sépare n'affecte que le corps, l'enveloppe, le vêtement.

CHAPITRE XXIII

Doctrine immuable du Christ. Sa vie parfaite

Le plus divin caractère de la doctrine de Jésus est qu'également vraie, également parfaite, quelque soit le développement de l'humanité, le temps n'y peut rien ajouter, rien retrancher. Soumise à la loi du progrès seulement dans ses applications, elle reste immuable en elle-même, différente en cela de tout ce qu'y peuvent joindre les hommes, des conceptions variables suivant l'état de l'esprit et de la science, par lesquelles ils cherchent à l'expliquer à la raison. Le dogme, en ce sens, a ses phases, il se modifie, se transforme; la doctrine du droit et du devoir, la doctrine de vie, en dehors de ce mouvement, participe, dans sa sphère immobile, à l'éternité même de Dieu.

Quelles que soient les idées qu'on se fasse des choses et de leurs lois, en tant qu'objet de l'intel-

ligence, le précepte d'hier sera le précepte de demain, le précepte de tous les siècles, comme de tous les mondes qu'habitent des êtres sentants et pensants : car pour tous les êtres, la vie est l'amour, la vie est d'aimer Celui qui est la vie même, et de s'aimer les uns les autres en lui et par lui.

Mais si la doctrine de Jésus a ce caractère de perfection qui l'élève au-dessus de tout ce que la terre entendit jamais, sa vie non moins parfaite l'élève également au-dessus de tout ce que la terre vit jamais.

Des enfants d'Adam lui seul a pu dire à ses ennemis : *Qui de vous me convaincra de péché?* Soit qu'il parle, soit qu'il agisse, essayez de découvrir en lui quelque vue personnelle, quoi que ce soit qui procède d'un autre motif que le bien même, ce sera vainement.

Il sort de lui comme une vertu de pureté et de simplicité, qui, se communiquant à ceux qui l'entourent, s'empare d'eux tout d'abord. Chose remarquable ! ses disçiples mêmes n'ont songé ni à le défendre, ni à le louer.

On lit dans les *Actes : Il passa en faisant le bien à tous et les guérissant* (x, 38). Voilà tout. Et il savait que ceci le conduisait au supplice ; et voyez-le dans le supplice, mettant à sa parole le dernier sceau, celui de la mort volontairement soufferte, signant avec son sang répandu pour ses frères le testament qu'il laisse au monde.

Pas un reproche, pas une plainte : la mansuétude et le pardon. *Certainement celui-ci était un homme juste*, et le modèle de tous les justes, le type de la justice même et de la sainteté à laquelle est appelée l'humanité qu'il représentait, et que sauvera sa doctrine, incarnée dans sa vie, fécondée par sa mort.

CHAPITRE XXIV

Destinée du Christ, destinée de l'humanité travail, mort, renaissance

Sous la simplicité familière d'un langage naïf comme celui du peuple, sous des images tirées des choses les plus communes, sous le voile du symbole, l'Evangile renferme des vérités dont la profondeur ne se révèle que successivement à mesure que s'élargit la sphère de la pensée et de la connaissance. Cela paraît, d'une manière frappante, dans la circonstance qui termine le récit de la vie de Jésus.

Son œuvre est accomplie. Par sa prédication, ses exemples et sa mort, il a ouvert aux hommes la voie qu'ils devront suivre pour devenir ce qu'ils doivent être, pour réaliser de progrès en progrès la perfection que comporte leur mode présent d'existence.

Il est lui-même le type, le modèle de cette perfection, résumant en soi l'humanité entière, qu'il constitue dans l'unité par le lien du devoir et la

divine attraction de l'amour : et la destinée de l'humanité, aussi bien que la destinée de chaque homme individuellement, offre, comme celle du Christ, trois grandes phases : le travail, la mort, la renaissance.

Mais après, mais plus loin, que se passe-t-il? Que devient le Christ, alors qu'après avoir parcouru ces trois phases, il se retire des siens? *Il est enlevé dans le ciel.*

Ainsi en est-il de chaque homme qui a rempli fidèlement sa tâche, ainsi en sera-t-il de l'humanité...

Tout vient de Dieu, tout retourne à Dieu, non pour s'y perdre, s'y absorber, mais pour s'y dilater en se nourrissant de lui, et le représenter, toujours plus complètement, plus parfaitement au dehors de lui-même.

Tel est le but final des choses, et la grandeur de l'homme est de le pressentir, de le connaître en une certaine mesure, et, dans ce merveilleux travail de toutes les créatures associées à celui du Créateur, d'y concourir par des fonctions que comprend son intelligence et que sa volonté accomplit librement.

ÉVANGILE SELON SAINT JEAN

CHAPITRE PREM ER

Le Verbe de Dieu

...Dieu se connaît et ne se peut connaître que par son intelligence dont le Verbe est en lui la manifestation; et le Verbe, dès lors, infini comme Dieu même, est la paroie interne par laquelle il se dit éternellement ce qu'il est.

Or si, lui-même, il ne se connaît que par sa parole, son Verbe, il ne saurait non plus être connu de qui que ce soit que par lui. C'est le Verbe qui le révèle, le manifeste à ses créatures, et l'intelligence des plus élevées mêmes n'est et ne peut être qu'une participation finie du Verbe infini.

Quand donc le Christ est venu rappeler les hommes à Dieu, leur révéler la loi qui les unit à lui, il était vraiment *le Verbe fait chair*, le Verbe incarné dans la nature humaine, une plus vive splendeur de cette lumière increée, éternelle, qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Mais la mission du Christ n'était pas seulement d'instruire le genre humain, de l'initier à la connaissance de la vérité d'où dépend le développement moral et social, il devait encore l'écrire dans les cœurs pour qu'elle y devînt une foi vivante : et ceci qu'était-ce, si non réveiller, ranimer l'amour, lequel est proprement la vie.

C'est ce que figure l'Esprit que Jean voit descendre et se reposer sur Jésus : c'est, après l'effusion de lumière, l'effusion d'amour qui rendra féconde la parole inspirée par le Verbe à l'Envoyé divin.

En outre, il sera revêtu de la vertu d'en haut, il aura puissance sur les volontés,il sera investi de ce pouvoir qui émane directement du Père, de cette énergie active sans laquelle rien ne se fait : et tout cela passant de lui dans les siens, ils continueront, d'âge en âge, son œuvre magnifique, travaillant sans relâche au salut de l'humanité, et en tout temps reconnaissables à ces trois caractères : la lumière qui dissipe les ténèbres, l'amour qui unit ce que l'égoïsme divisait, la force qui opère des prodiges, qui, ne cédant à aucun obstacle, domptant peu à peu les résistances les plus opiniâtres, délivre le monde de ses liens, et au règne du mal, au règne de Satan, substitue le règne de Dieu, que ses enfants, les frères du Christ, appellent chaque jour dans leur prière : *Que votre regne advienne!*

CHAPITRE II

Temple nouveau

A toute puissance on demande ses titres, et c'est ce sur quoi les Juifs interrogent Jésus : ils le somment de prouver son autorité, sa mission. Que leur répond-il? *Détruisez ce temple, et je le relèverai en trois jours.* Sur quoi saint Jean remarque qu'*il parlait du temple de son corps.*

De quelque manière qu'on entende la parole de Jésus, toujours est-il qu'il s'allègue lui-même en preuve de lui-même et ne s'autorise que de soi.

Il est clair aussi qu'entre lui et le temple, il établit une relation qui spécifie cette preuve et en fait la force. Or, en effet, Jésus était le temple nouveau qui devait remplacer l'ancien temple; et ce temple nouveau, les Juifs, en tuant Jésus, croyaient le détruire à jamais.

Mais, trois jours après, Jésus le relèverait; trois jours après, du pied de la croix partiraient ceux qui, propageant la doctrine du Maître, introduiraient les peuples dans le temple bâti par lui.

Quel signe plus désisif, plus éclatant que celui-là? Qui aujourd'hui en demanderait un autre? Qui interrogerait le Christ sur l'origine de son pouvoir? Qui mettrait en doute sa mission?

Or c'est ainsi, et non autrement, que se justifie toute mission divine. Préparée peu à peu, elle se

produit à l'heure où les besoins des peuples l'ont rendue nécessaire, où chacun appelle de ses vagues désirs quelque chose qui manque, où la société entière, dans l'attente, sent tressaillir en soi comme un fruit mystérieux...

Il y a encore, il y a partout des puissances ennemies qui, dans leur frayeur de l'avenir qu'il a promis au monde, se concertent pour détruire son temple, mais il le relèvera en trois jours, et du leur il ne restera pas pierre sur pierre.

CHAPITRE III

Voix de l'esprit

Il y a des doctrines de la chair et des doctrines de l'esprit. Gardez-vous des premières, elles conduisent les peuples à la servitude par l'égoïsme et la corruption.

Qui ne s'inquiète que du corps ne travaille que pour le corps, forge les fers avec lesquels il sera bientôt enchaîné! Malheur à qui entre dans la vie des sens, oubliant celle de l'âme!

Un homme, une nation qui en est là, qui s'est enfoncée dans la matière et s'en nourrit et s'en engraisse, savez-vous ce qu'elle fait? Elle prépare un festin pour les vers.

Ce sont les doctrines de l'esprit qui affranchissent et qui délivrent, qui raniment et qui sau-

vent ; c'est par elles que ce qui était mort renaît.

Ecoutez donc la voix de l'esprit, vous qui voulez renaître, qui voulez sortir du tombeau du vieux monde, plein de pourriture et d'ossements.

On ne sait d'où elle vient, car ce n'est la voix de rien de connu ; elle ne part point des chaires publiques, des lieux où s'assemblent les hommes pour écouter le bruit stérile d'un enseignement sans vertu ; elle est comme le souffle du désert, dont personne ne peut dire : Il est né là.

On ne sait où elle va, ici aujourd'hui, ailleurs demain, partout où elle rencontre des oreilles attentives et des cœurs préparés. On ne sait où elle va, où elle conduit ceux qui se laissent guider par elle.

Sur son passage, les morts se lèvent et marchent vers une terre que leurs yeux ne voient point, mais qu'ils pressentent comme l'oiseau voyageur pressent les rivages où il trouvera un plus doux soleil et une pâture plus abondante.

CHAPITRE IV

Parole du Christ, source de vie

Le plus haut enseignement que les hommes entendirent jamais leur fut donné, il y a dix-huit siècles, près du puits de Jacob. Mais la lumière a

lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

La nature humaine aspire au Vrai, au Bien, à quelque chose que les yeux ne voient pas, que les mains ne touchent pas, pur aliment de l'âme elle-même; elle a soif de la vie : Jésus vient apaiser cette soif éternelle.

Ecoulement du Verbe divin, sa parole est la fontaine d'eau jaillissante où tous les peuples se désaltéreront, car ils voyagent sous un ciel brûlant...

CHAPITRE V

L'envoyé de Dieu

Au temps de Jésus, l'humanité était en grande souffrance. Elle souffrait de l'oppression, elle souffrait de la corruption, et, ses croyances s'étant éteintes, elle souffrait du vide ténébreux qui s'était fait au dedans de son âme.

A ces époques d'angoisse, elle sent que, pour revivre, elle a besoin d'un remède puissant, de quelque chose d'en haut, elle attend l'Envoyé de Dieu, et, lorsqu'il paraît, elle ne sait ce qu'il est, et lui-même ne le sait pas, car, s'il se sent homme, il se sent aussi au-dessus de l'homme par la vertu qui est en lui.

C'est ce qui se voit dans les paroles que Jésus adressait aux Juifs. Il est sûr de soi, de sa

mission. Sa foi est complète, absolue, comment deviendrait-elle celle du monde ?

Il croit donc en soi ; mais qu'est-il? Il est le Fils de l'homme, il est le Fils de Dieu ; et tout cela est vrai, il ne saurait douter qu'il soit Dieu et que Dieu soit en lui ; il ne saurait non plus douter qu'il soit homme et que l'humanité soit en lui.

Et ainsi, en se disant Fils de Dieu, et en se disant Fils de l'homme, il dit ce qu'il sait, et il le faut croire. Mais croire pourquoi? Sur quel témoignage? Sur le témoignage de Jean? Il y a un plus grand témoignage que Jean : le témoignage des œuvres, qui est le témoignage de Dieu même.

Et quelles sont ces œuvres qui rendent témoignage que Jésus est vraiment envoyé par le Père?

« Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et s'en iront, ceux qui ont fait le bien, dans la résurrection de la vie ; ceux qui ont fait le mal, dans la résurrection du jugement. »

Or, les nations ont-elles entendu dans leurs sépulcres, dans la pourriture où elles gisaient, la voix du Fils de Dieu? S'en sont-elles allées, celles qui ont fait le bien, qui ont pris sa parole, dans la vie ; celles qui ont fait le mal, qui ont repoussé sa loi dans la résurrection du jugement?

Est-ce que celles-ci ne sont pas tous les jours jugées sous vos yeux? Est-ce que les autres n'ont pas en elles-mêmes une vie qui s'épand, qui déborde

comme une mer que ne contiennent plus ses rivages?

Voilà les témoignages des œuvres, le témoignage du Père? Qu'il vous suffise, et ne demandez point comme les Juifs endurcis un signe dans le ciel.

Vous avez sur la terre un signe qui se voit d'un de ses pôles à l'autre.

CHAPITRE VIII

La femme adultère et la loi de grâce

Les Scribes et les Pharisiens, cherchant un prétexte pour accuser Jésus, croient le trouver dans sa douceur même et sa miséricorde. Ils lui amènent une femme surprise en adultère, et rappelant que la loi de Moïse ordonnait qu'elle fût lapidée, ils lui demandent ce qu'il dit lui-même.

Que répondra Jésus? Dira-t-il : Qu'on fasse ce qu'ordonne la loi? Il dément ses maximes, il autorise des rigueurs contraires à l'esprit de son enseignement, à sa conduite si pleine d'indulgence et de compassion tendre, il n'est plus celui qui vient non pour perdre, mais pour sauver, non pour condamner le pécheur, mais pour qu'il se repente et qu'il vive.

Dira-t-il : Renvoyez cette femme? Aux yeux du peuple, il viole la loi, il se déclare contre Moïse, le protecteur du péché même.

Que fera-t-il donc? Il se tait, et, se baissant, il écrit sur la terre avec le doigt. Il se tait, parce qu'il sait qu'on ne l'interroge qu'avec une intention mauvaise, que pour abuser de sa réponse, quelle qu'elle soit. Il écrit sur la terre, parce qu'il n'y a point là de cœur où il puisse écrire ce qu'il y a dans le sien.

Cependant les Scribes et les Pharisiens, les hypocrites continuent de le presser; il faut qu'il s'explique.

Alors il se redresse; le Fils de l'homme reparaît dans sa majesté : *Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Et tous s'en vont; tous, les plus vieux d'abord, fuient devant leur conscience que le Christ vient d'évoquer.

La femme reste seule avec lui : « Où sont ceux qui vous accusaient? Quelqu'un vous a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur. — Ni moi non plus, je ne vous condamnerai. »

Voilà le pardon, la loi de grâce, la loi du Christ, humaine et divine au même degré : « Allez et ne péchez plus. » Voilà la réprobation du péché et le repentir qui l'efface.

Comprenez maintenant la justice et comprenez la charité! Votre frère a failli, soit; qui ne faillit point? et qui de vous osera lui jeter la première pierre? Ne soyez pas plus endurci que les Pharisiens et les Scribes; au souvenir de vos propres fautes, de tout ce qu'il y a d'infirme en vous, sortez du temple et laissez votre frère seul avec Jésus.

CHAPITRE IX

Aveugles volontaires

Ceux qui voyaient, qui en possession du vieux monde, se complaisaient dans ses obscurités, ses lueurs crépusculaires, deviennent aveugles ; ils ferment les yeux à la lumière qu'ils sentent devoir éclairer les ruines de leur domination et de leur science. Il y a sur eux un pesant jugement, puisque, privés de la vie qui débordera bientôt de toutes parts, ils ne réussissent, après une sanglante résistance, qu'à s'ensevelir eux-mêmes sous ces ruines.

Fils de la mort, ils combattront pour une fosse, où seuls ils descendront, car il ne leur est pas donné d'y entraîner ceux qui ne voyaient pas et qui maintenant voient...

S'ils étaient réellement aveugles, si sincèrement ils désiraient voir, ils ne seraient qu'à plaindre; leur impuissance et leur ignorance les excuseraient devant Dieu; ils n'auraient point de péché...

Mais aveuglés volontairement, défenseurs opiniâtres des ténèbres, en s'efforçant d'y replonger les hommes, de dérober à leurs frères le don divin, ils disent : Nous voyons.

Leur péché demeure.

CHAPITRE X

Le bon Pasteur

Celui qui dit : « Vous tous qui ployez sous le travail et l'oppression, venez à moi et je vous ranimerai », celui-là s'est fait, par une seule parole, le centre de l'humanité, car c'est l'humanité entière qui ploie sous l'oppression et le travail. Comptez, dans le genre humain, ceux qui ne portent pas ce fardeau. Des milliers de créatures sont courbées vers la terre qu'elles mouillent de leurs sueurs et de leurs larmes que nul n'essuie.

Ces créatures déshéritées, ce sont les brebis du bon Pasteur ; les brebis du Christ pour lesquelles il a donné sa vie.

Il les appelle, et peu à peu, à mesure qu'approchent les temps promis, on les voit, relevant la tête, écouter sa voix, la reconnaître et se préparer à le suivre. Il en viendra de toutes les bergeries, de tout peuple et de toute nation, car toutes appartiennent au bon Pasteur ; il faut qu'il les amène.

Dispersées, séparées, elles languissent dans la vague attente de celui qui les conduira en des pâturages où elles ne seront plus aux mercenaires, qui, voyant le loup venir, les laissent là et s'enfuient : aux étrangers, qui, sans autre souci que leur propre intérêt, l'assouvissement de leurs convoitises, font d'elles leur possession, se vêtissent

de leur laine, se nourrissent de leur chair. Et en venant au bon Pasteur, en se rassemblant autour de lui, elles ne feront qu'un; il n'y aura plus qu'une seule bergerie et qu'un seul Pasteur.

Voilà le but, sur la terre, de la mission du Christ: faire de tous les hommes un peuple de frères, les unir entre eux en les unissant à Dieu, les constituer dans l'unité, sous les lois saintes de la liberté, qui est le principe du progrès sans fin, sans terme, de l'humanité; de l'amour, qui est la vie, l'éternelle vie de tout ce qui est.

CHAPITRE XI

Lazare ressuscité

Tout ce que font contre la vérité les pouvoirs qu'elle inquiète, sert en définitive au progrès de la vérité. Voyez les Pontifes et les Pharisiens; en eux apparaît, d'une manière frappante, un des caractères les plus marqués des puissances qui déclinent, qui touchent à leur fin.

Un homme prêche une doctrine sur plusieurs points contraire à la leur, et cette doctrine, par sa pureté, par sa sainteté, pénètre comme d'elle-même dans la conscience du peuple.

Que vont-ils faire? Répondre à cet homme, essayer de le convaincre d'erreur, justifier leur propre enseignement par une discussion sérieuse et

sévère? Non, ils injurient, ils calomnient le contradicteur et cherchent les moyens de lui imposer silence.

Ce même homme opère de nombreuses œuvres de miséricorde; il passe en faisant du bien à tous et les guérissant.

Sans doute au moins ceci les touchera, leur sera une raison d'examiner avec sincérité la doctrine qu'autorisent de tels signes? Il n'y pensent seulement pas; de ces signes mêmes et de l'effet qu'ils produisent sur la multitude, ils concluent qu'il faut se hâter de mettre à mort celui qui les fait.

Mais quel motif enfin d'une résolution si effroyablement inique? Ils possèdent une autorité qui leur soumet la nation entière; ils sont en possession du pouvoir, des honneurs, des charges; spirituellement, matériellement, la société est constituée à leur profit : voilà ce qu'ils veulent conserver à tout prix; et pour cela ne faut-il pas empêcher toute innovation, arrêter tout mouvement, prévenir tout ce qui tendrait à détacher le peuple de ses vieilles croyances?

Ne faut-il pas aussi songer aux Romains? On dépend d'eux et ils sont forts. Qu'arriveraient-ils si l'esprit de liberté nationale, venant à se réveiller, ils s'en alarmaient?

A tout cela les Pontifes et les Pharisiens ne voient qu'un remède : que cet homme meure! Il y

a dans sa parole le germe d'un avenir menaçant pour nous; attachons avec lui cet avenir à un gibet.

Et le gibet a été dressé, et la Juste a expiré sur ce gibet, mais non l'avenir que redoutaient ses bourreaux. Lui, la justice inexorable, les a bientôt atteints.

Ils ont été broyés sous le pied de la Croix arrosée du sang innocent, et de ce sang est sortie une voix que les morts mêmes ont entendue, une voix dont la puissance, croissant de siècle en en siècle, crie aux peuples enfermés dans la tombe: Lazare, sors!

Et ils sortent.

CHAPITRE XII

Fécondité du sacrifice

Et maintenant mon âme est troublée! Il y a pour les plus fermes des heures d'abattement. On voit le bien, on le veut, on s'efforce de le réaliser, et ces efforts paraissent stériles, et, délaissé de ceux mêmes à qui l'on s'est dévoué, on ne recueille que la haine, la calomnie, la persécution.

Alors, du fond de l'âme, s'échappe ce cri : *Père, sauvez-moi de cette heure.* Et cette heure est l'heure d'agonie, l'heure où tout, et l'espérance même, semble s'évanouir dans une nuit funèbre; l'heure

où l'on sent peser sur soi la pierre du sépulcre. C'était là ce qu'éprouvait Jésus.

Seul au milieu du monde malade, aveugle, sourd, au milieu de ses disciples qui ne le comprenaient point, d'une foule grossière et indifférente, d'ennemis implacables qui, trompant le peuple, le soulèveraient bientôt contre lui, il avait devant soi le supplice, et c'était là le premier fruit qu'il devait retirer de sa mission. Voilà l'heure pleine d'angoisses de laquelle il disait : « Père, sauvez-moi de cette heure. »

Et toutefois, à ce même moment, contemplant en esprit ses tortures prochaines, et la croix, et la mort, il ajoute : « Mais pour cela je suis venu en cette heure. » Oui, pour cela sans doute, pour souffrir et mourir, et vaincre par la souffrance, et vaincre par la mort.

Eternel exemple à tous ceux qui viendront continuer son œuvre, il leur apprend qu'elle n'est féconde que par le sacrifice de soi, que celui qui sème ne moissonne point, *que, s'il ne meurt, il demeure seul;* mais, s'il meurt, il germe comme le grain jeté dans la terre *et porte beaucoup de fruit.*

Vous donc qui sentez votre âme se troubler, parce qu'on repousse votre parole, que vous n'en voyez point l'effet, et que l'avenir qui devait sortir d'elle sera, ce semble, jeté avec vous dans le tombeau où les fils de Satan voudraient ensevelir la vérité elle-même, croyez au contraire qu'à ce

moment commencera le travail de vie, croyez *pour cela vous êtes venus en cette heure.*

Disciples de Jésus, vous n'êtes pas plus grands que votre Maître, il vous faut le suivre dans la route qu'il vous a frayée, accomplir le devoir pour le devoir même, et, sans ici-bas rien demander, rien attendre de plus, dire comme Didyme : *Et nous aussi, allons et mourons avec lui.*

Semez, semez toujours, sous le soleil brûlant, sous la pluie glacée ; semez partout, dans les prétoires et dans les prisons, sur les échafauds mêmes ; semez : la moisson viendra en son temps.

CHAPITRE XVII

L'unité, but de la mission du Christ

Jamais d'aucune bouche humaine ne sortirent des paroles d'une si pénétrante onction, que cette prière du Christ, au moment où il va mourir. Il semble qu'avec lui, quittant la terre, on s'élève en ces régions sereines où les âmes, après le temps du labeur, se reposent des fatigues d'ici-bas.

Et cette prière, pleine d'une tendresse divine, voix dernière de Jésus déjà en esprit séparé des siens : *Quand j'étais avec vous*, dit-il, et toujours, et avec une plus vive sollicitude, occupé des siens ; cette prière du Fils de l'homme est encore la consommation de son enseignement.

Le but final de la mission qu'il a reçue du Père, le terme où elle doit aboutir est l'unité. Il faut que les hommes soient un; que, comme le Père et le Christ envoyé par le Père sont un, ainsi soient un les frères du Christ, envoyés aussi dans le monde, où par leur union avec le Christ ils seront le Christ même continuant sa mission, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement accomplie, selon la volonté du Père. Et cet accomplissement sera la parfaite unité...

Donc tout ce qui divise, tout ce qui empêche ou retarde la formation de l'Unité, n'est pas du Christ, n'est pas de Dieu, appartient à ce que le Christ appelle le monde, le monde pour qui il n'a point prié.

Il n'a prié que pour les siens, pour ceux qui sont à lui, parce qu'ils sont au Père, et que le Père les lui a donnés, pour ceux qu'on reconnaît à cet unique caractère, l'amour qu'ils ont les uns pour les autres; car l'amour est ce qui unit et la loi de l'unité est la loi de l'amour; et comme l'unité est la fin, le terme en Dieu de l'humanité progressive, l'amour est la fin, le terme de toutes les lois, et la Loi suprême.

En elle est toute vérité comme toute vie, et c'est par elle que le Christ s'est sanctifié, afin que ses disciples soient aussi sanctifiés par elle...

Et cette unité qui commence ici bas se consomme ailleurs, dans cet autre état dont Jésus

a dit : *Ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient avec moi!*

Allons donc avec foi, allons à Jésus, afin d'être tous ensemble, avec lui, avec Dieu, *consommés en un.*

CHAPITRE XIX

Voilà l'homme

Lorsqu'en montrant Jésus au peuple, Pilate dit : *Voilà l'homme*, il était loin de comprendre ce qu'il disait Oui, voilà l'Homme. l'homme véritable, et dans cet homme l'humanité entière. Il en est le chef par sa doctrine, le modèle par sa vie ; il la résume en soi dans ce qui fait sa grandeur, dans ce qui la relie à l'œuvre de Dieu, et l'associe à son action au sein de l'univers.

Oui, encore une fois, voilà l'Homme. Il naît dans une crèche, il meurt sur une croix, en prononçant cette dernière parole : *Tout est consommé!* Car la mort consomme tout, parce qu'elle est le sacrifice, le don suprême de soi ; et rien n'est consommé qu'à la mort, parce que le devoir subsiste jusque-là, subsiste tant qu'il reste quelque chose à faire, quelque chose à donner.

Disciples du Fils de l'homme, ne croyez donc pas avoir accompli votre tâche, avant l'heure où le Père, suivant ses desseins que lui seul connaît, vous

rappellera; ne dites point avant cette heure : Tout est consommé!

Aussi longtemps qu'il vous est laissé et quelque voix et quelque force, c'est pour parler ou pour combattre, pour répandre la bonne nouvelle et pour établir la vraie loi, pour hâter le moment où tous les hommes, unis par l'amour, vivant d'une même vie, ne seront plus qu'un seul homme, l'Homme parfait, l'Homme-Christ. Alors le repos vous sera permis, alors vous pourrez avec confiance, baissant la tète, rendre à Dieu l'esprit que vous avez reçu de lui.

CHAPITRE XX

L'esprit de Dieu

Les puissances de ce monde ont assouvi leur haine et assuré leur domination; elles le croient du moins, car elles ont tué l'Envoyé divin.

Mais il revit, et ses disciples, envoyés à leur tour par lui et comme lui, vont poursuivre son œuvre; et leur parole, que nul n'étouffera, répandue bientôt parmi les peuples avides de l'entendre, sera pour eux l'annonce du salut auquel ils aspiraient vaguement.

Les frères du crucifié s'en iront pleins de foi, pleins d'une confiance inébranlable dans la main qui les soutiendra,... ils s'en iront à travers tous

les obtacles, tous les périls, à travers les supplices et la mort, opérer dans le monde la plus grande des révolutions qu'il ait vues jamais.

Et par quels moyens? Il n'en ont qu'un, mais il suffira : la parole. Par quel pouvoir? Celui de l'Esprit; et avec l'Esprit ils vaincront, car nulle force matérielle ne résiste à l'Esprit, à l'Esprit de sainteté qui est l'Esprit de Dieu même. Elle le peut combattre plus ou moins longtemps, mais elle succombe toujours; et à mesure que prévaut l'Esprit, la terre change de face, on voit peu à peu tout s'y modifier, les opinions, les mœurs, les institutions, les lois.

Il passe sur les peuples malades, comme l'haleine du printemps sur les plantes flétries. Les cœurs s'ouvrent-ils pour le recueillir, il est le souffle qui ranime; les pouvoirs altiers et superbes veulent-ils l'arrêter, il est la tempête qui renverse et brise. On le suit à une double trace : ici l'herbe qui reverdit, là les hauts arbres couchés à terre...

La volonté du Père est que ses enfants, les frères du Christ, ne forment, par l'amour qui affranchit, égale, unit tout, qu'une seule bergerie sous un seul Pasteur. Le Pasteur divin a dit :

« Vous serez oppressés dans le monde, mais ayez confiance; j'ai vaincu le monde. »

CHAPITRE XXI

Second avènement du Christ

Vous avez entendu la parole du Christ. En elle est la vie, et vous aurez la vie, si, la recueillant dans vos cœurs, vous l'y gardez comme le bon trésor dont le serviteur fidèle tire incessamment de bons désirs et des œuvres bonnes. Elle est la source de laquelle Jésus disait à la Samaritaine : « Quiconque boit de ses eaux n'a plus soif. »

Toute autre source trompe la soif de l'âme ; et ne la désaltère point ; toute autre source tarit ; celle-ci ne tarit jamais. Epandue sur la terre, elle la fécondera. C'est par elle, c'est par la parole du *Désiré des nations*, du Fils de l'homme, que s'accompliront les espérances de l'humanité.

Il viendra, le Christ reviendra, il l'a promis ; mais vous avez à préparer sa venue. Comment vous sauverait-il, si d'abord son esprit ne vivait pas en vous ? Comment vous affranchirait-il de la tyrannie du Mauvais, si vous vous faites vous-mêmes esclaves du Mauvais? Comment à son empire, au monde constitué selon ses maximes, substituerait-il le royaume de Dieu, si vous n'avez auparavant le royaume de Dieu au-dedans de vous, si en vous la justice ne triomphe de l'iniquité, des penchants corrompus, des convoitises brutales; si l'amour fraternel, inséparable de l'amour de Dieu,

où il a son principe, ne remplace l'amour égoïste, l'amour exclusif de soi, d'où sortent, avec l'aveugle et insatiable cupidité, toutes les misères et tous les crimes.

Oui, le Christ reviendra, mais quand les peuples seront prêts à saluer sa venue ; quand, pénétrés de la vertu qui émane de lui, ils s'avanceront à sa rencontre, des palmes dans la main, en criant : *Hosanna! Béni soit le Roi de l'avenir; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur!*

II

PENSÉES DIVERSES

Loi morale

La loi morale, loi suprême de l'homme, a ses racines dans les dernières profondeurs de son être, où elle se confond avec le principe même de vie.

La raison [d'où naît la liberté] reconnaît plus ou moins cette loi primordiale, y adhère, essaie de l'expliquer, quelquefois par cela même l'obscurcit, mais, en ce qui touche son accomplissement, n'est pas la force qui donne l'impulsion.

Aussi, soit chez les peuples, soit parmi les individus, n'existe-t-il aucune proportion constante, nécessaire, entre l'état moral et l'état intellectuel. Combien, au contraire, ne voit-on pas d'ignorants, de simples, supérieurs, à cet égard, aux plus élevés par les dons de l'esprit et de la science.

Ainsi des nations, et c'est pourquoi l'éclat dont

elles brillent au sein d'une profonde corruption, leurs sciences, leurs arts, leur industrie avec toutes ses merveilles, peuvent être, et ne sont bien souvent que les splendides apprêts de ces grandes funérailles, qui, d'âge en âge, et toujours si vainement comme leçon, attristent les pages de l'histoire.

Providence

Voyageurs sur cette terre qui n'est point la patrie, mais le chemin de la patrie, poursuivons notre route en paix, soit que Dieu nous la rende aisée, soit qu'il la sème d'épreuves.

Après un jour d'orage, sur le soir, on voit le ciel peu à peu s'éclaircir; les moissons courbées par le vent se redressent, et les fleurs, relevant leur tête, exhalent de plus doux parfums.

Or, aux yeux de cette Providence dont l'amour embrasse l'univers, l'homme n'est-il pas plus que la fleur des champs, et les peuples que quelques brins d'herbe?

Le sentiment de l'Infini

L'imagination, même en franchissant les limites du possible, ne saurait se représenter d'état si heureux qui ne soit gâté par la seule idée qu'il doit avoir un terme.

La vie n'est supportable que parce que la fin en est inconnue, et que dans la vague obscurité, qui, quant au temps du moins, enveloppe cette fin certaine, les hommes découvrent devant eux comme un espace indéfini, où, rien ne déterminant le point que chacun d'eux ne dépassera pas, ils le supposent toujours au delà de leur horizon, et se dérobent de la sorte au sentiment de l'avenir inévitable dont la prévoyance, rapportée à un moment fixe, empoisonnerait tous leurs plaisirs et assombrirait toutes leurs joies.

Il leur faut à toute force, pour n'être pas trop misérables, quelque image d'une durée sans bornes, de l'infini auquel ils aspirent naturellement, invinciblement.

D'où, si l'on sait l'entendre, on conclura, d'une croyance ferme, que cet infini dont l'homme ne peut séparer ses désirs, en est le terme véritable; qu'il tend vers Dieu par une nécessité intrinsèque de son être, d'un mouvement éternel, dont le phénomène, qu'ici-bas nous appelons la mort, marque l'une des phases successives.

Bonté de Dieu

Quelquefois, la nuit, me réveillant, la lune m'apparaît à demi cachée dans un nuage blanchâtre. Je la voyais, se levant peu à peu, revêtir les

côteaux de sa moelleuse lumière, et envelopper de silence la nature assoupie.

Tout se taisait, excepté mon cœur, seul il veillait pour bénir Celui qui, n'oubliant aucune de ses créatures, suspend par un doux repos les fatigues de l'homme et protège, sous la feuille qui l'abrite, le sommeil du petit oiseau.

*
* *

Mon âme est comme une harpe éolienne : tous les souffles qui passent l'ébranlent et en tirent des sons.

Matérialisme

Le matérialisme dit au riche : *Jouis;* il dit au pauvre : *Pourquoi le riche jouit-il, et pourquoi ne jouis-tu pas?* Dans l'un il excite la convoitise, dans l'autre l'envie, en tous les deux les instincts, les appétits de la brute, ne voyant, ne comprenant que le corps et ce qui touche le corps.

De là cette sécheresse, cette absence de vie, cette pâleur de cadavre à laquelle on reconnait sa parole raide et froide. Vide de sympathie, si quelquefois elle semble s'animer, ce n'est pas de tendresse, mais de colère, et de je ne sais quelles sauvages passions comme celle de la faim et du rut.

L'homme, sous l'empire de ces doctrines, descendu jusqu'à l'animal, ne connaît plus que les besoins physiques, ne se préoccupe que d'eux, véritable machine à engendrer et à digérer.

Voyons, que voulez-vous? — Notre part de nourriture. — Cela est juste; la voilà, mangez. Que voulez-vous encore?... (*sic*).

Demanderont-ils les joies du cœur, les lumières de l'intelligence, la sagesse, la modération, le dévouement saint, la piété, l'amour pur qui émane de Dieu et remonte à Dieu?

Toutes ces choses, ils ne savent ce que c'est, ils n'en ont ni le désir, ni l'idée. Ils sont hors de cette sphère où, selon la nature de chacun, par sa seule volonté indépendante de la force inique, dépendante uniquement des lois invariables qui maintiennent l'ordre dans la Création, s'établit pour tous l'équilibre réel des biens et des maux.

Leurs prophètes leur crient : « Qu'y-a-t-il sur la terre? De l'or et du fumier. A vous le fumier jusqu'ici, à quelques autres l'or. Il est temps que vous changiez de lot, et c'est là tout le secret du mouvement qui agite le monde. »

Que répondre à des créatures si prodigieusement abaissées? Rien, elles n'entendraient pas, elles se sont rendues incapables d'entendre.

Qu'est-ce que l'homme pour elles? Une poche membraneuse qui se remplit et se vide pour se remplir encore. Telle est la destinée, la fonction de

ce polype; et Dieu aussi, dans son être complexe, n'est que le polype universel, se dévorant et se reproduisant éternellement lui-même.

Et maintenant faites des lois, fondez des sociétés, imposez des devoirs, enseignez le sacrifice, cherchez au fond de ce cloaque quelque chose qui s'appelle religion, morale, poésie!

Absence de foi, manque d'idéal

Lorsque la foi qui unissait l'homme à Dieu et l'élevait vers lui vient à manquer, il se passe quelque chose d'effrayant. L'âme, abandonnée en quelque sorte à son propre poids, tombe, tombe sans fin, sans cesse, emportant avec elle je ne sais quelle intelligence détachée de son principe, et qui se prend, tantôt avec une inquiétude douloureuse, tantôt avec une joie semblable au rire de l'insensé, à tout ce qu'elle rencontre dans sa chute.

Tourmentée du besoin de la vie, ou elle s'accouple avec la matière qu'elle cherche vainement à féconder, ou elle poursuit, à travers le vide de fantastiques abstractions, de fugitives ombres, des formes sans substance, la nuée qu'elle a prise pour Junon. Ce qui reste d'amour se rapproche de celui qui anime sourdement la nature brute.

On ne comprend plus la société comme une ma-

nifestation de l'esprit et de ses lois, mais comme un travail mécanique d'arrangement, ou, si l'on soupçonne quelque chose au delà, de cristallisation plus ou moins régulière.

Tous les nobles instincts s'endorment d'un profond sommeil; toutes les secrètes puissances qui président à la formation du monde moral, au développement de l'être dans son invisible essence, s'éteignent en partie, et en partie lui créent une sorte de supplice interne, dont la cause, inconnue de lui, le jette en des angoisses et un désespoir inexprimables.

Son âme a faim; comment fera-t-il? Il tuera son âme, ne trouvant pour elle, là où il est, aucun aliment. S'il souffre, c'est qu'il est encore trop haut.

Descends donc, descends jusqu'à l'animal, jusqu'à la plante; fais-toi brute, fais-toi pierre.

Il ne le peut : dans l'abîme ténébreux où il s'enfonce, il emporte avec lui son inexorable nature, et les échos de l'univers répètent de monde en monde les plaintes déchirantes de cette créature, qui, sortie de la place que lui avait assignée l'Ordonnateur suprême dans son vaste plan, et incapable de se fixer désormais, flotte sans repos au sein des choses, comme un vaisseau désemparé que les vagues poussent et repoussent en tous sens sur l'Océan désert.

*
* *

Il manque aujourd'hui aux hommes, à la plupart du moins, tout un ordre de pensées et de sentiments, tout ce qui tient à la partie supérieure de l'âme et fait sa vie propre. Ils habitent les lieux bas, ne voient rien au delà de cet horizon borné, et, hors du cercle étroit où les confine je ne sais quelle puissance mauvaise et fatale dont ils semblent dominés, ils ne soupçonnent même pas une autre existence.

Leur esprit, condamné à la meule comme l'esclave ancien, exécute au fond d'un réduit obscur quelques opérations mécaniques ; il brode des idées stériles et croit organiser l'univers. Si vous conversez avec ces serfs de la matière, vous vous apercevez bien vite qu'ils ont oublié la langue humaine, ils ne la comprennent plus, les mots pour eux ont perdu leur sens...

*
* *

Torpeur, puis convulsions, puis une nouvelle torpeur et des convulsions nouvelles, et enfin la mort. Voilà ce qu'éprouvent les êtres vivants dans la machine pneumatique.

Il se passe quelque chose de semblable pour les peuples, lorsque, les croyances s'éteignant, ils se trouvent tout à coup plongés dans le vide.

Les âmes aussi ont besoin d'air : s'il leur manque, elles tombent en d'inconcevables angoisses. Or, leur atmosphère à elles est infinie, et l'air qu'elles respirent et qui les vivifie, pur comme la source d'où il émane, est le souffle même de Dieu.

*
* *

Quand, avec une critique paradoxale à l'excès, on révoquerait en doute, non seulement certaines circonstances, mais l'histoire entière de Jésus, encore serait-il constant que, dès l'origine, les chrétiens ont eu le sentiment de cette perfection dont les Évangiles nous présentent en lui le modèle. Or, tout est là, le germe de l'avenir, la puissance salutaire qui devait transformer le monde.

Peuple sans foi

La solitude est douce, l'âme s'y berce dans ses rêves, et s'y endort au sein du vague pressentiment d'un avenir infini. De fois à autres, cependant, je ne sais ce qui se passe en elle : une tristesse inconnue vient la saisir, elle souffre et cherche en vain ce qui la fait souffrir. Ce sont des angoisses qui n'ont point de nom, une sorte d'impuissance intérieure de respirer, une défaillance de la vie intérieure et secrète, une vapeur morne et lourde.

On dirait que le temps s'épaissit et peut à peine couler. On se sent comme pressé par la pierre de la tombe. Ce qui reste de jour avant qu'elle achève de se fermer, ne vous montre qu'une cave étroite, dure, humide, sans air.

On est là, immobile et silencieusement assis au milieu de douleurs souterraines, mystérieuses, semblables aux formes fantastiques, gravées sur les gigantesques sépulcres de la vieille Persépolis.

Les peuples aussi éprouvent quelque chose de semblable, aux époques où la force, ayant vaincu le droit, ensevelit les peuples dans la servitude.

Mais, pour eux, cet état d'anxiété, de sourd malaise, d'étouffement douloureux, est le châtiment d'avoir crucifié l'esprit à la matière, l'âme au corps, de s'être plongé dans les abimes de la nature animale et brute, loin des régions où l'homme véritable, réglé par les lois du Vrai, du Juste, du Bien, accomplit ses fonctions et dilate sans fin les puissances de son être.

Privé de ce qui l'élève et le vivifie, du sentiment moral, de l'idée même de l'ordre réel, que reste-t-il de lui? que devient-il?

Je ne sais quel être mutilé, une sorte de ver aveugle et rampant que tourmente l'instinct vague de la grandeur dont il est déchu, de ce qu'il est maintenant et de ce qu'il devrait être : agonie volontaire à son origine et qui, dans son progrès, inconnue de la créature dégradée qu'elle conduit à une

dissolution certaine, inspire plus de dégoût encore que de pitié.

*
* *

Voulez-vous un moment laisser derrière vous quelques germes de bien que le temps ne flétrisse pas? Parlez peu aux hommes et beaucoup à l'homme.

Pestes morales

Il apparaît à certaines époques des maladies nouvelles, des *pestes*, comme on les nomme, inconnues jusque-là. Le monde a vu successivement, depuis celle d'Athènes, au temps de Périclès, la peste noire, la suette, d'autres encore, et de nos jours enfin le choléra, puissance mystérieuse couvée par la mort dans les marais de l'Asie centrale, mais elle a de proche en proche envahi le globe.

Il y a aussi des pestes morales qui ne menacent pas moins la vie du genre humain. Ce sont elles qui tuent les vieux peuples. Elles naissent également dans les lieux bas, dans les marais de l'âme. Leur nom commun est *matérialisme*, et le matérialisme se produit sous des formes diverses, de plus en plus dégradées, hideuses, jusqu'à ce qu'on arrive à la dernière, celle qu'aujourd'hui nous avons sous les yeux, le bestialisme.

*
* *

Il y a des hommes qui prennent de la poussière des morts, la jettent contre le ciel et disent : « Tu ne nous as donné que cela, nous te le rendons. »

Puis ils s'asseyent, sourient amèrement, et l'on n'entend plus rien que le temps qui passe.

Croix et Liberté

Peuples, peuples, Dieu a empreint sur votre front le sceau mystérieux de la croix : la croix, c'est le martyre, mais la croix, c'est la liberté !

*
* *

On dit qu'il y a des pays sombres, noirs, ténébreux ; je ne le crois pas. Chacun porte son soleil en soi.

*
* *

Le temps peut avoir des couches laborieuses, mais il n'avorte jamais.

*
* *

Quelques âmes éperdues ont été, chose horrible, tentées de ne plus croire en Dieu : d'autres le sont

de ne plus croire dans l'homme, et cette tentation est horrible aussi.

Religion et science

Le but pratique de la religion est surtout de fortifier la volonté, ce que ne fait pas la simple connaissance. On connaît assez le bien et le mal, mais vouloir l'un, repousser l'autre, *hoc opus*, *hic labor*.

Philanthropie

Une chose qui honore la nature humaine, c'est que, dans les plus mauvais temps, le mal pour se montrer a besoin d'un masque. Dites d'un homme qu'il n'aime que soi, cet homme inspirera un sentiment instinctif de mépris, d'aversion même. Afin d'être supporté, il faut donc qu'il se voile. C'est pourquoi, la charité s'éteignant, on a inventé la philanthropie.

Qu'est-ce, en effet, que la philanthropie? Le nom de baptême de l'égoïsme

*
* *

L'ignorance est à la connaissance ce que la limite est à l'être.

Douleurs et joies

Les maux de la vie sont innombrables, tout le monde le dit, et cependant les hommes n'en connaissent qu'une bien petite partie. Que de douleurs secrètes qui naissent et meurent dans les replis les plus cachés de l'âme, où elles se dérobent à tous les yeux !

Ce sont des souffrances qui n'ont point de nom, parce qu'elles n'ont point de forme, des angoisses mystérieuses, aériennes, sans corps, qui traversent le fond de notre être et le labourent et le sillonnent, comme le soc invisible des esprits du mal.

Mais grâce à Celui qui nous a faits et nous tient en sa main, ces tortures solitaires ont leur contrepoids dans des jouissances, des joies également inconnues, également incommunicables. Tout homme est seul ; il ne touche les autres que par son écorce. Le reste est un secret entre lui et Dieu.

Le temps

Ce vieillard sourd et aveugle qui marche toujours et toujours du même pas, c'est le Temps. D'un mouvement uniforme qui jamais ne se ralentit, ne s'accélère jamais, il traîne les mortels à

travers les plaisirs et les douleurs, qui ne sont pour lui que son mouvement même.

Celui qui désire lui crie : Hâte-toi ; celui qui va mourir lui demande de s'arrêter, ne fût-ce qu'une seconde ; et il passe, et l'homme et les mondes passent avec lui et s'enfoncent et se perdent dans des profondeurs ténébreuses que nul œil n'a sondées et d'où ne sort aucune voix.

Vie et science

Lorsque, par un beau jour d'été, vous suivez dans une forêt un sentier recouvert de branches qui se courbent en berceau, vous voyez, le long du sentier, au milieu de larges ombres, une lumière tremblotante, produite par les rayons qui pénètrent à travers le feuillage.

Ce sentier, c'est notre vie, et cette lumière vacillante et faible, c'est notre science.

Humilité

L'humilité est la préférence qu'on accorde aux autres sur soi-même, dans sa propre estime ; elle correspond à la préférence qu'on est, en certains cas et dans une certaine mesure, tenu de leur ac-

corder dans son amour, et ainsi elle n'est qu'une forme de charité.

Vanité

Je suis également frappé de deux choses : combien chacun s'occupe de soi, parle volontiers de ce qui se rapporte à soi, s'y complait, s'établit, avec une naïve et tendre et pleine satisfaction, dans cette espèce de centre, autour duquel, pour lui, rien qui ne vienne se ranger ; et combien cet intérêt si précieux, si choyé, si cher, est, pour le moins, indifférent à tous les autres !

Chrétien

Il y a des époques où l'homme, séparé de Dieu, de sa vérité, de son amour, de sa puissance, s'agite au fond de sa misère et dit : « Je me sauverai seul. »

Et vous le voyez dresser la tête, tendre tous ses membres, ébranler des masses énormes, soulever la société, et retomber haletant sous ses ruines.

Le Chrétien... s'agenouille, dit : « Je ne puis rien », combat au nom de Celui qui peut tout, et le monde est renouvelé.

*
* *

Les nations ressemblent aux arbres ; elles meurent par la tête.

Tien et mien

Quoi que l'on dise et quoi que l'on fasse, le tien et le mien subsisteront longtemps : pour l'abolir, il faudrait d'abord détruire le toi et le moi.

Le bonheur de ce monde

On ne saurait tromper plus dangereusement les hommes qu'en leur montrant le bonheur comme le but de leur vie terrestre. Le bonheur ou un parfait état de contentement n'est point de la terre, et se figurer qu'on l'y trouvera est le plus sûr moyen de perdre la jouissance des biens mêmes que Dieu y a mis à notre portée.

Nous avons à remplir une fonction grande et sainte, mais qui nous oblige à un rude et perpétuel combat ; et pourtant il est vrai que ce combat, soutenu constamment, est la source de ce qu'il y a de plus doux dans cette région de passage. On nourrit le peuple d'envie et de haine, c'est-à-dire de souffrances, en opposant la prétendue féli-

cité des riches à ses angoisses et à sa misère.

Je les ai vus de près, ces riches si heureux; leurs douleurs ne sont pas celles du pauvre, comme leurs plaisirs ne sont pas les siens. Mais ces plaisirs, bientôt sans saveur, aboutissent à un irrémédiable ennui, à une sorte d'agonie semblable à celle des êtres vivants plongés dans le vide; et ces douleurs cachées dans le secret de l'âme, agrandies indéfiniment par une imagination malade, donnent, plus qu'aucune des autres que j'aie pu observer jamais, l'idée des tortures infernales (1).

Sans doute il y a des riches qui échappent plus ou moins à cette destinée, mais par des moyens qui ne sont pas de ceux que la richesse procure. Les besoins réels une fois satisfaits, les choses matérielles contribuent peu au bonheur véritable et y nuisent souvent.

La paix du cœur en est le fond, et cette paix est le fruit du devoir accompli fidèlement, de la modération des désirs, des saintes espérances, des pures affections.

Le corps, c'est l'animal; l'esprit, c'est l'homme. Défiez-vous de ceux qui n'ont de souci que du premier, qui vous y rappellent sans cesse, tenant tout le reste en oubli.

Les vapeurs épaisses et pesantes s'arrêtent sur les lieux bas; il faut monter pour respirer à l'aise.

(1) Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis. (Jac., v, 1.)

Médisance

Ce qui nous importe, ce n'est point qu'on ne dise pas de mal de nous, mais qu'on n'en puisse dire avec vérité!

Vieillesse

Il a été dit : *Væ soli!* et cela est vrai en plus d'un sens. La solitude devient pesante, surtout à mesure qu'on vieillit. Jeune, on porte en soi tout un monde ; mais ce monde s'évanouit bientôt. L'âme alors s'en va errant sur des ruines qui, peu à peu, s'effacent elles-mêmes, vaine poussière que disperse le souffle du temps.

Plus d'illusions, de douces chimères, d'espérances lointaines ; plus même de désirs. La vie est une terre sans horizon.

On s'assied là, sur la roche aride, au pied du vieil arbre creux et dépouillé, et, en regardant le nuage qui passe, on voudrait passer avec lui, être emporté, comme lui, dans les régions où le pousse la tempête ; on voudrait se perdre dans les abîmes inconnus des mers, avec l'eau du torrent qui gronde et gémit au fond de la vallée stérile.

*
* *

Si, dans la jeunesse, un ami s'en va, on s'en fait aisément un autre. Les vies alors s'attirent et s'unissent comme les flammes de deux torches. Il n'en est pas ainsi plus tard. Rien ne se greffe sur un vieux tronc.

*
* *

Peu de jours avant sa mort, il me fit appeler pour une chose de confiance. Je le revis encore une fois. Il attendait sa fin, sans prévoir qu'elle dût être si prochaine; il se serait défié douloureusement même de cette espérance.

Ses dernières paroles, quand je le quittai, furent celles-ci : « J'ai semé mon amour et ma pensée sur toutes les routes. Les uns les ont foulés aux pieds, les autres en ont cueilli le fruit; et à moi, pauvre voyageur, que reste-t-il? Pas une triste poignée de sarments pour reposer dessus. »

*
* *

Dans les choses de la vie, prévoyez toujours le pire, et vous aurez encore fait une utopie.

*
* *

Tous les hommes sont nos frères, mais ceux qui pleurent sont mes enfants : il me semble leur avoir donné et de ma vie et de mes larmes.

*
* *

On n'en peut disconvenir : parmi une foule de restes misérables, nous découvrons autour de nous de beaux et nobles et touchants débris du passé ! On dirait l'ancien Forum avec ses décombres, sa poussière et sa fange, au-dessus desquels, ici et là, s'élèvent quelques solitaires colonnes de temples ruinés, magnifiques de richesse et de grandeur. Le passant admire et s'attriste. Au milieu de tant de contrastes, il se demande quel nom tout cela peut porter dans la langue humaine.

Le peuple l'a trouvé, ce nom : c'est le *Campo Vaccino*.

*
* *

L'homme ne veut point vieillir, l'homme ne veut point mourir, et il hâte sans cesse de ses vœux le temps qui le mène à la vieillesse et à la mort.

*
* *

La maladie n'est pas sans charme et la souffrance même a sa secrète douceur. Lorsque l'on vogue vers des rivages désirés depuis longtemps, on voit avec joie les voiles s'enfler.

*
* *

Pourquoi l'homme qu'appellent ailleurs des destinées si hautes, quitte-t-il cette froide terre avec tant de regret? Y a-t-il quelque chose qui vaille qu'en partant il se retourne pour jeter dessus un dernier regard?

*
* *

O mort! ô douce mort! que l'on est injuste envers toi! Fille de Dieu, mère des êtres qui les enfante à la vie réelle, qui leur ouvre l'entrée de l'immense avenir, qu'est-il pour eux de plus bienfaisant que ta puissance, de plus sacré que tes fonctions, de plus désirable que ta venue, de plus digne d'amour que ta tendresse, sévère en apparence, lorsque, te penchant sur leur dur berceau, tu les enveloppes des plis de ton voile, pour les transporter là où rayonne plus brillant, plus pur, l'astre éternel de qui tout émane, qui anime et vivifie tout?

Quare tristes es, anima mea?

Mon âme, pourquoi es-tu triste? Est-ce que le soleil n'est pas beau, est-ce que sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on voit et les feuilles et les fleurs, avec leurs mille nuances, éclore sous ses rayons et la nature entière se ranimer d'une vie nouvelle? Quand les vents légers agitent l'air, on dirait le souffle des anges se jouant dans une mer de parfum.

Tout ce qui respire a une voix pour bénir Celui qui prodigue à tous ses largesses. Le petit oiseau chante ses louanges dans le buisson, l'insecte les bourdonne dans l'herbe.

Mon âme, pourquoi es-tu triste, lorsqu'il n'est pas une seule créature qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté d'être, qui ne se plonge et ne se perde dans l'amour?

Le soleil est beau, sa lumière est douce; le petit oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a retrouvé la vie, et s'en imprègne, et s'en abreuve, et je soupire parce que cette vie n'est pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle est demeurée obscure et froide.

Lorsque des flots de lumière et des torrents de feu inondent un autre monde, le mien reste noir et glacé. L'hiver l'enveloppe de ses frimas, comme d'un suaire éternel.

Laissez pleurer ceux qui n'ont point de printemps !

FIN

TABLE DES MATIERES

Appendices

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

OUVRAGES DU R. P. GRATRY

de l'Académie française

De la Connaissance de Dieu. 2 vol. in-12. . . . 8 »
De la Connaissance de l'Ame. 2 vol. in-12 . . . 7 50
Les Sources. Nouvelle édition. 1 vol. in-12 . . . 2 50
Jésus-Christ, réponse à M. Renan. 1 vol. in-12 . 1 »
Les Sources de la Régénération sociale. . . . 1 50
Une Etude sur la Sophistique contemporaine. . . 5 »
Les Sophistes et la Critique. 1 vol. in-8° . . . 6 »
Lettres sur la Religion. 1 vol. in-8° . . . . . . 6 »
LE MÊME. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
La Philosophie du Credo. 1 vol. in-12 . . . . . 3 »
Petit Manuel de Critique. 1 vol. in-18 . . . . . 1 50
Souvenirs de ma Jeunesse. Œuvres posthumes. L'enfance, le collège, l'École polytechnique, Strasbourg et le sacerdoce. 1 vol. in-12 . . . . 3 »
Méditations inédites. Œuvres posthumes. . . 3 »
Crise de la Foi, trois conférences philosophiques de St-Étienne-du-Mont, 1863. 1 vol. in-18 . . . 1 50
La Morale et la Loi de l'Histoire. 2 vol. in-8° . . 12 »
LE MÊME, 2 vol. in-12. . . . . 7 50
Henri Perreyve, avec une préface de Son Eminence le Cardinal PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française. . . . . 3 »
Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu. 2 vol. in-12. . . . . 6 »
La Logique. Nouv. éd. 2 vol. in-12 . . . . . 7 50

Le P. Gratry. Sa vie et ses œuvres, par S. Em. le cardinal PERRAUD, de l'Académie française. 1 vol. in-12, 4e édition. 3 50
Eloge funèbre du P. Gratry, par OLLÉ-LAPRUNE. 1 vol. in-8° . . . . » 75

OUVRAGES DE Mgr FREPPEL

Cours d'éloquence sacrée. 13 in-8°.	78 »
(CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT)	
Les Pères apostoliques et leur époque, 4e édition. In-8°	6 »
Les Apologistes chrétiens au IIe siècle, 3e édition.	
Première partie : *Saint Justin*. In-8°. .	6 »
Deuxième partie : *Tatien, Hermias*, etc. In-8°	6 »
Saint Irénée, 3e édition. In-8°	6 »
Tertullien, 3e édition. 2 in-8°	12 »
Saint Cyprien, 3e édition. In-8°	6 »
Clément d'Alexandrie, 3e édition. In-8° . .	6 »
Origène, 3e édition. 2 in-8°	12 »
Commodien, Arnobe, Lactance. In-8° . . .	6 »
Bossuet. 2 in-8°.	12 »
Panégyrique de Jeanne d'Arc. In-8°	» 80
Etude sur le Protestantisme. In-8°.	1 »
Les Origines du Christianisme. Pages choisies du Cours d'Éloquence sacrée, mises en ordre par le R. P. E. Barbier. 2 in-8°.	10 »
Œuvres polémiques. 10 vol. in-12	30 »

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.